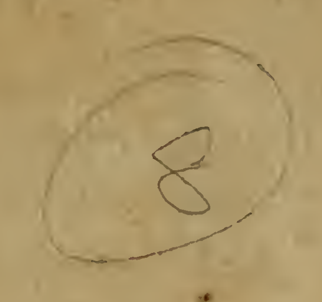

3 1761 07463618 4



ROSA,

OU

LA FILLE MENDIANTE.

Tom. 2.



Challiou del. J.J. Comy Sculp

Grand Dieu qu'elle histoire a-t-on voulu me faire ? qui a pu l'inventer ?

ROSA,

OU

LA FILLE MENDIANTE

ET

SES BIENFAITEURS.

Traduit de l'anglais de Mistress Bennett, auteur d'Anna ou l'Héritière galloise;

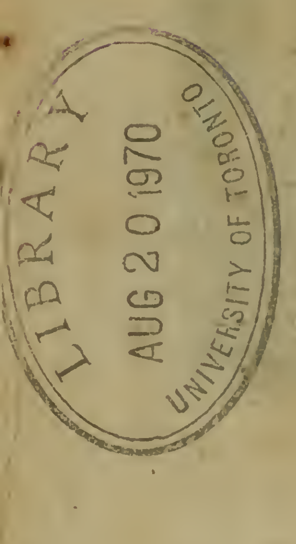
Par Louise Brayer-St.-Léon.

TOME DEUXIÈME.

PARIS,

Charles Pougens, imprimeur-libraire, rue St.-Thomas-du-Louvre, n.° 246.

AN VI. (1798.)


LIBRARY
AUG 20 1970
UNIVERSITY OF TORONTO

ROSA,

OU

LA FILLE MENDIANTE.

CHAPITRE PREMIER.

Le colonel Buhanun avait bien prévu qu'il resterait peu de tems à donner à la conversation au moment de l'arrivée au port ; car le vent étant bon, et le vaisseau à la voile, les passagers s'embarquèrent tout de suite.

Sir Salomon Mushroom, aprés avoir fait les plus tendres adieux à ses *deux amis*, remonta dans sa chaise de poste, et reprit le

chemin de Londres : il s'enveloppa dans son surtout, se mit dans un coin de la voiture et s'abandonna à ses réflexions. Jamais il n'avait fait un voyage aussi agréable que dans ce moment: ce n'était point la beauté du tems qui répandait un si grand calme dans son esprit, car la pluie frappait avec violence contre les glaces de la chaise, la route était mauvaise, et la perspective obscurcie par un brouillard épais. Mais le trajet du port de Deal à Londres lui parut avoir la rapidité de l'éclair, il y avait trente heures qu'il était absent de la métropole, et les dix dernières s'écoulèrent dans les réflexions les plus agréables, dont voici exactement le sujet.

Il avait su, sans dépenser un schelling, délivrer sa conscience

miné leur établissement ; et puis, s'ils se mariaient chez lui, il faudrait qu'il fît des dépenses dont il était effrayé ; d'ailleurs, ces gens là se trouvant au château de Mushroom, se mettraient peut-être dans la tête de se fixer à Penry, et lui rappelleraient, par leur présence, certaines choses qu'il voulait oublier ; mais sir Salomon ignorait le projet de Betty au sujet de White-Horse, sans cela il eût combiné son plan d'une autre manière.

Rosa était encore dans la chambre du colonel, tenant ses pantoufles serrées sur son cœur, et les arrosant de ses larmes, lorsque Betty entra dans l'appartement : elle fut affectée de ce spectacle, il lui rappela les promesses qu'elle avait faites, et

dont elle se trouvait déjà payée d'avance d'une manière si libérale. Elle embrassa l'enfant, la prit d'une main, et tenant de l'autre un vase rempli de soupe, elle se rendit dans la chambre de John.

Rosa pleurait toujours amèrement; Betty s'assit, la prit sur ses genoux, et commença une exhortation à John. « A quoi sert aux gens, » dit-elle, « de rester couchés en criant que Dieu vienne à leur aide ! car s'ils ne veulent point s'aider eux-mêmes, les alouettes rôties ne leur tomberont surement pas dans la bouche; quant à miss Rosa, Dieu veuille protéger la pauvre enfant! car je ne crois pas un mot de toutes les belles promesses de ce rusé sir Salomon. »

John se leva sur son séant : quoi ! s'écria-t-il :

« Ingratitude ! toi dont le cœur de
» marbre et l'aspect glacé sont mille fois
» plus hideux que ceux des monstres
» de la mer, as tu déjà montré tes
» griffes infernales ? »

« Certainement il les a montrées, » répliqua Betty.

« Pensez-vous que si le chevalier éprouvait le plus faible intérêt pour miss, il ne nous aurait pas invités tous à aller au château de Mushroom ? qui m'aime, aime mon chien, dit le proverbe .... par exemple, est-ce que sir Salomon n'aurait pas dû dire que Didon trouverait toujours sa nourriture dans la cuisine du château ? pauvre bête ! maintenant que j'y pense, je ne crois pas que per-

sonne lui ait donné à manger depuis le départ de mon maître, et. . . . »

« Mistress Betty, » interrompit John d'une manière solennelle : « avons-nous le droit d'attaquer la conduite des autres, lorsque, malgré notre attachement pour un si bon maître, nous avons été capables de négliger cet enfant qu'il a remis à nos soins, et même la pauvre Didon, qui. . . . »

« Moi ! » interrompit à son tour mistress Betty en embrassant Rosa : « moi ! négliger cette chère petite créature ! non, non, John, vous ne me connaissez pas. »

Jamais Betty n'avait dit une si grande vérité.

« Mais, où est Didon ? » demanda

John : « pourquoi n'avez-vous pas eu soin d'elle ? »

« Pauvre Didon, » répondit Betty ! « pouvais-je être sorcière, John ? non : vous savez bien que je n'ai pas le don de deviner, car sans cela vous ne seriez pas de si mauvaise humeur. J'ai cherché par-tout ce pauvre chien, et je ne pouvais prévoir qu'elle était couchée sur le lit de mon maître depuis qu'il est parti, et qu'elle n'a jamais voulu le quitter jusqu'à ce que la servante qui fait les chambres, n'eût été obligée de la battre avec son balai pour la mettre à la porte.

« La battre ! » s'écria John : « battre Didon ! bon Dieu ! pouviez-vous souffrir, Betty, qu'une servante eût l'audace de maltraiter

le chien fidèle du meilleur des maîtres ? »

C'était pour la seconde fois que Betty voyait John vraiment en colère ; il sortit de la chambre avec précipitation pour chercher Didon, et ne s'apperçut point des larmes de sa future compagne ; mais Rosa, dont la douce sensibilité sympathisait avec la douleur apparente de sa gouvernante, suivit John en le priant de n'être pas de si mauvaise humeur, et de ne pas faire pleurer la pauvre Betty.

« Pleurer ! » répéta John : « miss Rosa, dites-moi, pourquoi pleure-t elle ? »

Le ton ému avec lequel John fit cette question, devint un signal pour mistress Betty ; elle eut une si forte attaque de vapeurs,

que John oublia son mal de tête, sa colère, et ne s'occupa plus que du soin de rétablir le calme dans l'esprit de sa maîtresse.

Après avoir entrepris avec succès cette tâche intéressante, il écrivit une longue lettre au colonel, et lui exprima, du mieux qu'il lui fut possible, les sentimens qui remplissaient son cœur; il parla longuement de Rosa, n'oublia pas Didon, et entra enfin dans tous les détails qui pouvaient intéresser son maître.

Durant cet intervalle, Betty ne manquait pas d'occupations; elle avait reçu du colonel cinquante livres sterlings pour le trousseau de Rosa; mais elle eût pensé que la moitié de cette somme était suffisante, sans l'entêtement de

John, qui exigea que l'argent fût dépensé jusqu'au dernier shelling. Betty n'osa contredire sa volonté; elle était dans l'attente de voir sanctionner l'auguste cérémonie qui devait mettre l'obéissance au nombre de ses devoirs; et quoique John ne lui eût point parlé du moment définitif, elle était trop prudente pour faire naître aucun obstacle par le plus léger tort de son côté; elle s'étudia au contraire à paraître toujours la douceur et la complaisance même.

Après avoir combiné un plan si nécessaire à son intérêt personnel, et voyant qu'il fallait renoncer à faire parade de son importance au château de Mushroom, Betty pensa que rien ne l'empêcherait d'entreprendre un

voyage à Penry, lorsque Rosa irait à Mount Pleasant.

Néanmoins l'affection du chevalier Mushroom pour sa *charmante petite amie*, qui jamais n'avait paru si vive que durant les six ou sept dernières semaines, se refroidit d'une manière frappante dès que la compagnie des Indes eut publié la nouvelle officielle que la flotte était en pleine mer.

Cependant si John et Betty n'eussent pas été des obstacles aux desseins secrets de sir Salomon, et si le colonel lui eût laissé plus d'argent, on ne sait ce qu'il aurait pu faire ; mais les deux mille livres sterlings étant déjà placées dans les fonds publics, Horace, loin de sa vue, et le colonel hors d'état de pouvoir con-

naître par ses deux espions ce qui se passerait en Angleterre, inspira bientôt à sir Salomon le plus grand dégoût pour la tâche humiliante qu'il s'était imposée : les caresses de la *petite mendiante* lui devinrent insupportables, et sa présence ne lui rappelait plus, que d'une manière importune, le souvenir des promesses solennelles qu'il avait faites au colonel.

Il commença à regreter vivement d'avoir parlé de mistress Harley, ainsi que de son école, et il lui sembla qu'il y avait une espèce de présomption au colonel de croire que sa misérable petite protégée pût devenir la compagne d'étude des miss Mushroom. Enfin, il délibéra s'il ne serait pas possible de chercher quelque pension à un prix plus modique et

plus faite pour un enfant de l'espèce de Rosa. Il se rappela alors qu'il était l'un des fondateurs d'une école de charité : oui, lecteur, le nom de sir Salomon Mushroom figurait sur la liste des souscripteurs de bienfesance publique ! La nourriture et le local destinés à ses orphelines n'étaient-ils point tout ce qui convenait à une mendiante ? et quant à l'habillement, la folie du colonel n'avait-elle pas pourvu à tout ce qui pouvait manquer de ce côté-là ? Mais, pensa ensuite sir Salomon, la mort du bienfaiteur de Rosa, quoique très probable, n'est pas encore certaine ; d'ailleurs, comment soustraire, à la connaissance de ses odieux domestiques, un plan si contraire à

leur attente ? et puis il n'est pas absolument impossible que quelque vent contraire ne retienne la flotte, de manière que des lettres peuvent encore parvenir au colonel. Toutes ces réflexions tourmentaient sir Salomon ; mais il ne pouvait se faire à l'idée qu'une petite créature telle que Rosa fût caressée, respectée, et qu'elle reçût la même éducation que ses deux nièces qu'il destinait à devenir un jour des femmes de la plus haute importance. Sir Salomon, livré à la plus profonde méditation sur ce sujet, fut tout à coup frappé d'un moyen qui s'offrit à son esprit, et il lui parut le seul praticable pour concilier tout sans se compromettre. Il fit mettre les chevaux à sa voi-

ture, et se rendit à Mount Pleasant précisément le jour que Betty avait choisi pour conduire Rosa à l'école de mistress Harley.

CHAPITRE II.

LORSQUE sir Salomon entra dans le parloir, mistress Harley était à lire, elle se leva, mit ses lunettes dans son livre, fit une révérence gracieuse, et présenta un fauteuil au chevalier, en lui réitérant ses remercîmens pour avoir bien voulu recommander son école, et lui procurer une nouvelle pensionnaire ; mais, à sa grande surprise, elle fut interrompue par sir Salomon qui entama alors, sans cérémonie, le sujet de cette seconde visite.

« J'avoue, madame, » dit-il, « que j'ai des doutes si, après l'explication que je viens vous donner, vous n'aurez pas plus de motifs pour m'adresser des reproches que des remercîmens. »

Mistress Harley écouta attentivement.

« Je puis vous protester néanmoins, » ajouta le chevalier, « que si j'ai été dans l'erreur, mon intention ne fut jamais de rien faire qui pût nuire à vos intérêts. »

Mistress Harley s'inclina en disant qu'elle en était bien persuadée.

« Ma tendresse pour Horace, » continua-t-il, « m'a entraîné dans une démarche qui fait naître à présent mes scrupules ; et c'est pour vous les avouer, madame, que je suis venu vous prier de m'accorder un moment d'entretien. La jeune personne que je vous ai représentée comme fille et héritière d'un gentilhomme, n'est simplement qu'un objet de charité recueillie dans la plus vile

classe du peuple, l'enfant d'une misérable mendiante qui lui a inculqué tous ses vices, et avec laquelle elle continue toujours des entrevues secrètes. Le colonel Buhanun a eu la folie de s'attacher à cette petite créature d'une manière ridicule, et le pauvre homme a été non seulement la dupe des artifices de l'objet de sa bienfesance, mais encore celle de deux domestiques qu'il a chargés de prendre soin d'elle. Il est vrai qu'il s'est apperçu de leurs fourberies avant son départ de l'Angleterre, et il a congédié les dometiques, mais il ne lui a pas été aussi facile de se débarrasser de l'adoption de sa petite mendiante, et... »

Mistress Harley avait écouté jusqu'alors dans le plus profond silence; mais craignant quelque

proposition de la part du chevalier, qui ne pourrait lui convenir, elle s'empressa de l'interrompre, pour lui signifier qu'elle ne voulait point recevoir, parmi ses élèves, une petite créature telle qu'il venait de dépeindre Rosa.

C'était précisément ce qu'attendait sir Salomon ; mais craignant que cette résolution ne fût pas aussi ferme qu'il l'eût désirée, il mit tous ses soins à faire naître quelques objections spécieuses qui, loin de détourner mistress Harley d'un plan si favorable à ses vues, ne pourraient qu'accroître la répugnance qu'elle venait de témoigner pour la pauvre petite Rosa. Il la pria de réfléchir que l'enfant était jolie, et certainement plus âgée qu'on ne voulait le faire croire, et que si son hor-

rible mère l'avait encore en son pouvoir, elle serait capable de profiter des mauvaises dispositions que sa fille avait sucées avec le lait, pour la vendre au premier libertin qui viendrait s'offrir, au lieu que l'exemple et les préceptes d'une femme aussi vertueuse que mistress Harley, pourraient sauver cette malheureuse créature de sa ruine : « j'avoue cependant, » ajouta sir Salomon d'un air hypocrite, « que lorsque le cœur est gâté, il y a certains défauts qui deviennent bien difficiles et quelquefois même impossibles à déraciner. »

Mistress Harley frémit d'horreur à l'idée d'avoir le plus léger rapport avec une mère si indigne, et d'introduire sa fille parmi des jeunes personnes de distinction,

dont plusieurs égalaient au moins les miss Mushroom. Elle fut révoltée, et parut même surprise et offensée que sir Salomon ait pu lui faire jamais une semblable proposition.

Il avoua ses torts ; mais son excuse était, disait-il, l'intérêt de son cher Horace ; il supplia mistress Harley de vouloir bien lui pardonner en faveur de ce motif. Ensuite il prit congé d'elle, en la prévenant qu'on devait lui amener, dans quelques jours, la petite mendiante, et partit satisfait d'avoir fermé à l'infortunée Rosa l'asyle qui devait protéger son enfance, et la laissait livrée ainsi à ce qu'il jugerait convenable de décider sur son sort.

Mistress Harley avait un cœur sensible, ses manières étaient élé-

gantes et nobles, sa fortune aisée, et son école jouissait de la plus haute réputation. Les graces de l'esprit et les agrémens extérieurs étaient cultivés avec soin à Mount Pleasant parmi les jeunes personnes qui possédaient ces avantages. Les sciences, les arts, enfin tous les talens qui peuvent perfectionner l'éducation d'une femme, y étaient enseignés d'une manière recommandable. Mistress Harley mettait non seulement au nombre de ses devoirs les soins les plus scrupuleux pour le bien être et l'éducation de ses jeunes élèves, mais elle en fesait ses délices, et son affection pour elles était vraiment maternelle.

La visite de sir Salomon, sa conversation, ses excuses motivées sur son intérêt pour Horace,

lui semblèrent extraordinaires. La franchise naturelle du caractère de mistress Harley la rendait ordinairement peu soupçonneuse, mais elle avait du bon sens et de la pénétration. Elle avait déploré plusieurs fois le sort du jeune orphelin qui semblait maintenant si cher à son patron, et ne pouvait comprendre quel était le véritable motif qui avait pu conduire sir Salomon à lui proposer d'introduire dans la société de ses nièces, une créature semblable à celle qu'il venait de lui dépeindre. Plus elle réfléchissait à cette bizarrerie, plus elle lui semblait une énigme impénétrable, et heureusement pour Rosa son esprit flottait encore dans l'incertitude, lorsqu'une chaise de poste s'arrêta à la porte, la voix bruyante de

mistress Betty se fit entendre, et elle entra en demandant, d'un ton familier, si le chevalier Mushroom était là ?

Mistress Harley reçut Betty d'un air froid et sévère, et fixa sur elle un regard qui semblait vouloir pénétrer jusqu'au fond de son cœur. Rosa, accoutumée aux caresses et aux prévenances dont on accable toujours l'objet de la prédilection d'un homme riche, se retira en arrière, effrayée de l'accueil de mistress Harley, et Betty même en fut si étourdie, qu'une seule considération l'empêcha de sortir sur le champ, et d'emmener l'enfant avec elle.

Lorsqu'elle s'était décidée à entreprendre un voyage à Penry, elle n'avait eu pour motif que son intérêt personnel ; et quoique la

grande affaire de son mariage fût restée précisément dans la même situation où le colonel l'avait laissée; elle pensa que le vieux Parker étant mourant, un dîné au White-Horse où elle inviterait ses frères, ses sœurs, ses tantes, ses cousins et cousines jusqu'à la troisième et quatrième génération, pourrait peut être engager John à s'expliquer d'une manière précise. D'après cela elle lui fit entendre qu'il serait plus convenable qu'elle conduisît seule miss Rosa à Mount Pleasant, tandis qu'il resterait à un mille de Penry, puis arrcha de lui la promesse qu'il viendrait dîner avec elle et ses amis, dès qu'elle aurait rempli sa mission. John ne se rendit qu'avec répugnance au désir de Betty : il l'avait entretenue le long de la route

de son aversion pour Penry depuis les faussetés absurdes qu'on y avait fait circuler sur le compte de son bien aimé maître, et conclut même par dire avec franchise que s'il n'avait pas conduit son colonel dans ce village, il serait parti actuellement pour l'Inde avec lui, que cette idée renouvelait ses regrets et les rendait encore plus pénibles.

Betty eut donc la force de se contenir devant mistress Harley; pour ne pas perdre le fruit du rendez-vous projeté au White-Horse, et par une suite de ce même motif, elle chercha à encourager Rosa, en lui disant que la dame chez qui elle l'avait conduite aurait des bontés pour elle.

Rosa baissa la tête, des larmes amères coulaient sur ses joues

enflammées, et elle détourna ses regards pour ne plus rencontrer le coup d'œil sévère qui lui avait causé tant de frayeur.

Durant cet intervalle, mistress Harley examinait attentivement et en silence les jolis traits de la petite Rosa, elle se sentit émue, et commença à éprouver encore plus de doute sur la sincérité des motifs du chevalier Mushroom.

Il y avait une certaine délicatesse, une expression de sensibilité dans la physionomie de Rosa, qui inspiraient pour elle le plus tendre intérêt.

« Quel âge a, cet enfant ? » demanda à la fin mistress Harley.

« Mon Dieu ! madame, » répondit Betty, « comment puis-je le savoir ? » Mais se rappelant, pour cette fois, les ordres de son maî-

tre, elle ajouta : « je suppose que son papa le sait mieux que moi. »

« Son papa ! » dit mistress Harley, et elle continua à fixer des regards attentifs sur les traits de Rosa ; mais heureusement que cet examen ne pouvait tourner qu'à l'avantage de celle qui en était l'objet.

« Voulez-vous rester avec moi, ma chère ? » dit-elle à Rosa.

« Oui, si vous promettez de m'aimer autant que papa et sir Salomon Mushroom. »

« Que voulez vous dire, mon enfant ? » répondit mistress Harley d'un air surpris.

« Comment ! » dit Rosa, « est-ce que vous ne connaissez pas sir Salomon Mushroom, qui a promis à papa de m'aimer et de me laisser jouer avec ses petites nièces ? »

Dans

Dans ce moment, une jolie fille plus grande que Rosa entra en courant dans la chambre, et avec le ton et l'autorité d'une favorite, elle fit quelques questions sur des bagatelles; mais ayant jeté les yeux sur Rosa, elle fut à elle, la prit dans ses bras, et s'écria: Oh charmante petite créature! venez-vous pour rester avec nous? Vous avez la figure d'un ange! je n'ai jamais vu rien de si joli; vous serez mon enfant, ma compagne chérie: voulez-vous venir avec moi et voir les autres jeunes miss? »

Rosa, quoique debout en face de mistress Harley, avait toujours tenu un coin de la robe de Betty; elle laissa alors retomber sa main, leva ses jolis yeux baignés de larmes sur sa nouvelle amie, et s'a-

vança vers elle avec un charmant sourire : la jeune fille la prit sous son bras, et s'enfuit avec elle hors de la chambre, avec aussi peu de cérémonie qu'elle y était entrée.

Betty, enchantée de voir Rosa si bien accueillie, et encore plus ravie de se trouver enfin en liberté, profita de la rêverie profonde dans laquelle était ensevelie mistress Harley. Elle sortit avec précipitation, et s'élança dans la voiture.

« Cette gouvernante, » dit-elle entre ses dents, « est une étrange créature pour une maîtresse d'école ; » mais, dans ce moment, Betty apperçut le clocher blanc de Penry, qui se dessinait sur les nuages à travers les arbres, et cette perspective changea entièrement la marche de ses idées.

Néanmoins, avant de rendre compte du dîner important qui doit avoir lieu à Penry, nous pensons que le lecteur qui éprouve peut être quelque intérêt pour notre petite Rosa, sera bien aise de savoir ce qui se passait à Mount Pleasant. Lorsque mistress Harley sortit de sa rêverie, elle fut à la fois charmée et fâchée de voir dans son école la petite fille contre laquelle on avait voulu lui donner des impressions si défavorables. Elle se sentait, il est vrai, la plus grande partialité pour Rosa, ou plutôt pour miss Buhanun, car c'était ainsi qu'on devait l'appeler maintenant ; mais elle pensait que cette partialité l'exposerait probablement à des inconvéniens, et pourrait nuire à la réputation de sa maison ; néan-

moins, comme il était trop tard pour revenir sur le passé, elle donna des ordres précis à toutes les sous maîtresses de veiller avec le plus grand soin sur les moindres paroles et les moindres actions de miss Buhanun, et de lui rendre compte scrupuleusement de la plus petite faute qu'elle pourrait commettre.

La jeune protectrice de Rosa était miss Eléonore Bawsky, avec laquelle le lecteur a déjà fait une légère connaissance.

Miss Bawsky n'avait que dix ans, mais elle était grande et formée pour son âge; sans posséder un génie ou des talens bien remarquables, elle jouissait de la plus grande considération parmi ses compagnes, et avait inspiré un attachement de prédilection à

mistress Harley; vive, bonne, sensible et généreuse, l'indulgence excessive de sa tante et de son oncle n'avait pas eu le pouvoir de gâter un caractère qui la rendait chère à tous ceux qui vivaient avec elle.

Le docteur Croak et mistress Bawsky n'étaient occupés que du soin de prévenir ses fantaisies, et toutes les productions du beau jardin que possédait le docteur, étaient apportées chaque jour à miss Eléonore, qui pouvait satisfaire, en les distribuant à ses compagnes, le penchant qu'elle avait à la générosité et à l'obligeance; néanmoins l'attrait de la nouveauté qui forme ordinairement le lien fragile de l'amitié parmi les enfans, se soutint dans le cœur d'Eléonore, et y fit naître une ten-

dresse sincère pour Rosa ; elle ne la quittait jamais, et l'instruisait avec soin de toutes les règles de l'école : mais comme la surveillance la plus active n'avait pu découvrir, dans l'objet des dénonciations du chevalier Mushroom, aucune trace des vices, des ruses et de la bassesse dont il avait parlé, mistress Harley se livra bientôt au penchant qui l'entraînait vers Rosa ; et au lieu de lui en vouloir d'être l'enfant de la misère, son cœur fut ému pour elle de la plus tendre compassion : elle compara l'état d'ignorance dans lequel elle trouva son esprit, malgré les soins que s'était donnés le colonel, à l'instruction des jeunes filles de son âge qu'une meilleure fortune avait placées chez elle dans leur première en-

fance et éprouva le plus grand désir de lui faire réparer le tems perdu en redoublant pour elle de zèle et d'intérêt.

CHAPITRE III.

Le destin servit mistres Betty d'une manière plus favorable qu'elle n'aurait osé l'espérer : l'événement qu'elle attendait depuis si long-tems avec tant d'impatience, venait enfin d'arriver; le vieux Parker mourut le matin même qu'elle était partie de Londres, et la place d'aubergiste du White-Horse se trouvait vacante lorsque les amis de Betty y arrivèrent pour commander, de sa part, le fameux dîné dont il a été question dans le dernier chapitre.

John avait témoigné une seule fois le désir de se voir établi dans la maison où il était né ; mais quoique ce projet n'eût pas cessé d'occuper l'esprit actif de la pré-

voyante Betty, il y avait long-tems que John n'y pensait plus; et s'il existait un endroit sur la terre pour lequel il sentait de l'aversion, c'était précisément celui de sa naissance; il ne fut donc pas peu surpris, en entrant dans le village de Penry, d'entendre tous ceux qu'il trouvait sur sa route, le féliciter sur la nouvelle place qu'il allait occuper. Mistress Betty et ses confidens avaient donné une telle authenticité à cette nouvelle, que chacun prenait la main de John, la serrait amicalement, et le saluait sous le titre de nouvel aubergiste du White-Horse.

La surprise le rendit muet, il s'échappa de la foule dont il était environné, et prit la route de Mount Pleasant, pour aller au-

devant de Betty, afin de lui communiquer ce qu'il venait d'entendre.

« Est-il possible ! » s'écria Betty: « quoi ! le vieux Parker est donc mort? réellement mort? Eh bien ! » ajouta-t-elle avec une joie qu'elle eut de la peine à contenir, « je ne vois dans cela rien qui puisse causer tant de surprise. »

« Ce n'est point sa mort, mistress Betty, qui m'étonne, c'est le sort commun de tous ceux qui voyagent sur cette terre d'exil pour arriver à l'éternité ; mais les propos qu'on vient de me tenir dans le village m'ont paru assez extraordinaires. Il semble, en vérité, que l'esprit d'invention y ait fixé son asyle. »

Le cœur de Betty palpita avec violence : c'était le moment le

plus critique de sa vie, celui qui allait décider de son sort ; elle s'efforça de calmer ses esprits, et dit d'une voix timide, que c'était la seule chose qui manquait à son bonheur.

« Quoi ! » répliqua John avec étonnement.

« Un *asyle*, » dit Betty, « il n'est plus tems de dissimuler : n'était-ce pas l'intention du meilleur des maîtres, de l'homme le plus noble, le plus généreux qui existe dans ce monde ? »

« Oui, mistress Betty, nous qui le connaissons si bien, nous pouvons affirmer cet éloge, en dépit des calomnies de ce maudit village. »

Betty se mordit les lèvres, et ayant surmonté l'émotion qui venait d'adoucir sa voix, lorsqu'elle

avait parlé de son maître, elle continua :

« N'était-ce pas les derniers ordres, ou pour mieux dire, la prière de ce cher maître qui leur avait recommandé de s'aimer et de s'établir ? ne leur en avait-il pas fourni les moyens avec la plus grande générosité ? pouvait-il se présenter une occasion plus convenable de remplir ses vues, que la même maison où le père et la mère de son cher John avaient vécu si long-tems, où ils rendaient service à tout le monde, où enfin ils étaient morts, après avoir mis au monde neuf enfans, qui tous reposaient en paix avec eux dans le cimetière de Penry ? »

Les yeux de John se mouillèrent de larmes, et Betty jetant

ses bras autour de son cou, le pria, pour l'amour du ciel, et ce qui était encore plus, pour l'amour d'elle, de considérer « que l'oiseau dans le nid vaut mieux que celui qui vole : « que bien des choses peuvent se passer entre le verre et la lèvre ; « que les délais étaient toujours dangereux ; « que ce que l'on ne voulait pas, lorsqu'on le pouvait, n'arrivait plus lorsqu'on le voulait ; » et avec un déluge d'autres proverbes, aussi bien assortis aux circonstances, elle conclut par dire que, comme le vieux Parker était mort le matin, il serait enterré surement dans deux jours ; que sa vente se ferait le troisième ; qu'elle et John pourraient aller chercher leurs effets à Londres le quatrième, revenir à Penry le cin-

quième, être mariés le sixième; se voir établis avec leurs amis autour d'eux le septième, de manière que tout cela pouvait s'arranger dans l'espace d'une semaine.

John fut surpris de la fertilité d'imagination de mistress Betty; mais comme il ne trouvait aucune objection contre le White-Horse, que les calomnies qui avaient circulé sur le compte de son maître, dont, après tout, cette auberge n'était pas la cause, il ne voyait aucune excuse à produire, pour cacher une certaine répugnance et une crainte secrète qu'il éprouvait pour l'heureux état dont mistress Betty fesait l'objet de tous ses vœux. Il réfléchit quelques minutes, et laissant, pour cette fois, le langage

poétique, il répondit à sa maîtresse dans un style parfaitement assorti à celui qu'elle venait de prendre. « Il fallait, » dit-il, « se hâter lentement, d'après la maxime du sage ; « le repentir suivait toujours la précipitation : « une chose entreprise sans réflexion était toujours mal faite : il était plus facile de faire beaucoup que de défaire un peu : « se marier à la hâte était se repentir à loisir ; » et enfin il finit par demander à Betty comment s'était passé l'établissement de Rosa à Mount Pleasant.

« Peste soit de Rosa ! » répliqua Betty d'un air courroucé : « qu'a-t-elle de commun avec ce que je viens de vous dire ? »

« Peste soit de Rosa ! » murmura

John : « permettez - moi de vous dire , mistress Betty. . . . »

Betty fondit en larmes , et la voix de John s'adoucit : « permettez - moi de vous dire , ma chère amie , » continua-t-il , « que l'ingratitude est le plus odieux péché , et que nous ne prospérerons jamais si nous ne prenons pas soin de l'enfant adopté par notre maître. »

« Et comment pouvons - nous mieux prendre soin d'elle ? » dit Betty en sanglottant, « que d'avoir une maison à son service ; car pour ce vieux avare de sir Salomon , il. . . . »

« Quoi ! » interrompit John en changeant de couleur , « est - ce qu'il n'a pas rempli ses promesses ? serait-il capable de les avoir oubliées ? »

« Capable ! » répliqua Betty : « oui, oui, fiez vous à toutes ses belles paroles ; . . . enfin, je n'ajouterai plus rien, mais si mon maître retourne en Angleterre.... »

« Ainsi soit-il ! » s'écria John.

« Mais, hélas ! » dit Betty, « il est bien plus probable que nous ne le verrons plus. »

Ce fut alors le tour de John à sangloter.

« Car enfin, » continua-t-elle, « vous savez dans quel état est sa santé. »

« Oh ! ne dites pas cela, ne dites pas cela, » s'écria John : « mon maître ! mon cher maître ! hélas ! que ne suis je avec lui ! »

« Grand merci ! M. John, » dit Betty d'un ton piqué ; mais John ne l'écoutait plus ; il s'abandonna de nouveau à tous ses regrets, se

maudit mille fois d'avoir été capable de laisser partir son maître sans le suivre, et finit par protester qu'il allait s'engager dans la nouvelle recrue de la compagnie des Indes, afin de servir encore sous les ordres de son bien aimé le colonel.

C'en était trop pour la pauvre Betty ; sa vanité, son intérêt personnel, tout se trouvait compromis par l'étrange obstination de John ; ne sachant plus quel moyen employer pour le faire consentir à son projet, elle eut recours à une si forte crise de vapeurs, que la chaise s'arrêta, et tout le village, attiré par ses cris, vint offrir des secours à la future hôtesse du White-Horse, dont l'état violent devint l'objet d'une compassion générale.

Tandis qu'on s'empressait avec succès à faire revenir Betty, John, ému par ce spectacle, réfléchissait profondément ; il songeait que Rosa étant à Mount Pleasant, et par conséquent à deux milles de Penry, il pourrait non-seulement l'aller voir tous les jours dans sa petite cariole, mais encore l'emmener quelquefois chez lui, comme son maître l'avait désiré ; et considérant que la répugnance qu'il éprouvait pour l'état conjugal, devait céder aux circonstances et à la nécessité, il jeta un coup-d'œil expressif sur Betty, soupira profondément, et dit avec son ton théâtral :

« Les coups du sort, les injures
« du destin, doivent former l'école
» du sage. »

« L'école ! » s'écria Betty, « que dites-vous ! mon bon John, mon cher John ! quelle étrange fantaisie avez-vous là ! vous n'êtes pas plus fait pour devenir maître d'école, que moi pour être curé de la paroisse ; d'ailleurs, il y a assez de pédans par-tout. Il faut que vous soyez aubergiste, John : avez vous oublié que c'était autrefois votre projet ? »

« Bien, bien ! » dit John :

« L'homme doit toujours se résigner,
» et être prêt. . . . »

« O mon cher John ! » interrompit Betty en prenant le bras de son futur époux, et en le conduisant vers White-Horse : « tout est *prêt*, on nous attend, marchons un peu plus vîte. »

John s'arrêta : « je vois, « dit-il en abandonnant le style dramatique, et en fesant usage de certaines citations sur le sens desquelles Betty ne pouvait plus se méprendre ; « je vois que c'est en vain qu'on résiste au tòrrent, et celui qui est né pour être pendu ne doit pas craindre l'eau ; ainsi. . . . »

« Cher John, » interrompit Betty en mettant sa main sur la bouche de son amant : « ne faites plus toutes ces vilaines réflexions : vous ne voulez surement pas causer du chagrin à votre pauvre Betty ; non, vous ne le voulez pas, car vous n'avez jamais été un ingrat. »

Il y avait une certaine expression dans le son de voix et dans le regard de Betty en prononçant

ces dernières paroles, à laquelle John ne put résister; il continua sa route vers le White-Horse, et dit à sa maîtresse d'un air ému, de faire ce qu'il lui plairait.

Ils rencontrèrent en chemin la sœur de mistress Betty, qui les conduisit en triomphe chez elle, où le reste des convives s'était rendu; après le dîné, Betty fit si bien usage de la permission de John, d'agir comme il lui plairait, et fut tellement soutenue par tous ses amis, que le mariage se conclut, toutes les affaires s'arrangèrent, le bail fut passé, les meubles du vieux Parker acquis au compte du nouvel hôte, de manière que Betty eut le plaisir, si long-tems désiré, de se voir à la tête de l'auberge du White-Horse le dimanche suivant.

Elle déploya alors avec ostentation toutes les richesses qu'elle tenait de la générosité du colonel, afin de donner une haute idée de son importance, tandis que John ne considérait ces objets précieux que comme une preuve touchante de la bienfesance de son bon maître.

Ce dimanche, le plus beau jour que mistress Betty Brown eût jamais vu luire à ses regards, lorsqu'assise à la place d'honneur de sa table, elle reçut les félicitations de ses amis et de ses connaissances, s'écoula à la fin ; et le lundi suivant devint le véritable jour de triomphe pour son mari : il mit un bel habit de drap brun, chargea sa jolie cariole, nouvellement peinte, de gâteaux, de confitures, ainsi que des plus beaux fruits

de la saison pour miss Buhanun, et cacha dans le coffre de la voiture une petite caisse, contenant des liqueurs excellentes qui avaient échappé à la vigilance de sa femme, et qu'il destinait à mistress Harley : il y ajouta deux flacons d'essence de roses que mistress Brown ne vit enlever de chez elle qu'avec la plus grande répugnance, quoiqu'elle ne connût pas tout le prix que pouvait valoir cette délicieuse production de l'Inde. John monta ensuite dans sa cariole avec Didon à ses côtés; et ayant donné un coup de fouet à son cheval, il prit la route de Mount Pleasant, comblé de joie d'obéir aux ordres de son maître, de son bienfaiteur et de son meilleur ami

Sir Salomon Mushroom, dans la certitude que la petite mendiante serait

serait rejetée par mistress Harley, conclut naturellement que Betty et l'enfant reviendraient chez lui, et il prit le parti de les attendre à Londres. Le premier jour s'étant écoulé sans qu'il vît personne, il supposa que Betty pouvait s'être arrêtée à Penry pour voir ses amis; la même idée soutint son espérance les trois jours suivans; mais lorsque le quatrième, le cinquième et le sixième se passèrent de même, il commença à craindre que les choses n'aient pas tournée comme il le désirait.

Il monta en voiture et partit pour Penry; en entrant dans le village ses oreilles furent frappées par le carillon de la paroisse qui fêtait les noces de John; il mit la tête à la portière du carrosse, et apperçut, en passant devant la

porte du White-Horse, mistress Betty dans la parure d'une nouvelle mariée, assise dans le comptoir, et environnée d'une foule de villageois portant des rubans à leurs chapeaux; il tira le cordon pour faire arrêter la voiture, afin de savoir ce que tout cela signifiait.

L'hôte et l'hôtesse sortirent sur le champ pour aller rendre leurs devoirs au seigneur du château.

John rougit; Betty se donna un air important.

Sir Salomon les félicita l'un et l'autre de la gaieté qui semblait régner autour d'eux, et demanda des nouvelles de miss Rosa.

M. Brown répondit, qu'il avouait à sa honte que depuis une semaine que l'enfant était à Mount Plea-

sant, il n'avait pas eu le tems d'aller la voir.

Mistress Brown ajouta, que sans doute miss se portait très bien, et qu'elle l'avait laissée heureuse et tranquille avec mistress Harley.

Sir Salomon qui s'était flatté, durant sa route, que Betty avait gardé Rosa avec elle, fut si accablé de *l'agréable* nouvelle qu'il venait d'apprendre, qu'il lui fut impossible de parler ; il fit signe au cocher de continuer son chemin.

Cependant mistress Brown qui ne voulait pas rabattre d'un iota l'importance de sa nouvelle profession, suivit le chevalier avec de profondes révérences, en lui disant qu'elle espérait qu'il voudrait

bien continuer sa protection au White-Horse.

Sir Salomon tira de nouveau le cordon de sa voiture, avança la tête, et dit en bégayant : « quoi !... que dites-vous ? qui,... qui... êtes-vous donc devenue ? »

« Hôtesse du White-Horse, à vous rendre service, monsieur, » répondit Betty en fesant la révérence.

Sir Salomon jeta alors un coup d'œil déconcerté sur John, qui le salua à son tour profondément.

« Je suis enchanté, mes amis, » dit enfin le chevalier, « de vous avoir pour voisins, mais j'avoue que j'éprouve aussi quelque peine que vous ayez arrangé les choses avec tant de précipitation ; j'espérais que vous m'auriez consulté. »

« Nous n'y aurions pas man-

qué, » répondit Betty, « mais comptant sur vos bontés, monsieur, et ayant eu beaucoup d'occupations nous n'avons pas cru devoir vous étourdir de nos affaires. »

« Fort bien, mistress Brown, » répliqua sir Salomon, « je vous salue, et vous souhaite toutes sortes de bonheur; » ensuite il s'enfonça dans sa voiture, et le cocher continua sa route.

De retour chez lui, le chevalier Mushroom s'efforça de paraître tranquille, il prit même d'abord son café avec assez de philosophie; mais la double mortification qu'il venait d'éprouver, lui causa ensuite un léger mal de tête; puis il querella la femme de charge, maudit le sommelier, et fut sur le point de renvoyer son

valet de chambre ; soulagé par ces petites explosions de colère, il rentra insensiblement en lui-même, et se décida à partir le lendemain pour Mount Pleasant.

Avant que la voiture élégante du seigneur de Penry ait pu parvenir à la grille de mistress Harley, son domestique fut obligé de déranger la cariole de John qui barrait le passage, et sir Salomon, en entrant dans le parloir, trouva le nouvel hôte du White-Horse lui-même, s'entretenant avec Rosa et mistress Harley.

Pauvre sir Salomon ! ce spectacle n'était-il pas insupportable pour lui? Après avoir si bien combiné son plan, après avoir cru qu'il lui serait facile de disposer à son gré du sort des domestiques du colonel, n'était-il pas affreux

pour un homme de son importance de se trouver le jouet de deux créatures de cette espèce, et pouvait-il ne pas leur jurer intérieurement une haine implacable ?

D'un autre côté, comment soutenir de sang froid l'idée que toutes les peines qu'il avait prises pour fermer les portes de Mount Pleasant à Rosa, s'étaient trouvées infructueuses, et que mistress Harley, au lieu de montrer pour ses avis la considération qu'il devait en attendre, avait reçu sans examen la petite mendiante parmi ses élèves ?

Dans une pareille disposition d'esprit, aucun être sur la terre ne lui inspirait plus de répugnance que les trois personnes pour qui il était nécessaire qu'il affectât

tous les témoignages d'égards et d'amitié. Mais avant de l'introduire dans le parloir de mistress Harley, rendons compte de l'arrivée de l'honnête et excellent John, et de sa première entrevue avec la maîtresse de Mount Pleasant.

Lorsque le nouvel hôte du White-Horse fut annoncé, Rosa était assise auprès de mistress Harley à assortir diverses nuances de soie, et racontait à la gouvernante toutes les bonnes qualités de Didon.

John, en descendant de sa cariole, sentit la plus vive émotion; il attacha son cheval à la grille, et s'avança vers le parloir; mais lorsqu'il entendit la voix de Rosa, il lui fut impossible de retenir ses larmes; il s'arrêta pour les essuyer.

Didon courut vers Rosa : Rosa fit un cri de joie, s'élança à la rencontre de John, se jeta à son cou, et lui fit cent questions sur son papa, sans attendre de réponse ; puis recevant dans son tablier les présens de John, elle s'enfuit suivie par Didon, pour aller chercher son amie Eléonore.

John ne voulut point s'asseoir, et ne pouvait parler : il présenta la caisse de liqueurs et les flacons d'essence à mistress Harley, qui refusa de les accepter.

« C'est de la part de mon maître, madame, » dit-il à la fin, « de mon cher et honoré maître, dont le cœur noble et généreux n'eut jamais d'égal. Hélas ! ce n'est pas à un pauvre diable comme moi qu'il appartient de parler de cet être sublime d'une manière

digne lui ; mais, madame, il fut toujours un héros intrépide, il conduisit ses soldats à la gloire, et chercha constamment pour lui le poste le plus dangereux. Oh ! combien de fatigues ne lui ai-je pas vu supporter, sans que son noble courage ait pu fléchir un instant ! Ses vertus et sa bienfesance le mettent au-dessus d'un mortel ; mais, » ajouta John avec un profond soupir, « il m'a congédié, il a pris un autre domestique. »

Mistress Harley écoutait attentivement, elle trouvait dans le langage de John l'expression simple et naïve d'un cœur plein de cette reconnaissance affectueuse si éloignée de l'artifice, dont sir Salomon l'avait accusé ; elle fut émue, et se confirma encore plus dans les doutes que la première

vue de Rosa avait fait naître sur la sincérité du seigneur de Penry.

« Pourquoi votre maître vous a-t il congédié ? » dit-elle à John d'un air doux et avec l'accent de la bienveillance.

» Congédié, madame, non, je vous demande pardon, je ne puis jamais être congédié pour n'avoir pas rempli mon devoir ! mais mon maître aimait cette pauvre petite ; il était très passionné de... de... miss Buhanun, elle... elle... »

« Oui, oui, » répliqua mistress Harley, « je sais parfaitement ce *qu'elle est.* »

John tressaillit et parut surpris.

« Je connais ce qu'elle doit au colonel Buhanun, » continua mistress Harley.

« Et dites-moi je vous prie, madame, » demanda John, « quelle

est la personne qui a eu la complaisance de vous en instruire ? »

« Sir Salomon Mushroom, » répondit mistress Harley : « croyez-vous qu'il eût été convenable de sa part de recommander un enfant de cette espèce à une école telle que la mienne, sans m'informer de toutes les particularités qui pouvaient la concerner ? »

John mit son chapeau, l'enfonça sur son front quoiqu'en la présence d'une femme, et s'écria avec la plus vive agitation :

« J'ignore, madame, ce qui eût été convenable de faire au sujet d'une école telle que la vôtre, mais ce que je sais parfaitement, c'est que, dans aucune circonstance, on ne doit trahir sa parole : mon colonel, ni moi, n'avons jamais manqué à la nôtre ; c'est

une bassesse dans un gentilhomme, et un vice dans un homme de ma condition. Mon maître s'est chargé du sort du jeune M. Horace, et il remplira ses engagemens avec fidélité ; il n'en est pas de même, à ce que je vois, de sir Salomon, qui a promis à son tour....

Ici John, animé par son indignation, commença ses citations poétiques ; mais mistress Harley qui n'était pas si familière avec Shakespeare, ni peut-être si enthousiasmée des allusions qu'il peut fournir dans toutes les circonstances, interrompit John pour lui demander ce que sir Salomon avait promis.

« Il a promis, madame, » répondit-il d'une voix ferme, « ou pour mieux dire, il a juré de ca-

cher à tout le monde l'origine de miss Rosa, c'est à vous de juger maintenant s'il a dû se conduire ensuite comme il l'a fait; je n'ajouterai rien de plus sur son compte; quant à ce qui me concerne, le voici : mon maître a changé la nature de mes services en m'ordonnant de veiller sur le sort de son enfant adoptif; il a voulu qu'elle ait un ami et une maison prêts à la recevoir dans toutes les occasions, et grâces au ciel, elle ne manquera jamais de l'un ni de l'autre; cependant.... »

John était en train d'ouvrir son cœur, et mistress Harley eût bien désiré pouvoir continuer à l'entendre, mais l'arrivée de Rosa lui imposa silence; il ôta son chapeau, des larmes coulèrent sur ses joues en caressant la protégée

de son cher maître : ce fut précisément alors que sir Salomon entra dans le parloir.

S'il pouvait rester encore quelques doutes dans l'esprit de mistress Harley en faveur des motifs secrets du seigneur de Penry, ils s'évanouirent entièrement lorsqu'elle vit la manière dont il aborda les deux êtres dont il avait cherché à lui faire un portrait si odieux ; la franchise et l'amitié qu'il mit dans son accueil à John ; la tendresse exclusive qu'il affecta pour Rosa, ne parurent, aux yeux de mistress Harley, que le comble d'une ruse infernale ; et lorsqu'il s'approcha d'elle pour la féliciter tout bas d'avoir vaincu ses préjugés contre la petite mendiante, elle découvrit une malice secrète sur des

traits qu'il s'efforçait en vain de plier à l'expression de la sincérité ; ne pouvant deviner ni concevoir les motifs d'une conduite si extraordinaire , son cœur fut ému de la plus vive compassion et de la plus tendre bienveillance pour l'intéressante petite Rosa , qui, assise sur les genoux de sir Salomon , se livrait à un babil innocent , et racontait , avec les grâces naïves de son âge , toutes les petites anecdotes de l'école.

John , à qui il était devenu impossible de témoigner aucune considération pour le seigneur de Penry , se hâta de regagner sa cariole ; et sir Salomon, après avoir dit à mistress Harley de lui envoyer ses nièces pour dîner avec lui ce jour là , sortit, à la grande surprise de Rosa , de ce qu'il ne

l'amenait pas aussi, monta dans son joli phaéton, et passa avec une si grande rapidité auprès de la modeste cariole de John, qu'il faillit la briser en mille pièces. Il avança la tête, porta la main à son chapeau, et dit avec infiniment de politesse : « quoi ! encore une rencontre avec le cher M. Brown ! »

« Oui, » répliqua John en chancelant sur le siége de sa voiture, que le phaéton du chevalier venait d'ébranler d'une manière si terrible : « la modeste obscurité rencontre quelquefois sur sa route d'étranges compagnons de voyage. »

CHAPITRE IV.

Les réflexions de mistress Hailey sur la conduite de sir Salomon, la surveillance active avec laquelle elle étudia le caractère de notre petite Rosa, lui prouvèrent entièrement que le chevalier avait voulu la tromper; dès lors la tendresse qu'elle éprouvait pour sa nouvelle élève, s'accrut chaque jour, et elle s'y livra, sans craindre que le repentir ne vienne empoisonner un jour cette bienveillance maternelle contre laquelle elle s'était tenue en garde jusqu'à ce moment.

Eléonore Bawsky, la constante amie de Rosa, était, comme nous l'avons déjà dit, la favorite de toute la maison; mais, malgré la pré-

dilection que lui témoignait mistress Harley et les sous-maîtresses, son aptitude pour les talens qu'on enseignait à Mount Pleasant, n'avait jamais pu s'étendre même à la médiocrité ; elle travaillait assez bien en linge, fesait avec zèle toutes les commissions de la maison, dansait une contre danse sans trop perdre la mesure, mais elle n'avait point de voix, point d'oreille pour la musique, nul goût pour le dessin, écrivait très mal, et en dépit de tous les soins qu'on s'était donnés, n'avait jamais pu apprendre un seul mot d'ortographe.

Il fut si impossible de parvenir à lui enseigner quelques talens agréables, que mistress Harley, malgré sa tendresse pour elle, se crut obligée d'engager le docteur

Croak à la mettre dans une autre école, dans l'espérance qu'un changement d'éducation pourrait peut être lui devenir avantageux; mais le docteur Croak ne jugea nullement à propos de suivre cet avis; il considérait l'air qu'on respirait à Mount Pleasant, comme le meilleur des environs de la métropole; et quoiqu'il fût convaincu de la nécessité de donner à Eléonore une éducation brillante, sa vie et sa santé étaient encore au-dessus de toutes les autres considérations. Jamais l'enfant le plus chéri n'inspira des soins plus tendres et plus passionnés que ceux dont le docteur Croak et mistress Bawsky accablaient la jeune personne qui passait pour leur nièce. Mais laissons un moment Eléonore, et fesons connaître au lec-

teur les deux miss Mushroom, plus accomplies qu'elle, mais à coup sûr infiniment moins aimables.

Charlotte l'aînée, et la favorite de sir Salomon, entrait alors dans sa dix-septième année; elle était grande, bien faite, ses yeux bleus avaient une expression languissante, ses cheveux étaient d'un brun clair, ses traits réguliers, et son teint fort blanc, quoiqu'un peu défiguré par des taches de rousseur.

Maria, âgée de quinze ans, était très petite, et elle avait besoin du talent de son tailleur pour cacher quelque léger défaut dans sa taille; sa figure était beaucoup plus belle que celle de sa sœur, elle avait aussi les yeux bleus; mais leur expression, vive et animée, donnait infiniment de jeu à sa physio-

nomie ; ses sourcils et ses cheveux étaient d'un brun foncé, son teint d'une blancheur éclatante, ses dents, ses bras et ses mains étaient surtout d'une beauté remarquable.

On avait toujours dit à Charlotte et à Maria qu'elles étaient belles, qu'elles devaient posséder une fortune considérable ; qu'il fallait qu'elles s'appliquassent à acquérir des talens agréables, parce qu'elles avaient le droit de prétendre un jour aux partis les plus illustres de la Grande-Bretagne. Il ne faut pas s'étonner si, d'après cela, ces jeunes personnes affectaient une supériorité qui les rendait infiniment désagréables à leurs compagnes, ni si les soins et les peines que prenait mistress Harley pour détruire une pré-

vention si ridicule, demeuraient sans effet, puisque sir Salomon lui-même se plaisait à entretenir des dispositions qui répondaient à toutes ses vues.

L'orgueil et la hauteur qui inspiraient aux autres tant d'éloignement pour elles, n'étaient considérés par lui que comme des preuves de cette élévation de caractère qui les rendraient dignes du rang où il prétendait les élever un jour. La crainte et l'humilité serviles qui accompagnaient toutes leurs actions en sa présence, n'étaient aussi, selon lui, que des marques d'une docilité sans bornes à remplir leur devoir, et d'un respect absolu pour ses moindres volontés.

La vie entière de sir Salomon offrait un mystère que personne

n'avait pu pénétrer. Les deux jeunes personnes que nous venons de dépeindre comme ses nièces, étaient, dans le fait, ses filles naturelles ; elles avaient pour mère une femme de la plus basse origine, et dont l'éducation et les manières répondaient parfaitement à l'obscurité de sa naissance ; sir Salomon avait vécu avec elle durant une époque de son histoire extraordinaire, mais depuis long-tems il s'était séparé d'elle, en l'obligeant de se contenter d'une modique pension, et en l'assujétisant à tous les caprices de son orgueil et de sa tyrannie.

Dorothée Wright ne manquait pas de bon sens ; elle possédait même, dans un degré peu commun, toute la ruse et l'artifice dont

dont l'esprit humain est capable : sir Salomon connaissait ses moyens ; et dans la crainte qu'elle ne les employât contre lui, il jura d'abandonner ses enfans si elle fesait la moindre démarche qui pût lui nuire ; mais il lui promit, au contraire, s'il était satisfait de sa conduite, d'élever ses deux filles, et de les établir d'une manière splendide.

Fière de ses enfans, et se reposant sur l'avenir pour faire valoir ses droits lorsqu'elle n'aurait plus à craindre de leur voir échapper un rang qui flattait son orgueil, elle se soumit aux conditions imposées par sir Salomon, et consentit à cacher le titre de mère pour prendre celui d'une humble nourrice.

Charlotte et Maria restèrent ainsi sous la direction de leur prétendue nourrice, jusqu'au moment où elles furent placées à Mount Pleasant ; mais tandis qu'elles recevaient l'éducation la plus brillante par les soins de mistres Harley, elles déployaient chaque jour, d'une manière plus frappante, un mèlange de cette vanité orgueilleuse qui distinguait leur père, et de cette bassesse pleine de ruses qui fesait le principal fondement du caractère de leur mère.

Elles passaient régulièrement le tems des vacances de l'école au château de Mushroom, et ce fut, durant ces intervalles, qu'il se forma une connaissance intime entre elles et Horace Littleton. La partialité qu'elles éprouvèrent

pour ce jeune homme, quoique peut-être inconnue à elles-mêmes, n'échappa nullement à la vigilance de leur père, qui sentit bientôt toutes les craintes dont nous avons déjà rendu compte, et nous avons vu aussi comment il était parvenu à s'en affranchir.

Sir Salomon aimait ses filles, cela est incontestable, mais la manière dure et despotique dont il se conduisait envers elles, était peu propre à faire naître leur affection. Tous les sentimens de l'amour filial se trouvaient étouffés dans leurs cœurs par la crainte, ou assujétis à l'intérêt personnel, tandis qu'au contraire la confiance la plus absolue régnait entre elles et leur mère, qui, sous le titre de nourrice, et par les moyens de la femme de charge de mistress

Harley, avait des entrevues fréquentes avéc ses filles, malgré les défenses sévères de sir Salomon. Charlotte et Maria lui fesaient part de tous leurs chagrins, et recevaient d'elle des consolations et des avis sur la manière dont elles devaient se conduire pour acquérir une certaine influence sur l'esprit de leur père. Elles profitèrent avec succès des conseils qui pouvaient leur devenir si utiles, et apprirent ainsi, dès leur enfance, à faire usage de tous les ressorts que la ruse peut employer pour parvenir à ses fins.

Elles dansaient avec grâce, chantaient passablement, jouaient, tant bien que mal, du forte piano, dessinaient un peu, et avec tout cela, n'étaient que très médiocres

dans tous les talens qu'on leur avait enseignés ; mais sir Salomon, peu connaisseur sur ces matières, considérait leur progrès avec complaisance, et ne doutait point qu'ils n'excitassent l'admiration de tout le monde.

Son projet, en les fesant venir dernièrement au château de Mushroom, était de leur donner des instructions sur la manière dont elles devaient se conduire envers Rosa.

Malgré la jeunesse de Charlotte, son cœur avait reçu une impression qu'il n'était pas aussi facile à détruire que sir Salomon s'en était flatté. Elle changea de couleur en voyant la place qu'Horace occupait ordinairement à table, remplie par le second fils du procureur Quibble, que le che-

valier avait choisi pour succéder à son protégé ; il n'était pas aussi beau qu'Horace, mais, à coup sûr, il valait encore mieux que lui pour les diverses charges qu'il fallait remplir au château de Mushroom.

L'émotion de Charlotte devenait visible à chaque fois que M. Quibble prononçait une parole ; à la fin elle fut obligée de quitter la table, sans que le politique sir Salomon lui fît une seule question sur la cause d'un trouble si extraordinaire.

Maria ne parla que d'Horace ; elle témoigna sa surprise de ne point le voir, demanda où il était allé, quand il serait de retour, et enfin donna toute carrière à sa curiosité ; néanmoins, comme sir Salomon ne jugea pas à propos

de la satisfaire, et que M. Quibble n'osa faire aucune réponse, Maria fut obligée de se taire, mais avec la ferme résolution de reprendre ce sujet entre elle et Charlotte, à leur première entrevue avec Dorothée.

Lorsque les deux sœurs retournèrent à Mount Pleasant, leur importance personnelle leur parut encore plus grande, en songeant à la basse origine de leur nouvelle compagne; elles furent indignées de vivre sous le même toît avec la petite mendiante, dont elles avaient entendu parler avec tant de mépris à leur oncle; et considérant cet événement comme un déshonneur pour l'école, elles s'empressèrent de communiquer leurs réflexions à toutes les autres jeunes personnes, qui

ne devaient pas manquer, selon elles, de partager leur mécontentement ; toutes leurs mesures étaient prises pour causer à la pauvre petite Rosa des-mortifications et des chagrins de toute espèce, si mistress Harley n'eût fait des défenses positives de ne jamais prononcer un mot sur ce sujet. Eléonore, de son côté, mit la plus grande chaleur à repousser tous les propos qui pouvaient nuire à son amie, et déclara que l'histoire des miss Mushroom était fausse, qu'elle connaissait tous les parens de miss Buhanun, qu'ils jouissaient de la plus haute considération, et que son oncle était leur médecin ; comme le crédit d'Eléonore avait beaucoup plus d'extension à Mount Pleasant, que celui des miss Mushroom, elle

obtint toute confiance, les deux nièces de sir Salomon furent obligées de se taire, et de mettre aussi ce sujet de conversation au nombre de ceux qu'elles devaient traiter avec leur nourrice.

CHAPITRE V.

L'ENFANT, dont la faible structure et l'extrême délicatesse avaient causé tant d'inquiétude au colonel Buhanun, n'existait plus, Rosa était grandie, avait pris des forces, et son esprit répondait parfaitement aux perfections physiques qui se déployaient chaque jour en elle : elle était docile, ingénieuse, attentive ; elle devint l'orgueil de mistress Harley, les délices de John ; et puisqu'on pouvait la considérer comme une riche héritière, elle obtint aussi toute la tendresse de mistress Brown.

Betty pouvait se flatter de tenir son rang parmi les belles du second ordre de Penry, elle se don-

nait plus d'importance que jamais, se mettait avec élégance, et recevait tous les soirs compagnie chez elle.

Mistress Feversham, son ancienne maîtresse, allait lire régulièrement les journaux au White-Horse, et invitait quelquefois mistress Brown à venir dîner chez elle, de manière que la pauvre Betty, enivrée par une distinction si flatteuse, oublia bientôt son premier état, et se livra à toute la vanité dont la nature lui avait donné une si forte dose.

John, de son côté, ayant été nommé sergent de milice, se réconcilia un peu avec sa situation présente, il passait une grande partie de son tems assis à la porte de sa maison, buvant de la bière et lisant son cher Shakespear.

Tout cela était fort agréable, mais il ne manquait qu'une chose, c'est-à-dire, la certitude de pouvoir continuer sur le même ton: le brasseur, le distillateur présentaient sans cesse leurs mémoires, et avant qu'on n'eût reçu aucune lettre du colonel, il y avait six mois de loyer d'échu, pour le paiement duquel on tourmentait le pauvre hôte du White-Horse, qui n'avait plus d'argent pour satisfaire à toutes ces demandes réïtérées.

Mistress Brown, indignée de la hardiesse de tous *ces gens là*, prit enfin le parti de se rendre au château de Mushroom; et d'après la permission qu'elle avait reçue du colonel à son départ, elle demanda à sir Salomon de lui avancer cent livres sterlings.

Plusieurs vaisseaux étaient arrivés de l'Inde depuis le tems où on pouvait supposer que le colonel avait atteint le terme de son voyage, et cependant aucune lettre de lui n'était parvenue en Angleterre ; d'après ce silence extraordinaire, le chevalier Mushroom pouvait se flatter que les deux mille livres sterlings, déposées entre ses mains, deviendraient sa propriété absolue, et débourser cent livres dans une pareille circonstance, lui semblait une générosité gratuite dont il se sentit véritablement incapable.

Il remit donc de jour en jour la demande de mistress Brown, jusqu'à ce qu'il fût sûr que tous les vaisseaux qu'on attendait de l'Inde, étaient arrivés

sans lui apporter une seule ligne du colonel. Alors sir Salomon prétendit qu'ayant déjà fait des avances considérables pour l'éducation de la petite fille (le titre de miss Rosa fut déjà supprimé) il était vraiment fâché de ne pouvoir rendre à mistress Brown le service qu'elle attendait de lui.

Mistress Brown qui avait compté sur cette ressource, fut à la fois surprise et désolée d'un refus qu'aucune circonstance n'aurait pu lui faire prévoir. Sir Salomon lui tourna le dos, et elle revint chez elle en accablant d'imprécations son époux, le colonel et le seigneur de Penry.

« Le tems est passé ! » dit John d'un air triste et abattu : « il est donc bien vrai que le tems est passé où nous pouvions avoir des

nouvelles de mon colonel : oh ! il est mort ! il est mort ! »

Mistress Brown reprit courage : « il est mort ! dites vous ; croyez-vous vraiment qu'il soit mort? En ce cas, sir Salomon a son testament, et j'ose dire qu'il nous a laissé au moins quatre ou cinq cents livres sterlings. »

« Je n'en sais rien, » répondit John avec aigreur, « et je n'ai jamais attendu ni désiré un avantage de cette espèce. »

Le feu monta au visage de mistress Brown, et elle allait discuter avec véhémence sur ce sujet, lorsqu'elle fut interrompue par sir Salomon, qui, malgré l'accueil peu civil qu'il venait de lui faire, il y avait à peine une heure, entra dans ce moment avec le sourire sur les lèvres, et un visage

animé par la plus douce bienveillance.

Mistress Brown jeta un coup d'œil de surprise sur son mari affligé, mais ni l'un ni l'autre ne prononcèrent une parole.

Sir Salomon s'empressa de leur dire qu'il était prêt à leur avancer tout l'argent dont ils pourraient avoir besoin, qu'il allait chercher ses nièces et miss Buhanun pour passer quelques jours au château de Mushroom, et enfin qu'il avait reçu à l'instant même un paquet du colonel, dans lequel étaient renfermées des lettres pour miss Rosa, mistress Harley et M. Brown.

John poussa un cri de joie.

Sir Salomon présenta la lettre à mistress Brown, qui allait rompre le cachet, lorsque son mari l'ar-

racha de ses mains, et se retira sur son banc favori, pour savourer à loisir cette douce lecture.

Une conduite si peu civile n'aurait pas manqué de faire naître quelque vive réprimande de la part de mistress Brown, si mistress Feversham, qui entrait dans ce moment, n'eût ramassé un papier qui avait glissé de la lettre de John, et qui était une lettre de change de cent cinquante livres sterlings, payable à l'ordre de John et d'Elisabeth Brown.

Cette preuve de la générosité du colonel rendit à Betty toute sa bonne humeur : mais la révolution que la joie venait de produire sur John, et l'excès d'attendrissement qu'il éprouva en lisant la lettre de son bien aimé maître, le rendit malade ; il fut

obligé de se retirer dans sa chambre, tandis que mistress Brown protesta qu'elle allait avoir une nouvelle robe de soie pour la semaine suivante. Sir Salomon parut enchanté, tous les mémoires furent payés, et mistress Betty Brown devint plus que jamais un grand personnage.

Le colonel avait joint à ses lettres quelques ballots de riches mousselines brodées en or et en argent ; il y en avait deux pièces adressées à mistress Harley, le reste devait être partagé entre Rosa et ses jeunes amies les miss Mushroom. Le lecteur devine, d'après cela, le motif de cette résolution subite d'inviter Rosa à venir chez sir Salomon.

Les lettres du colonel étaient courtes, mais chaque ligne res-

pirait cette sensibilité touchante qui avait présidé à toutes les actions de sa vie ; il suppliait mistress Harley d'aimer Rosa, et engageait sa fille adoptive d'avoir pour lui toute la tendresse dont il se sentait pénétré pour elle, lui avouait son intention de la faire son héritière, et lui recommandait de se rendre digne de la fortune qui l'attendait un jour.

Miss Buhanun répondit à sa lettre en français ; le colonel ayant désiré particulièrement qu'elle cultivât cette langue, et mistress Harley l'assura qu'il avait déjà acquis la récompense digne d'un cœur tel que le sien, parce que rien n'était comparable aux dispositions de sa protégée et à l'excellence de son caractère.

Durant trois années consécu-

tives, le colonel donna avec exactitude de ses nouvelles, et des preuves de sa générosité; comme son affection pour sa fille adoptive paraissait toujours la même, Rosa fut invitée constamment à venir au château de Mushroom.

Sir Salomon laissait toujours ses nièces à Mount Pleasant, jusqu'au moment où il croyait nécessaire de les introduire dans le monde; et ces deux jeunes personnes ne recevant plus aucun ordre contraire, devinrent si passionnées de miss Buhanun, que son attachement excessif pour Eléonore Bawsky excita leur jalousie.

Comme miss Charlotte venait d'atteindre sa dix-huitième année, et Maria sa seizième, elles avaient acquis l'une et l'autre toutes les

perfections physiques et morales auxquelles sir Salomon pouvait se flatter de les voir jamais parvenir, et il commença à chercher une femme, sous la direction de laquelle elles pussent faire leur entrée dans le monde.

Mistress Feversham, dont le lecteur connaît déjà un peu le caractère, avait une espèce de vivacité et un ton tranchant qui passaient, aux yeux de certains juges semblables à sir Salomon, pour de l'esprit et de la pénétration; elle avait vécu quelquefois dans la bonne compagnie, et en parlait sans cesse. Sa passion pour la parure, les plaisirs était le tourment de son existence; mais la médiocrité de sa fortune ne lui permettant point de se livrer aux moyens de la satisfaire et elle gé-

missait intérieurement de se voir circonscrite dans le cercle étroit qu'il lui était impossible de franchir.

Ce fut sur elle que sir Salomon jeta les yeux pour servir de mentor à ses héritières, et une semblable proposition, qui flattait tous les goûts de mistress Feversham, fut reçue par elle avec un transport qui tenait du délire.

Aussitôt qu'elle eut terminé ses affaires, elle se rendit au château pour recevoir les miss Mushroom que sir Salomon se proposait de prendre chez lui avant de les faire conduire à Londres. On s'occupa de tous les préparatifs convenables à cette affaire importante ; sous la direction de mistress Feversham, tandis que sir Salomon attendait l'arrivée d'un paquet des

Indes, et comme miss Buhanun avait alors la permission de l'appeler son tuteur, il désirait recevoir des nouvelles du colonel, avant de commencer un voyage qui devait prolonger son absence durant quatre mois.

Mistress Brown n'attendait pas avec moins d'impatience des nouvelles de l'Inde ; la générosité du colonel, au lieu de la rendre prévoyante pour l'avenir, lui donnait les moyens de satisfaire son goût pour l'ostentation, et elle s'y livrait avec la certitude de ne voir jamais tarir la source qui devait entretenir une existence si agréable pour elle.

John, durant cet intervalle, était devenu un véritable chanoine, et pourvu qu'il eût du linge propre, que ses guêtres fussent bien blan-

ches les jours où il fesait manœuvrer ses soldats, qu'il pût lire son Shakespear en paix, et aller dans sa cariole tous les lundis à Mount Pleasant, il ne s'inquiétait nullement des affaires de la maison, excepté lorsque la bière était mauvaise, alors il fesait grand tapage, et mistress Brown elle-même avait quelquefois de la peine à l'appaiser.

Le tems s'écoulait néanmoins, et les lettres de l'Inde n'arrivaient pas, il devint probable que le paquet était perdu, et comme on n'attendait plus aucun autre vaisseau, il fallut renoncer à avoir des nouvelles du colonel cette année. Sir Salomon en conséquence se décida à ne plus retarder son voyage de Londres.

Mistress Brown qui, dans l'attente

tente de ses remises ordinares avait reculé le paiement des fournisseurs du White-Horse, reçut alors de nouvelles sollicitations de leur part, si pressantes, qu'elle fut obligée d'avoir encore recours à sir Salomon, et de lui demander de nouveau l'avance de cent livres sterlings; il n'osa la refuser dans la crainte que des lettres n'arrivassent de l'Inde, comme la première fois, mais il prit la précaution de se faire donner une hypothèque sur le bail du White-Horse pour la sureté de ses avances, en cas d'accident, ce que mistress Brown assura être impossible; néanmoins elle consentit à cette formalité, et retourna chez elle parfaitement tranquille.

CHAPITRE VI.

Eléonore Bawsky, dont l'amitié pour Rosa s'était fortifiée de jour en jour, se trouvait aussi, à son grand regret, sur le point de quitter Mount Pleasant.

Le docteur Croak avait donné le plus grand essor à son génie, et venait dernièrement de déposer une somme d'argent considérable pour succéder à un des plus illustres praticien des Londres. La source d'où provenaient ses richesses était un mystère ; mais, quoi qu'il en soit, le docteur prit la maison et les meubles de son prédécesseur, acheta une voiture encore plus élégante que celle qu'il avait eue jusqu'alors ; engagea un second domestique à son

service ; et malgré qu'il conservât sa maison de campagne à Penry, dans laquelle il établit un aide pour le remplacer auprès de ses pratiques, il choisit pour le lieu de sa résidence particulière, sa nouvelle maison, située dans la rue de Walbrook, où mistress Bawsky se proposa de conduire Eléonore avec eux.

On n'a pas oublié sans doute que le docteur avait un fils, que ce fils, quoique son nom ne fût jamais prononcé dans la famille, et qu'il n'osât point se montrer dans la belle maison de son père, ni approcher de son joli carrosse, était néanmoins vivant et en possession de toutes ses facultés. Nous ne pouvons nous dispenser de rendre compte ici de la conduite barbare de son père envers lui,

et des manéges dont mistress Bawsky avait fait usage pour lui enlever la protection naturelle à laquelle il avait droit de s'attendre.

Ce jeune enfant avait été gâté par sa mère infortunée, comme l'est ordinairement un fils unique; et lorsque la vieille mistress Croak vint s'établir dans la maison du docteur, elle se fût chargée de son éducation, s'il lui eût été permis de prendre ce soin; mais l'esprit de contradiction qui animait le docteur, détruisait toutes ses mesures ; et quoique l'enfant eût souvent besoin de correction, son père ne voulait pas que personne se mêlât de le reprendre de ses fautes.

Telle était la situation du docteur et de son fils, lorsque l'élé-

gante mistress Bawsky descendit de la haute sphère dans laquelle elle figurait à Southampton, pour prendre les rênes du gouvernement domestique des mains de son nouvel ami : parmi les nombreuses découvertes qu'elle fit bientôt dans les affaires de la famille, il lui arriva de trouver que le jeune Jackey Croak n'était qu'un lourdaut et un mauvais sujet ; il fut envoyé sur le champ à une école publique, et ce jeune enfant, après avoir été l'objet d'une indulgence aveugle, se trouva tout à coup soumis à la discipline la plus sévère ; et lorsqu'on lui permettait de venir dans la maison paternelle, c'était pour y subir des mauvais traitemens de toute espèce.

Mistress Bawsky avait les nerfs

trop irritables pour supporter la présence de ce petit imbécile ; d'après cet arrêt, l'infortuné Jackey fut consigné dans un coin de la cuisine, où il était caressé et battu selon les caprises des domestiques, et sans avoir un ami qui pût le plaindre et le protéger.

Le docteur Croak, parmi plusieurs insultes cruelles dont il accablait alors sa vénérable mère, était dans l'habitude de lui reprocher avec amertume la folie qu'elle avait eue autrefois de dérober l'argent de la maison pour lui procurer les moyens de soutenir les dépenses extravagantes auxquelles il s'était livré ; il prétendait que cette indulgence criminelle avait été la source de toutes ses erreurs et de ses infortunes : ce fut peut être pour pré-

server son fils d'un danger semblable, qu'il ne lui donnait jamais la jouissance d'un sou.

L'enfant, ainsi privé des petites gratifications qui auraient pu lui procurer les friandises qu'il voyait entre les mains de ses camarades, épia un jour une occasion favorable, et vola quelque monnaie au cocher; sa faute fut découverte, et il allait être fouetté cruellement, lorsque l'arrivée de son oncle le fermier fit naître un sursis à l'exécution de la sentence; néanmoins, après beaucoup de peines, il obtint qu'on ferait grace au pauvre Jackey du châtiment promis; mais il ne put empêcher que la peine ne fût commuée en un bannissement de la maison paternelle.

L'honnête fermier, qui passait

dans l'esprit de son frère pour un idiot, s'imagina que les mauvaises inclinations qu'on reprochait à son neveu, provenaient moins de son caractère que de la position déplorable dans laquelle il se trouvait, et toutes les déclamations et les invectives de mistress Bawksy ne purent lui persuader qu'il se trompait. Il offrit donc de prendre avec lui le jeune coupable dans sa ferme de la province d'Essex; et cet arrangement parut si agréable au docteur, qu'il proposa de payer dix guinées par an pour l'apprentissage de Jackey, jusqu'à ce qu'il fût en état de devenir un bon laboureur, et de gagner lui même sa vie.

Après que les articles de cette espèce de contrat eurent été stipu-

lés, Jackey partit joyeusement pour le comté d'Essex, assis sur la croupe du cheval de son oncle, mais ne pouvant se défendre de jeter quelques coups d'œil en arrière, tandis que son père fesait rouler avec fracas son beau carrosse dans les rues de Penry, et excitait, plus que jamais, la surprise de tous les habitans; mais quoique Jackey se trouvât à merveille en Essex avec son oncle et sa grand'mère, il existait trois personnes à Penry qu'il regrettait sincérement; c'était d'abord un pauvre barbier et sa femme; cette dernière avait été au service de feu mistress Croak, et ces deux bonnes gens ayant toujours conservé le plus grand respect pour la mémoire de cette femme infortunée, comblaient de soins et d'amitié l'en-

fant qu'elle avait tant chéri. La troisième personne à laquelle Jackey pensait avec émotion, était Eléonore Bawsky, qui, d'après les liens qui subsistaient entre elle et lui, soit en qualité de sœur ou de cousine, lui rendait sincérement l'amitié qu'il témoignait pour elle; elle partageait son argent avec Jackey, et le voyait en secret chez son ami le barbier, où elle pouvait lui parler avec plus de liberté qu'ailleurs.

Eléonore venait tous les samedis chez le docteur Croak, et y restait jusqu'au lundi suivant; durant cet intervalle, comme elle se promenait dans le village du côté qu'il lui plaisait de choisir, personne ne soupçonnait ses entrevues avec Jackey, et ses rencontres furtives firent naître d'abord

une affection enfantine qui s'accrut ensuite avec eux, et devint un sentiment profond que l'un et l'autre éprouvèrent avec une force égale. Eléonore, désolée du départ de Jackey, et de sa séparation d'avec Rosa, sentait une répugnance invincible à suivre le docteur et mistress Bawsky dans leur nouvelle habitation. Elle était alors dans sa quinzième année; et quoique sa taille eût paru d'abord plus avantageuse que celle de Rosa, cette dernière était devenue beaucoup plus grande qu'elle. Eléonore avait un embonpoint qui fesait craindre qu'elle n'eût acquis le terme de sa croissance; Rosa, au contraire, était élancée, délicate; tous ses mouvemens avaient une grâce, une élégance remarquables, et on voyait

toujours sur sa physionomie cette expression de douceur, de sensibilité qui la rendait si intéressante. Son teint, d'une grande délicatesse, était peut être un peu pâle, mais ses yeux noirs avaient un éclat éblouissant; ses bras, ses mains et son cou étaient d'une beauté parfaite, et la blancheur de sa peau ressortait encore davantage par la couleur de ses beaux cheveux châtains foncés qui tombaient sur ses épaules en boucles légères, et voilaient une partie de son joli front.

Tel était alors l'extérieur séduisant de cette misérable petite mendiante, couverte jadis des haillons de la misère, recueillie ensuite par la bienfesance, et telle deviendrait sans doute la métamorphose de plusieurs autres

victimes déplorables des coups de la fortune, si elles rencontraient aussi des cœurs compatissans.

Mistress Harley avait pour maxime, que les meilleures lois qu'on devait établir pour l'éducation de la jeunesse, étaient celles qui pouvaient être renforcées par l'exemple. Elle savait combien l'esprit d'imitation avait d'influence dans le monde ; d'après ce principe, elle veillait toujours avec le plus grand soin sur sa propre conduite et celle des sous maîtresses, afin que les jeunes élèves ne vissent autour d'elles que des objets d'émulation et des exemples à suivre.

Sous la direction d'une telle gouvernante, miss Buhanun, douée des meilleures dispositions, possédant un esprit juste, une mé-

moire heureuse et la plus grande aptitude à tous les talens, ne pouvait manquer de devenir l'objet de l'estime et de l'admiration générales. Sa voix était douce et mélodieuse, l'exécution de son chant ne produisait point la surprise des difficultés vaincues, mais la plus douce émotion subsistait encore lors même qu'elle avait fini de chanter; elle jouait parfaitement de la harpe et du piano forte, parlait français et italien avec la plus grande facilité, dessinait avec goût, et réussissait, d'une manière remarquable, dans tous les ouvrages d'aiguille qu'on peut enseigner à une femme.

Le souvenir de sa malheureuse origine contribuait encore plus à produire en elle une application constante à tous ses devoirs; elle

sentait vivement le prix du tems qu'elle avait perdu, et cherchait à le réparer avec un zèle infatigable. Aux réflexions mélancoliques que lui inspirait sans cesse le passé, succédait toujours le sentiment d'une reconnaissance religieuse pour l'être bienfesant qui l'avait élevée du comble de la misère à un état si heureux et si honorable.

Outre le dépôt des deux mille livres sterlings que le colonel avait laissé entre les mains de sir Salomon, il ne manqua point d'envoyer régulièrement à Rosa des présens considérables; elle avait une jolie montre, des bracelets de perles, des coliers précieux, etc., et sa garde robe était magnifique; mais, malgré le luxe éblouissant qui l'environnait, Rosa éprou-

vait un chagrin secret qui oppressait son cœur, et répandait un nuage sur la perspective brillante qui l'attendait ; elle se rappelait qu'elle avait une mère qui, si elle vivait encore, se trouvait probablement dans la plus affreuse détresse : cette idée lui arrachait quelquefois des larmes, qu'elle versait en secret dans le sein de sa jeune amie.

Eléonore, dont le cœur sensible partageait sincérement un chagrin qu'elle eût sans doute éprouvé dans la même position, s'efforçait néanmoins de l'adoucir par tous les argumens que pouvait lui fournir la plus tendre amitié ; mais Rosa, qui avait appris à considérer l'accomplissement des devoirs et l'exercice des vertus filiales, comme une tâche sacrée,

ne pouvait soutenir la comparaison qu'elle fesait sans cesse de l'opulence qui l'environnait, avec la misère qui était le partage de celle qui lui avait donné le jour.

« Ah Eléonore ! » disait-elle en rougissant d'un souvenir dont elle était humiliée : « malgré les vices odieux qu'on reproche à cette malheureuse femme, n'est-elle pas ma mère ? n'ai-je pas aussi un père également misérable ? et leur fille peut-elle vivre dans l'abondance, doit-elle être heureuse et paisible, tandis que les déplorables auteurs de son existence languissent dans la pauvreté, et expirent peut être faute de nourriture ? »

C'était ainsi que la sensibilité de Rosa, en se développant chaque jour davantage, lui fesait éprouver avec plus de force le

désir de connaître ses parens, de leur donner tous ses soins, et de partager avec eux son opulence.

Il est vrai que le souvenir de la faim, de la misère, et des mauvais traitemens qu'elle avait soufferts dans la maison paternelle, particulièrement avec sa mère, se retraçait sans cesse à sa pensée; mais la pureté de ses principes ne lui permettait pas d'admettre, comme excuse pour elle, un manque de devoir dans autrui; elle ne cherchait point à se rappeler le peu de reconnaissance qu'elle devait à ses parens; il lui suffisait de songer qu'ils languissaient dans la misère ou dans des souffrances plus terribles que la pauvreté, puisqu'elles avaient pour cause les suites de leur intempérance, pour voir ternir autour d'elle

tout l'éclat de sa situation présente.

Eléonore avait une amitié si tendre pour Rosa, que non seulement elle partageait son chagrin, mais le sentait encore avec autant de force qu'elle même.

« Eh bien ! » dit-elle un jour à son amie, après avoir épuisé toute son éloquence pour la consoler : « vous voulez donc toujours vous affliger ainsi au sujet de votre mère, vous qui possédez tant de motifs de consolation, tandis que moi, qui en ai dix fois plus pour être malheureuse. . . . »

« Vous, Eléonore ! » interrompit Rosa, « vous malheureuse ! »

« Pourquoi non, Rosa ? croyez-vous que je n'ai pas aussi des chagrins ? »

« Ma chère Eléonore, cela est

impossible : vous avez des parens pour vous aimer, pour vous protéger. »

« Cela peut être, et cependant n'être pas, » répondit Eléonore, « car Dieu sait quels sont mes pauvres parens, et même si j'en possède un seul ; je sens que si j'ai une mère, je dois l'aimer ; mais quant à ma tante Bawsky, comme disent les uns, et maman, comme prétendent les autres, si j'ai une goutte de son sang dans les veines, elle se révolte contre elle ; et, d'après le mouvement intérieur que j'éprouve, je suis bien sure que si je ne devais jamais la revoir, cet arrêt ne me ferait pas verser une seule larme. Tout le malheur du pauvre Jackey est son ouvrage ; chacun vous dira quel charmant garçon il était, et combien sa

mère le chérissait : songez, Rosa, que de motifs l'infortuné Jackey Croak a pour s'affliger ; il a perdu une mère aussi, mais une mère tendre et passionnée. Oh ! si vous aviez entendu la prière touchante qu'elle a faite à ce vilain homme que j'appelle mon oncle, et que je hais autant que ma tante Bawsky, avec quel accent elle l'a supplié de prendre soin et d'aimer son enfant, vous auriez été attendrie ! eh bien ! Rosa, il l'a promis solennellement ; mais son ame est digne de celle de mistress Bawsky, ou pour mieux dire, elle est encore plus dure, car il néglige son propre enfant, et le chasse de chez lui. Concevez-vous, Rosa, un procédé si abominable ! croyez-vous qu'il soit possible à un père de haïr l'être à qui il a donné le

jour, au point de le bannir à jamais de sa présence, et n'ai-je pas raison de me trouver bien malheureuse d'être réduite à aller vivre avec ce méchant homme et la complice de son crime?

Les bruits qui avaient circulé à Penry sur l'espèce de lien par lequel Eléonore pouvait appartenir au docteur Croak et à mistress Bawsky, étaient entièrement inconnus à Mount Pleasant; et Rosa, qui n'avait jamais entendu dire un seul mot sur ce sujet, fut aussi surprise du récit d'Eléonore, que fâchée de la manière libre et peu respectueuse dont, pour la première fois, elle venait de parler de deux personnes dont l'excessive indulgence pour elle était le seul défaut qu'on pût leur reprocher.

Elle la gronda doucement de son injustice, et lui reprocha l'aigreur ainsi que l'ingratitude des expressions qui venaient de lui échapper.

Eléonore fondit en larmes ; dans toutes les autres occasions elle eût témoigné la plus grande docilité pour les remontrances de son amie, mais rien ne pouvait la convaincre qu'il fût possible à un honnête homme de maltraiter sa mère et de haïr son enfant, ni qu'une femme vertueuse et sensible pût s'associer au sort d'un être si dénaturé, et partager une conduite si abominable.

Rosa ne put d'abord persuader à son amie qu'elle avait tort : Eléonore soutenait avec chaleur que ses plaintes étaient justes et

méritées ; néanmoins son respect pour des principes que Rosa défendait d'une manière si énergique, et la confiance que lui inspirait toujours cette compagne chérie de son enfance, parvinrent bientôt à étouffer sa conviction intérieure, et elle céda à des argumens dont elle ne put nier la justesse.

L'affection et la confiance mutuelles qui existaient entre ces deux aimables filles, acquéraient chaque jour de nouvelles forces, et leur amitié prit un caractère que le tems ni les circonstances ne pouvaient altérer.

Eléonore ne voyait dans Rosa que des qualités faites pour exciter son admiration ; elle reconnaissait la supériorité du jugement

ment de son amie, il devenait toujours l'oracle qui présidait à sa conduite, et elle s'efforçait d'imiter sa conduite comme un modèle de perfection. Eléonore était essentiellement bonne; les plus douces vertus formaient le fond de son caractère, et tout le monde avait des droits à sa bienveillance, excepté les ennemis du pauvre Jackey.

Son départ de Mount Pleasant devint encore plus douloureux pour Rosa, dans une circonstance où elle éprouvait les plus vives inquiétudes sur le colonel, et où elle entendait dire que la guerre était plus animée que jamais dans l'Inde; elle connaissait l'intrépidité du caractère de son bienfaiteur, et frémissait des

dangers auxquels il se trouvait exposé. « Hélas ! » disait-elle, « est-ce dans un pareil moment que je dois perdre mon amie ? »

CHAPITRE VII.

Les craintes qui tourmentaient Rosa n'étaient pas seulement l'effet d'une imagination facile à s'alarmer ; mistress Harley elle-même, tandis qu'elle s'efforçait de relever le courage de son élève, tremblait intérieurement sur son sort ; et lorsqu'Eléonore, en partant, protesta qu'elle partagerait toujours sa fortune avec sa bien aimée Rosa, l'excellente femme poussa un soupir involontaire.

Mistress Feversham, parée comme une jeune fille, les joues couvertes d'un rouge éclatant, et la tête surchargée de plumes, arriva à Mount Pleasant avec les miss Mushroom, pour prendre congé de mistress Harley, justement

lorsque la tristesse de cette femme respectable était augmentée par l'abattement mélancolique de Rosa, et par ses propres réflexions.

Elle reçut les miss Mushroom avec sa bienveillance ordinaire; mistress Feversham avec politesse et ne put s'empêcher de considérer, d'un air surpris, une parure si peu convenable à une femme de son âge. L'élégante veuve lui fit mille protestations de service et d'amitié, répéta, tout d'une haleine, sentence sur sentence, applicable, selon elle, aux sensations de celles qui l'écoutaient, puis déclama contre les personnes dont l'esprit ne pouvait briller quê par des citations; s'écria qu'elle les haïssait mortellement, et néanmoins en

fit de toute espèce : ensuite elle parla, avec la même volubilité, de la divine inspiration des poètes, déclara qu'elle était souvent favorisée des Muses ; et enfin, appercevant miss Buhanun qui passait devant la fenêtre, elle fit une transition soudaine des perfections de l'esprit à celles du corps, et demanda qui était cette charmante fille, courut devant une glace, pria les jeunes miss de remarquer à quel point le contour de son visage était semblable à celui de cette jolie personne ; mais s'appercevant qu'on ne pouvait s'empêcher de rire, elle ajouta : « je parle seulement de l'expression de la physionomie.

Tandis que mistress Feversham se donnait ainsi en spectacle aux jeunes filles à qui elle devait ser-

vir de mentor, mistress Harley fut frappée de l'idée que cette folie, qui la rendait si ridicule, l'empressement même qu'elle mettait à donner des avis et des conseils à tout le monde, pourraient peut-être devenir utiles à miss Buhanun, et en conséquence elle demanda permission à la veuve de lui dire quelques mots en particulier dans la chambre voisine.

Mistress Feversham jeta un dernier coup-d'œil sur la glace, qui réfléchissait d'une manière si agréable pour elle, les plumes bleues, rouges et jaunes dont sa tête était ornée, et suivit mistress Harley avec empressement; mais lorsque la digne gouvernante lui dit qu'il était en son pouvoir de rendre service à la jeune miss, dont la charmante

figure venait de frapper ses regards, elle fit succéder, selon son usage habituel, une ostentation sentimentale à la vanité que lui inspirait sa parure.

Rien dans le monde ne la rendrait si heureuse, s'écria-t-elle : où fallait-il aller ? que devait-elle dire ? que pouvait-elle faire ?

Mistress Harley exposa les inquiétudes dont elle était agitée, et avoua qu'un triste pressentiment lui fesait craindre que le colonel Buhanun n'ait pas échappé au carnage de Seringapatam, dont la nouvelle venait d'arriver en Angleterre.

« Le colonel Buhanun, » répéta mistress Feversham ! « que peut avoir de commun avec lui cette charmante créature ? Surement elle ne peut être cette vilaine per-

tite mendiante qu'il a ramassée des rues ? »

Mistress Harley répondit en souriant, que c'était elle-même ; et ajouta que si le colonel avait péri sans faire aucune disposition en sa faveur, il eût peut-être mieux valu pour elle de se trouver encore dans sa première position.

O ciel ! « s'écria mistress Feversham, » vous me navrez le cœur : pauvre petite ! elle est, en vérité, extrêmement jolie ; j'avais juste un nez comme le sien lorsque j'étais à son âge ; mais, dites-moi, chère mistress Harley, ce que je puis faire pour elle ? Dois-je lui annoncer la nouvelle affligeante que vous venez de m'apprendre, et lui offrir mes consolations ? Faut-il que j'aille à Lon-

dres pour faire des informations à la compagnie des Indes ? ou faut-il . . . . »

Mistress Harley comprit parfaitement la tournure du caractère de la sentimentale veuve ; elle s'apperçut que son usage était de faire mille offres extravagantes de service, tandis qu'elle n'avait aucun pouvoir d'en réaliser une seule ; mais elle respecta la source d'où provenait sans doute cette chaleur obligeante, et ne put s'empêcher de convenir qu'un zèle exagéré était quelquefois sincère ; néanmoins craignant que mistress Feversham ne s'offrît d'aller à Seringapatam, pour s'informer du véritable état des choses, ce qui, malgré toute sa bonne volonté, serait impraticable, elle se hâta de l'interrompre, pour lui expliquer

la manière dont il serait possible de rendre service à miss Buhanun, sans se donner la moitié de la peine qu'elle s'offrait de prendre.

Betty Brown était dans l'habitude de confier, à qui voulait l'entendre, que le colonel avait laissé un testament entre les mains de sir Salomon; mais mistress Harley ne put jamais parvenir à arracher cet aveu du chevalier, malgré l'adresse dont elle avait fait souvent usage pour amener une explication sur ce sujet.

Chaque mémoire qu'il venait de payer dernièrement pour miss Buhanun, lui avait arraché un soupir, suivi de la déclaration que cet argent était pris dans sa propre bourse, et qu'il ne fesait de pareilles avances que par considération pour son bien aimé Horace.

Cependant, comme mistress Harley avait pu apprécier le genre d'attachement de sir Salomon pour son *bien aimé* Horace, et qu'elle savait à quel point l'argent était précieux pour lui, malgré les profusions qu'il tolérait dans ses nièces, elle eut de violens soupçons que le motif qu'il se plaisait à produire, n'était pas plus sincère que celui qui l'avait engagé autrefois à calomnier l'innocente Rosa, et qu'il pouvait avoir sa source dans un intérêt plus cher et plus précieux pour lui que le bien être d'Horace. La vertueuse mistress Harley était incapable de soupçonner dans autrui une duplicité dont l'idée même lui paraissait impossible à soutenir; mais elle possédait une grande connaissance du cœur humain;

elle avait vécu dans le monde, et gémissait avec amertume sur la dépravation qui se cachait si souvent sous le manteau de la vertu. La conduite fausse et insidieuse de sir Salomon l'avait déjà alarmée sur le sort de Rosa, et le mystère ténébreux qui enveloppait maintenant ses actions, lui causait les plus vives craintes : elle avait adopté et rejeté successivement divers plans pour connaître la vérité, jusqu'au moment où elle se figura que mistress Feversham pourrait peut être devenir utile à son projet.

Elle se garda bien néanmoins de faire connaître ses soupçons à la veuve, ne voulant point compromettre le sort de Rosa à la discrétion de personne, et lui attirer pour ennemi, l'homme dont les

soins pouvaient lui être si utiles : elle se contenta de faire entendre à mistress Feversham qu'elle se reposait sur sa délicatesse, et se fiait entièrement à sa prudence pour savoir si le colonel avait remis en effet son testament entre les mains de sir Salomon.

Mistress Feversham protesta que *tous les fibres de son cœur étaient ébranlés ;* elle adopta avec chaleur les intérêts de miss Buhanun, et promit de tout entreprendre pour répondre à la confiance que mistress Harley venait de lui témoigner.

Cette promesse fut sincère, et l'intention actuelle de mistress Feversham était réellement de l'accomplir ; mais à peine arrivée au château de Mushroom, le luxe des équipages, des chevaux l'éblouit

à un tel point, que miss Buhanun et le testament furent tout à fait oubliés. Elle partit en triomphe pour Londres avec ses deux pupilles, sans que le souvenir de sa conversation avec mistress Harley se retraçât une seule fois à sa pensée. Mais après avoir terminé l'important voyage dans lequel les miss Mushroom devaient être initiées par elle dans l'art de se conduire avec grâce au milieu des cercles brillans de la métropole, elle les ramena au château, accompagnées de sir Salomon.

En traversant le village de Penry, les voyageurs apperçurent John Brown avec un chapeau déchiré, du linge sâle, et sans son Shakespeare; mistress Betty, les yeux baignés de larmes, était près de son mari. Sir Salomon jeta sur

eux un regard froid et indifférent, et apprit alors à ses compagnes de voyage, la raison qui le ramenait à Penry un mois plutôt qu'il ne l'avait résolu. *Une liste officielle venait d'arriver en Angleterre, et le nom du colonel Buhanun se trouvait parmi ceux des braves officiers qui avaient péri dans la sanglante affaire de Seringapatam.*

Mistress Feversham fit une exclamation involontaire, et rougit en se rappelant les intérêts dont elle s'était chargée près de mistress Harley ; mais prompte à réparer un oubli si indigne, elle entra brusquement en matière.

« Eh bien ! monsieur, » dit elle à sir Salomon : « n'avez-vous pas le testament de ce pauvre colonel ? »

Sir Salomon la regarda avec surprise, et jugea à propos de lui répondre aussi par une interrogation : « le croyez-vous, madame? »

« Oui, certainement, je le crois : le colonel l'a déposé entre vos mains avant de partir. »

« En vérité ! » répliqua sir Salomon, « eh faites-moi la grace, ma belle dame, de m'apprendre qui vous l'a dit ? »

« Qui, monsieur ? c'est mistress.... Non, j'ai oublié quelle est la personne qui m'en a parlé. »

Mistress Feversham s'arrêta en pensant à l'indiscrétion qu'elle allait commettre.

« C'est mistress Brown, je présume ? » dit sir Salomon.

« Non. »

Mistress Harley ?

« Non. »

« C'est donc la petite fille, » ajouta sir Salomon? « miss.... miss, ... comment l'appelle-t-on? »

« Qui, monsieur? » s'écria mistress Feversham avec indignation.

« Mon oncle veut sans doute parler de miss Buhanun, » dit Charlotte.

« Eh bien! monsieur, » répondit mistress Feversham, « ce n'est ni elle, ni les personnes que vous avez nommées, mais c'est tout le monde, et tout le monde le croit. »

« En ce cas, madame, » répliqua froidement sir Salomon, « tout le monde est dans l'erreur; car je puis vous assurer que je n'ai point de testament, et je ne crois même pas que le colonel en ait jamais fait un; je vous apprendrai encore

un autre secret : c'est que je suis persuadé qu'il n'avait rien à laisser après sa mort, parce qu'il a été trop prodigue durant sa vie. »

« Oh ! la pauvre Rosa ! » s'écria mistress Feversham, « que va-t-elle devenir avec sa charmante figure et une tournure si gracieuse, si délicate? »

« Je n'ai jamais remarqué cette tournure si délicate, » dit miss Mushroom en ôtant ses gants, et en jetant un coup d'œil satisfait sur ses jolies mains blanches.

« Et quant à sa *charmante* figure, » ajouta miss Maria, « elle est trop pâle pour que tout le monde soit de l'avis de mistress Feversham. »

« Que sa personne passe pour tout ce qu'on voudra, » dit sir Salomon ; « mais il faut que cette

fille songe maintenant à gagner sa vie. »

« Cela est impossible, monsieur, » répliqua mistress Feversham.

« Qu'elle meure donc de faim, » ajouta-t-il, « ou qu'elle retourne à son premier métier de mendiante, car c'est assez d'un fou de l'espèce du colonel Buhanun par siècle. »

La voiture arriva alors devant le château, on ouvrit les grandes grilles pour recevoir le seigneur et sa magnifique suite : John et Betty Brown entrèrent en même tems, accompagnés de leurs parens, de leurs amis, et environnés d'une foule de villageois, qui osèrent pénétrer dans la maison seigneuriale, sous prétexte de l'intérêt qu'ils prenaient au

sort de l'hôte et de l'hôtesse du White-Horse.

M. Brown, contre sa coutume depuis quatre ans de mariage, poussa brusquement sa femme pour entrer devant elle. Deux lettres cachetées de noir étaient sur une table dans la grand'salle où sir Salomon donnait ordinairement ses audiences publiques. Et pour mettre le lecteur dans la confidence, nous lui apprendrons que c'était par son ordre qu'on les y avait placées ainsi.

« Monsieur, » dit John d'une voix étouffée et convulsive, « j'ai pris la liberté de venir ici pour vous demander. . . . » Ici un sanglot l'empêcha de poursuivre.

« Que souhaitez - vous savoir, voisin Brown ? » dit sir Salomon en ouvrant d'un air calme et froid

l'une des deux lettres cachetées de noir.

Mistress Brown jugea à propos de s'avancer alors pour prendre la parole ; et après avoir fait une révérence profonde à sir Salomon, elle lui dit que son mari et elle étaient venus pour attendre ses ordres, et prendre connaissance du testament de leur maître.

« Sortez d'ici ! sortez d'ici ! femme, » s'écria John d'une voix qui retentit jusqu'au plafond : « je ne veux point entendre parler de testament, je viens seulement pour savoir. . . . Sir Salomon, est-il bien sûr ? . . . est-il bien sûr ? . . . n'y a-t-il plus d'espérance ? . . . mon maître. . . . »

Le pauvre John s'arrêta de nouveau, suffoqué par l'excès de sa douleur.

Sir Salomon ayant parcouru les deux lettres, en donna une à John comme une réponse à ses questions entrecoupées, et l'autre à sa femme pour satisfaire aux éclaircissemens qu'elle demandait au sujet du testament.

Les mains tremblantes de John, ses yeux obscurcis par les larmes, engagèrent mistress Feversham á lui offrir de lire pour lui la fatale lettre ; il y consentit par une légère inclination de tête, et mistress Feversham lut à haute voix la pétition suivante :

Au très honorable sir Salomon Mushroom, membre du parlement, de la part de son humble serviteur James Buchan.

Très honorable Monsieur,

« Celle-ci est pour vous faire

savoir que je suis de retour en Angleterre avec un seul bras ; que Dieu soit béni pour son infinie miséricorde ! mais je suis chagriné de vous apprendre que mon bon maître, le colonel Buhanun, est tombé mort à mes côtés avec plusieurs blessures considérables ; je n'ai pas besoin de vous dire que c'était un homme d'honneur qui possédait un grand courage : ah ! combien je suis désolé que son pauvre malheureux serviteur ait vécu pour vous faire parvenir cette triste nouvelle ! Je ne sais point comment cela se fit, mais lorsque le canon emporta mon bras, mes yeux se fermèrent, et je perdis connaissance au moment même où mon honoré maître tomba près de moi. Notre chirurgien m'enleva du champ de

bataille, prit soin de moi avec la plus grande humanité, et me fit ensuite conduire ici.

« Vous pouvez être sûr que je n'ai pas négligé de faire toutes les perquisitions possibles sur mon pauvre maître; mais le diable lui-même ne pourrait être reconnaissable, s'il se trouvait étendu sur la terre un seul jour dans ce climat brûlant, et s'il était mort. Ah! ce serait vous faire saigner le cœur, que de vous dire combien de beaux Ecossais étaient tombés pêle mêle comme des chiens sur cette terre maudite! Ainsi mon pauvre colonel n'a pu trouver une sépulture chrétienne; mais je ne doute pas qu'il n'ait laissé un testament, et je vous supplie, monsieur, de me faire parvenir mon legs à Aberdeen en

Ecosse, mon pays natal. J'ose vous demander aussi de parler en ma faveur aux honorables directeurs de la compagnie des Indes, pour obtenir quelque récompense pour la perte de mon bras, et afin que je puisse me rendre en Ecosse pour vivre et mourir en paix dans ma patrie, alors comptez sur les prières les plus ardentes pour votre bonheur et votre prospérité de la part de votre très obéissant serviteur, »

JAMES BUCHAN.

Mistress Brown se préparait à lire la lettre qu'elle tenait dans ses mains; mais s'avisant de croire alors que son émotion pourrait étouffer sa voix, elle pria mistress Feversham de vouloir bien lui rendre le même service qu'à

son mari. Elle y consentit volontiers, et lut ces mots :

Monsieur,

« Comme j'ai eu l'honneur de vous transmettre plusieurs paquets de l'Inde par ordre du colonel Buhanun, je prends la liberté de m'adresser à vous pour savoir quels sont ses héritiers, afin que je puisse leur faire parvenir divers papiers de famille que j'ai entre les mains, et que je ne souhaite délivrer qu'à eux-mêmes. Je me rappelle d'avoir eu le plaisir de voir le brave et digne colonel à son arrivée en Angleterre, et avant qu'il ne partît pour Bath ; je crus nécessaire de lui faire entendre alors qu'il devait s'occuper de son testament, vu l'état déplorable de sa santé à

cette époque. Voici quelle fut sa réponse : « un digne et respectable homme est mon héritier selon la loi ; il trouvera assez d'argent pour être payé de la peine que je lui donnerai, pour exécuter les intentions dont je me propose de lui faire part ; et s'il meurt avant moi, ce sera la compagnie des Indes qui aura ma fortune. J'ai juré de ne jamais laisser aucun acte authentique en faveur de mes parens, et je ne ferai point de testament. » D'après cette résolution, je présume qu'il est mort sans avoir disposé de son bien ; il possédait de grandes propriétés, tant en Angleterre qu'aux Indes, comme vous devez le savoir ; et si vous connaissez la personne dont il m'a parlé, faites-moi la grace de m'envoyer

son adresse, et veuillez me croire, monsieur,

Votre humble serviteur, »

J. Barley.

Un morne silence succéda à la lecture de ces deux lettres.

« Vous voyez, madame, » dit enfin sir Salomon en s'adressant à mistress Feversham, « que *tout* le monde ne croit pas que le colonel Buhanun m'a laissé un testament. »

« Mais je le crois, moi, et je suis prête à le jurer, » dit mistress Brown avec la plus vive agitation, « et mon mari; . . . où êtes-vous, John? John. . . . John Brown. . . . ciel! où est mon mari? pauvre homme! il est surement sorti pour pleurer son maître; mais n'importe, il a été témoin, il a

signé le testament, et il le certifiera en présence des tribunaux. »

« Que dit cette femme ! » s'écria sir Salomon d'un air sévère : « votre mari fera-t-il le serment que j'ai reçu le testament ? »

« Non, je ne dis pas cela, » répondit mistress Brown, mais.... »

« Mais, quoi ! » interrompit sir Salomon : « je vous répète que je n'ai point de testament, ainsi ne m'étourdissez pas davantage sur ce sujet ; et si vous ou vos amis osez attaquer mon caractère, je vous ferai tous punir avec la dernière rigueur des lois.

Comme la qualification d'*amis* pouvait s'étendre sur tous ceux qui avaient suivi l'hôte et l'hôtesse du White-Horse dans la grand'salle du château, ils prirent le parti de déclarer alors,

d'une voix unanime, que l'explication du chevalier Mushroom était claire comme le jour : que mistress Brown avait bien de l'audace de douter de la parole d'un homme si respectable, et qu'il était bien prouvé que le colonel n'avait pas fait de testament. Alors, comme il était bien prouvé aussi que l'hôtesse du White-Horse avait des dettès qu'elle ne pourrait pas payer, tout le monde lui tourna le dos ; la pauvre Betty fut obligée de se rendre chez elle livrée à toute sa douleur, et sans être suivie par une seule personne qui voulût compâtir à son sort.

« Où est mon mari ? » dit-elle en s'asseyant dans son comptoir, prête à se trouver mal de dépit et d'indignation.

« Il est parti dans un des coches qui a passé devant la porte du fermier Brill, » répondit Sam, le garçon de l'auberge.

« Quelle fantaisie a-t-il fourré maintenant dans son extravagante tête ! » s'écria mistress Brown. « Je gage qu'il veut courir après James Buchan. . . . Fort bien ! que Dieu aie pitié de moi! . . . mais ce sir Salomon est. . . . »

« Quoi ? » interrompit Sam.

« Un grand fripon, entre vous et moi, Sam ; il a aussi surement le testament de mon maître, que je suis en vie. »

Sam leva les yeux et haussa les épaules.

« Et je suis bien sure que mon pauvre mari et moi n'étions pas oubliés dans ce testament. »

« Oui, oui, » dit le garçon

d'écurie qui venait d'entrer, « et tout le monde sait, » ajouta-t-il en jetant un coup d'œil significatif sur Sam, « que le colonel avait beaucoup d'égards pour vous : il ne manquait pas de goût, celui là. »

Mistress Brown n'aimait ni les coups d'œil, ni les réflexions impertinentes ; elle ordonna au garçon d'écurie de s'occuper de son ouvrage, sans se mêler ainsi dans la conversation.

« Vous avez raison, mistress, » répliqua-t-il : « chacun devrait songer à gagner tranquillement sa vie, au lieu de se mettre des balivernes dans la tête, ou courir après de l'argent et des testamens qui viennent de si loin. »

Mistress Brown fut aussi surprise qu'irritée d'un ton si leste ; mais Sam et Will l'ayant laissée

à ses réflexions, elle sentit, pour la première fois, combien la présence de son mari serait nécessaire pour arranger les affaires du White-Horse, et pleura amèrement à l'idée des embarras pénibles qui l'attendaient.

CHAPITRE VIII.

La nouvelle de la mort du colonel, quoique dénuée de preuves bien certaines, avait néanmoins décidé du sort de la pauvre Rosa.

Mistress Harley était instruite par mistress Feversham, qu'il n'existait point de testament, et avait déjà reçu ordre de sir Salomon, de lui envoyer tous les mémoires relatifs à la tutelle dont il s'était chargé, afin qu'il pût présenter le compte de ses avances à l'héritier du colonel, et se mettre à l'abri, par ce moyen, des demandes qu'on pourrait lui faire pour l'entretien d'Horace : il ajoutait qu'après avoir acquitté ces derniers mémoires, il ne préten-

dait plus se mêler, en aucune manière, du sort de Rosa Wilkins.

Si mistress Harley n'avait pas senti le plus tendre intérêt pour son infortunée élève, la position déplorable dans laquelle elle se trouvait alors, n'eût pas manqué de le faire naître. Annoncer à Rosa que le colonel n'était plus : lui apprendre qu'il avait négligé de faire son testament, et qu'elle se trouvait par-là encore une fois plongée dans la misère, devenaient deux tâches bien pénibles à remplir. Elle s'acquitta d'abord de la première avec tous les ménagemens de la plus tendre amitié ; mais la douleur morne et effrayante de Rosa, en apprenant la mort de son bienfaiteur, ses regards fixes, son extrême pâleur, son silence, déchirèrent le cœur sensible de

mistress Harley, et elle trembla pour la santé de son intéressante élève, jusqu'au moment où des larmes abondantes soulagèrent le désespoir de Rosa, et lui firent sentir, d'une manière moins accablante peut-être, mais non moins vive, la perte affreuse qu'elle venait de faire. Mistress Harley ayant réfléchi, durant cet intervalle, sur la conduite qu'elle devait tenir, ne se permit aucune réflexion sur le malheur et l'avenir cruel qui attendaient Rosa; toute la maison suivit son exemple, de manière que cette aimable fille ne trouva autour d'elle que des cœurs compatissans, n'entendit que des expressions de la plus sincère amitié, et ignora qu'elle n'avait rien à prétendre de la succession du colonel.

Mistress Brown néanmoins était partie pour Londres, à la poursuite de son mari ; elle fit toutes les perquisitions possibles, s'informa de lui à ceux qui le connaissaient, donna son signalement dans tous les cafés et les maisons publiques ; et n'ayant pu parvenir à avoir aucun éclaircissement sur son compte, elle repartit pour Penry, à moitié consolée, monta, en arrivant, dans sa cariole, et prit la route de Mount Pleasant.

En voyant miss Buhanun, elle pensait qu'elle aurait le droit de parler de son chagrin avec une personne qui était aussi intéressée qu'elle dans le malheur qu'elle éprouvait. Avec sa délicatesse ordinaire, elle accabla la pauvre Rosa, non seulement du détail de ses propres peines, mais encore

de celles qui l'attendaient elle-même, par la mort de son protecteur.

Mistress Harley, qui s'était empressée de rejoindre son élève dès l'instant qu'elle eut appris l'arrivée de mistress Brown, vint néanmoins trop tard pour prévenir la volubilité de sa langue. Mais en jetant un coup d'œil attentif sur le visage pâle et mélancolique de Rosa, elle crut y appercevoir plutôt l'expression du chagrin et de la surprise que lui causait la fuite mystérieuse de John, pour qui elle avait la plus sincère amitié, qu'aucune émotion douloureuse qui pût la concerner particulièrement. Rassurée par cette découverte, la digne gouvernante écouta avec patience le détail des chagrins de mistress Brown, des

craintes que lui causait la disparition de son mari, et du dérangement où se trouvaient les affaires du White-Horse, malgré les libéralités du colonel. Mistress Harley la plaignit avec la plus sincère compassion ; mais elle profita d'un moment où elle n'était pas observée par son intéressante élève, pour lui dire à l'oreille de ne point parler, devant miss Buhanun, de l'histoire du testament.

Mistress Brown rougit, sa conscience lui fit sentir que cet avis venait trop tard ; mais comme elle avait pour maxime de ne jamais s'accuser d'aucune indiscrétion, elle se hâta de prendre congé, en déclarant que si elle n'apprenait aucune nouvelle de son pauvre mari durant la semaine, elle re-

tournerait, pour le chercher, à Londres et dans le monde entier.

Mistress Harley avait mis tous ses soins à développer les dispositions heureuses que Rosa avait reçues de la nature, mais elle ne connaissait pas la force et l'énergie de son ame, et elle avait craint davantage de l'informer de la négligence du colonel sur son compte, que de lui donner la nouvelle de sa mort; mais Rosa, née dans l'école du malheur, avait toujours conservé le souvenir des premières années de sa vie, et était devenue supérieure à cette fausse honte, orgueil des ames étroites : la misère affreuse dans laquelle elle avait langui durant sa première enfance, et qu'elle se retraçait sans cesse, ne lui paraissait que le résultat des incli-

nations viles et de la mauvaise conduite de sa mère ; mais le sort l'ayant placée depuis dans une situation où elle avait eu le bonheur de connaître et d'apprécier tous les avantages de la vertu, son cœur, rempli de reconnaissance pour son noble bienfaiteur, s'humiliait devant le dispensateur suprême des événemens de la vie, et elle le priait avec ferveur, que s'il plaisait à sa sagesse de la rendre à sa pauvreté originaire, de soutenir dans son cœur la dignité de la vertu, et de ne pas permettre que l'infortune étouffât en elle la pureté des principes qui soutenait maintenant son courage. Le souvenir de sa mère se retraçait toujours à sa pensée avec un mélange de regret, de compassion et d'effroi, et aucun malheur ne lui

paraissait, si affreux que de posséder un cœur dépravé. Elle croyait que la pauvreté pouvait être une infortune, mais le vice seulement dégradait à ses yeux les haillons de la misère. Enfin, Rosa savait ce qu'elle avait été jadis, et sentait ce qu'elle était maintenant; ses principes, son éducation, ses talens devenaient pour elle des biens inappréciables dont le passé lui fesait apprécier toute la valeur.

La bienveillance délicate de mistress Harley, toujours uniforme, lui avait fait éviter avec soin d'instruire son élève du montant de ses avances pécuniaires, et Rosa n'avait jamais eu aucune inquiétude sur ce sujet; le colonel lui ayant dit qu'il prendrait soin de son sort elle aurait plutôt douté de sa propre exis-

tence, que de la parole de son bienfaiteur.

D'une sécurité si heureuse, retomber encore dans les angoisses de la pauvreté, sans un seul parent qui pût lui tendre une main secourable, était un malheur que l'ame la plus forte n'eût pu soutenir sans émotion ; et nous devons avouer que si le courage de Rosa ne l'avait pas abandonnée, elle regrettait néanmoins avec amertume le changement de sa situation. Mais lorsqu'elle eut comparé son sort actuel avec ce qu'il aurait pu être, la sécurité de son ame fit place à des regrets superflus ; une faible rougeur vint animer la pâleur de son visage ; et tandis que mistress Brown s'en prenait à tout le monde, excepté à elle même, des malheurs dont

elle était menacée, Rosa s'efforça de lui inspirer le courage qui l'animait, et employa vainement tout le pouvoir de la persuasion pour la convaincre qu'elle devait se soumettre sans murmurer aux décrets de la Providence.

Mistress Brown avait à peine quitté le parloir, lorsqu'Eléonore Bawsky y entra avec précipitation; elle se jeta dans les bras de Rosa, pleura avec elle sur la mort du colonel, et parla de la surprise et de la douleur qu'elle éprouvait, de ce qu'on n'avait pas trouvé de testament; elle protesta ensuite que la destinée de son amie était devenue la sienne, et qu'elle voulait la partager.

Le regard mécontent que mistress Harley jeta sur Eléonore pour son indiscrétion, n'échappa

point à Rosa ; elle baisa la main de sa digne gouvernante, et entra sur le champ dans une explication qui paraissait plus pénible à ses amies qu'à elle même.

Mistress Harley étant sujette à la goutte, avait fait depuis peu des recherches pour trouver une personne qui pût la soulager dans son emploi, et être ajoutée au nombre des sous maîtresses ; mais jusqu'alors il ne s'était présenté personne qu'elle crût digne d'être assimilée avec les femmes vertueuses qui présidaient son école.

Rosa se sentit capable de remplir cette place, et s'offrit à mistress Harley, non avec le langage de la sollicitation, ni celui d'une humble détresse, mais avec une franche et juste confiance que cet

arrangement pouvait offrir des avantages réciproques.

Mistress Harley admira le vertueux courage que l'adversité inspirait à son intéressante élève dans une position si critique, et lui répondit avec la même franchise. Le marché fut conclu sur le champ, miss Buhanun entra en possession de son nouvel emploi, et mistress Harley fut soulagée alors du poids qui oppressait son cœur depuis si long tems.

Lorsque Rosa se retraçait le passé, combien de raisons n'avait-elle pas pour se réconcilier avec sa situation présente, en songeant de quel abyme son bienfaiteur l'avait tirée ! Elle pensait aussi que l'éducation brillante et les principes vertueux qu'elle avait reçus, étaient des trésors dont

la possession ne lui serait jamais ravie, tant qu'elle jouirait de ses facultés ; qu'ils pouvaient lui fournir des ressources et lui assurer une existence heureuse : son cœur, rempli de gratitude, éprouvait alors le besoin de l'exhaler vers l'Etre tout-puissant, dont la bonté infinie avait veillé sur elle d'une manière si remarquable.

Cette justesse d'esprit, cette énergie de caractère prévenaient tous les regrets qui auraient pu altérer la santé de Rosa, et la mettre dans le cas de devenir une taxe pour la charité de ses amies, au lieu de lui donner le pouvoir de rendre service à ceux qui l'obligeaient.

Le changement des circonstances n'en produisit aucun dans

la conduite de mistress Harley et des sous maîtresses envers miss Buhanun ; elles la traitaient avec une sorte de respect plus flatteur même que l'affection : Rosa avait été considérée jusqu'alors comme un modèle de docilité et de perfection, mais elle était devenue un exemple de vertus à imiter, et ses malheurs inspiraient pour elle les égards qu'obtient presque toujours l'être noble et résignée, dont les coups du sort ne peuvent fléchir le courage.

Rosa se rappelait avec attendrissement les jours heureux qu'elle avait passés sous la protection du colonel : elle conserva le souvenir des manières et des expressions de son digne bienfaiteur, long tems après qu'elle eut oublié sa personne et les traits de son

visage; mais le tems, qui imprime sa main glacée sur l'imagination la plus active, parvint à affaiblir insensiblement l'amertume de ses regrets, et ne lui laissa qu'une douce mélancolie à laquelle elle avait une sorte de plaisir à se livrer.

Tandis que l'objet des tendres sollicitudes du colonel était parvenu à obtenir si heureusement un asyle qu'il avait pris tant de soins inutiles à lui assurer, mistress Brown fesait la cruelle expérience d'un revers de fortune qu'elle était incapable de soutenir.

Le tems s'écoulait, et toutes les perquisitions, les voyages qu'elle avait faits, ne lui apportaient aucune lumière sur le sort de son mari; ses affaires se trouvaient dans un état déplorable,

ses dettes s'accumulaient ; ses créanciers devenaient pressans, et elle n'avait plus d'argent. Après avoir tenté sans succès tous les moyens possibles pour relever son crédit, elle eut recours au procureur Quibble, qui eut bientôt terminé ses affaires.

Sir Salomon Mushroom s'était avisé de croire, depuis quelque tems, que la vue de son salon, qui donnait sur les deux routes fesant face au White-Horse, était fort désagréable, et il avait pensé à remédier à cet inconvénient, dès que la mort du colonel était devenue une nouvelle certaine. Quelques personnes prétendaient même que ce projet datait de l'époque où il avait eu la générosité de prêter à mistress Brown cent livres sterlings.

Quoi qu'il en soit, il avait commencé à faire bâtir une auberge sur le côté opposé de la route, c'est-à-dire, de manière à lui masquer celle où mistress Brown avait fixé son établissement.

Il faut convenir néanmoins que la perspective qui déplaisait maintenant au seigneur du château, avait toujours été considérée comme une des plus agréables de Penry; mais la destruction du White-Horse et l'établissement d'une nouvelle auberge, étaient devenus sa fantaisie dominante.

Comme mistress Brown devait cent livres sterlings sur la somme déposée pour la sureté du bail, et qu'elle se trouvait accablée par ses dettes aux divers fournisseurs du White-Horse, il eût été naturel de croire que sir Salomon,

dans son empressement à bâtir une autre auberge, aurait offert à la pauvre femme de se mettre à la tête de ce nouvel établissement. Mais on connaîtrait bien mal le seigneur de Penry, si on ne devinait pas que la destruction du White-Horse ne l'eût pas occupé un seul instant, si elle ne devait pas produire la ruine de l'infortunée hôtesse.

M. Quibble conseilla à mistress Brown de sommer toutes les personnes qui lui devaient des sommes au dessous de cinquante schellings, de les acquitter entre les mains de son clerc; de mettre ensuite l'établissement du White-Horse à l'enchère, ainsi que les meubles, la vaisselle, etc. qui n'étaient point compris dans le bail, et dont son clerc chercherait à

tirer le meilleur avantage. Il ajouta que mistress Brown, se trouvant en puissance de mari, ne saurait être poursuivie en justice, et qu'elle pourrait vivre tranquillement, sous la direction de son clerc, de l'intérêt ou du principal des sommes provenant de la vente, en dépit de tous les créanciers de la terre.

Mistress Brown, à qui son orgueil mortifié, la position déplorable dans laquelle elle se trouvait, et l'air glacé de toutes ses anciennes connaissances, fesaient éprouver autant d'ardeur à quitter Penry qu'elle en avait eu à s'y établir, acquiesça volontiers aux avis de M. Quibble; le clerc commença sur le champ l'inventaire, et se pourvut d'un crieur pour l'encan.

Le jour de la vente arriva enfin:

une foule considérable de villageois se rendit à cette auberge célèbre, si délicieusement située, si bien pourvue de tout ce qui était nécessaire, et achalandée par tout ce qu'il y avait de mieux dans les environs de Penry. Les dépenses de John Brown et de sa femme, tant en meubles qu'en embellissemens, se montaient au moins à la valeur de six cents livres sterlings, et ajoutaient un prix considérable aux anciens avantages de cette maison. Un vieux homme, oncle de Sam, et présent à l'enchère, demanda le prix du bail; mais, à l'extrême confusion de mistress Brown, ainsi que du très petit nombre d'amis qui lui restait, M. Quibble répondit que sir Salomon venait de lui apprendre qu'il y avait

hypothèque sur la somme déposée pour ledit bail, et que la vue du White-Horse, devant les fenêtres du salon de son château, étant infiniment désagréable aux dames de sa famille, il avait formé le dessein d'établir une nouvelle auberge, de la pourvoir de toutes les commodités possibles, et de lui accorder les priviléges nécessaires à cette entreprise. Après cette explication, le procureur Quibble sortit de la maison, en laissant à son clerc le soin de commencer la vente.

Cette disposition, dont mistress Brown n'avait jamais entendu parler jusqu'alors, lui fit presque perdre la tête; mais le clerc ayant ordonné au crieur de procéder à la vente, et le premier lot se trouvant adjugé à un vingtième au-

dessous de sa valeur, l'infortunée hôtesse sortit avec précipitation, et accepta l'asyle que sa sœur lui offrit pour une nuit.

Le lendemain matin, à sa grande satisfaction, elle vit entrer M. Quibble qui venait pour terminer ses comptes avec elle. Mistress Brown, en suivant ses avis, s'était rendue si odieuse à ses débiteurs qui composaient la plus grande partie des habitans du village, et était si empressée de quitter Penry, qu'elle reçut le procureur avec un mélange de joie et de respect, en l'accablant de toutes les expressions flatteuses qu'elle put inventer.

Néanmoins, si jamais l'image de la consternation se peignit fidèlement sur les traits d'un mortel, ce fut lorsque mistress Brown en-

tendit les détails dont M. Quibble lui rendit compte. Il avait reçu en total pour les objets de la vente deux cents quarante-deux livres sterlings, sept schellings onze deniers un quart ; les frais de dépenses, des taxes, des mémoires, du crieur et des honoraires de lui, procureur Quibble, se montaient à la somme de deux cents quarante-trois livres sterlings, dix schellings onze deniers et demi ; par la balance du compte ci-dessus, il restait dû par mistress Brown une livre sterling, trois schellings et un quart de denier. « Mais il ne faut pas que cette dette vous tourmente, » ajouta M. Quibble avec douceur, « car il vous restera encore quelque chose lorsque vous aurez payé sir Salomon, comme je me suis

engagé de le faire sur mon honneur. »

« Payer sir Salomon, » balbutia mistress Brown! « n'a-t-il pas la jouissance du bail à son compte maintenant? »

« La jouissance du bail, » répliqua M. Quibble d'un air dédaigneux! « que voulez-vous qu'il en fasse si les chalans vont à la nouvelle auberge? Cette jouissance ne vaut pas cela, » dit-il en prenant une prise de tabac, et en soufflant ensuite sur son jabot.

Le lecteur doit voir maintenant si le chevalier Mushroom savait bien combiner son plan, et si le procureur Quibble remplissait fidèlement les instructions qu'il avait reçues, de forcer, à tout prix, mistress Brown à quitter Penry. Quoi qu'il en soit, l'infortunée

épouse de John, incapable de soutenir ce dernier coup, tomba sans connaissance aux pieds de sa sœur, et ne donna des signes de vie que par les convulsions terribles dont ses membres étaient agités.

Le docteur Croak se trouvant alors à sa maison de campagne de Penry, on l'envoya chercher pour secourir la malade. Mais ce noble Esculape ne voulant point compromettre sa dignité, sonna tranquillement, ordonna à son valet de chambre de dire à son cocher de charger son laquais d'aller avertir l'aide qu'il avait établi pour soigner les malades du village. Mais Eléonore Bawsky qui avait entendu parler si souvent à Rosa des Brown, avec la

plus grande affection, supplia son oncle d'aller lui-même voir la pauvre Betty.

« Qui, moi ! » répondit le docteur, « hem, hem ; non, il ne convient pas à un homme de mon rang... hem... hem... »

« Eléonore le désire, » interrompit mistress Bawsky, d'un air qui voulait dire, *et moi je l'ordonne.*

Le docteur n'avait rien à opposer aux désirs d'Eléonore, ni aux ordres de mistress Bawsky ; mais il ne pouvait marcher, non en vérité, cela lui était impossible, et ce même homme, jadis un petit apothicaire de village, trop heureux d'avoir l'occasion de gagner quelques schellings par jour, en courant depuis le matin jusqu'au soir, était devenu un per-

sonnage si important, qu'il fallut mettre les chevaux à son carrosse pour le conduire à deux cents pas de sa maison.

Il fut un tems où mistress Brown ne pouvait contrefaire une attaque de nerfs, sans mettre tout le village de Penry en l'air, maintenant ses cris se fesaient entendre plus fort que jamais ; sa bouche était défigurée par des convulsions horribles, et on ne pouvait considérer cette malheureuse femme sans être ému de compassion : mais personne ne s'occupa d'elle, on se contenta d'envoyer chercher le médecin, et M. Quibble resta là par curiosité, par désœuvrement, peut être même par un reste d'égard pour la sœur de mistress Brown, qu'il n'osait quitter trop brusquement après

avoir été la cause de ce qui venait d'arriver.

L'apparition du docteur Croak lui donna néanmoins une occasion de s'échapper, et il se rendit au château de Mushroom pour rendre compte de sa négociation.

« Oh ! » dit sir Salomon, « je donnerais volontiers vingt guinées pour voir cette femme loin d'ici. »

« Vingt guinées ! » s'écria M. Quibble ; « ah ! si je l'avais su, je l'aurais chassée sur le champ. »

« Faites-le, mon bon Quibble, » dit le chevalier, « si vingt guinées peuvent..... »

M. Quibble ne voulut pas en entendre davantage, il retourna avec précipitation chez la malade, mais les convulsions continuaient toujours avec violence, et lors-

qu'elles cessèrent, mistress Brown tomba dans un état d'anéantissement qui dura jusqu'au lendemain ; alors le docteur prononça qu'elle avait une fièvre chaude.

Que pouvait faire M. Quibble dans cette circonstance ? Mais sir Salomon qui ne se rebutait pas facilement, l'envoya près du docteur, pour lui persuader que mistress Brown avait le cerveau dérangé sans fièvre, et lui conseiller de la faire conduire à l'hôpital des fous.

Heureusement pour la pauvre mistress Brown, que le docteur se trouvait toujours d'une opinion contraire à celle du chevalier Mushroom.

« Il me conseille ! » s'écria le docteur : « comment peut-il me

conseiller, ou connaître quelque chose aux maladies du cerveau ? Hem, hem, mais, sauf son bon plaisir, je décide que la malade doit être transportée à l'infirmerie de la paroisse. »

Cet ordre fut exécuté en dépit de sir Salomon qui n'osa le contredire, de crainte d'inspirer des soupçons sur un acharnement si extraordinaire.

Eléonore envoya secrètement de l'argent, et donna des ordres pour qu'on ne laissât manquer de rien à la malade ; ensuite elle se rendit à Mount Pleasant, afin de prendre des arrangemens avec mistress Harley, et empêcher que Rosa n'apprenne une nouvelle qui lui causerait tant de chagrin.

L'infortunée mistress Brown dut la conservation de sa vie à

l'active bienveillance et à la générosité de l'aimable Eléonore ; la fièvre chaude se passa, mais elle tomba sur ses jambes ; et lorsque son bon sens et sa mémoire revinrent, elle fut obligée de garder le lit durant trois mois. Mistress Harley et Eléonore formèrent ensuite une somme pour payer son voyage jusqu'à Bath, où elle fut reçue dans une maison de charité publique. Dùrant cet intervalle, Rosa avait formé diverses conjectures sur l'absence de mistress Brown, néanmoins, ayant appris qu'il y avait non seulement un autre aubergiste, mais même une nouvelle auberge à Penry, elle conclut que Betty persévérait toujours dans ses recherches après son époux, et se livra à l'espoir chéri de revoir encore les deux

seules personnes qui avaient été témoins, et joui avec elle de son bonheur passé. Quant à sir Salomon, dont le véritable caractère s'était si bien développé à ses yeux, elle eût considéré comme une insulte à la mémoire de son digne bienfaiteur, et comme une honte pour l'honnête John Brown, de classer un personnage si méprisable au nombre des amis du colonel Buhanun.

Mistress Brown ayant perdu non seulement sa maison, ses beaux meubles et son mari, mais encore l'usage total de ses deux jambes, nous supposons que le lecteur ne nous croit pas assez dépourvu de connaissance du cœur humain, pour ignorer que lorsque les gens ont tout perdu, il faut se hâter de les oublier en-

tièrement nous allons donc suivre l'exemple des amis et des parens de l'infortunée hôtesse du White-Horse, et la laisser dans son hôpital prenant des bains chauds et des eaux minérales, sous les auspices charitables de miss Eléonore Bawsky.

CHAPITRE IX.

Sir Salomon Mushroom et ses jolies nièces étaient alors établis à Londres. Le chevalier avait quitté sa belle maison de St.-James's Square pour en prendre une plus magnifique encore dans le quartier dePicadilly, une suite nombreuse, des domestiques revêtus de livrées superbes, remplissaient les vestibules; des femmes de chambre mises avec la dernière élégance, étaient aux ordres des miss Mushroom; et des carrosses, où le luxe avait épuisé toutes ses recherches, promenaient avec fracas les riches héritières à travers les divers quartiers de la ville, et attiraient par-

ticulièrement les regards dans le Hyde-Park.

Leur table était servie d'une manière splendide ; enfin leur parure offrait tous les raffinemens que la mode peut inventer chaque jour, c'est-à-dire, qu'elle était une satyre de la décence et du véritable bon goût.

Quoique des personnages de l'espèce des miss Mushroom ne dussent pas prétendre à l'honneur d'être présentés à la cour. Lecrédit de sir Salomon, et ses immenses richesses, lui donnèrent les moyens de lever toutes difficultés à ce sujet, et il parvint à introduire ses prétendues nièces dans une carrière où elles devaient rencontrer les nobles époux qu'il leur avait destinés.

Le très honorable lord, comte

de Gauntelet, chambellan du roi, lieutenant d'un comté, et l'un des conseillers privés de sa majesté, enfin un homme jouissant de la plus haute considération à la cour, avait procuré à sir Salomon une entreprise pour les armées qui, durant une guerre assez courte dans le continent, était devenue pour lui la source des richesses considérables qu'il possédait. Quelques personnes, il est vrai, avaient fait circuler le bruit que cette entreprise n'était qu'une permission tacite de pillage et d'oppression; mais, quoi qu'il en soit, la considération dont le chevalier Mushroom jouissait près du lord chambellan, et l'accueil distingué qu'il en reçut à son retour, força les uns de se taire, tandis que les autres publiaient qu'il

avait rempli honorablement sa mission.

Milady comtesse de Gauntelet fesait naître la surprise et l'admiration générale, par le secret exclusif qu'elle possédait, de conserver toute la fraîcheur de la jeunesse dans un âge avancé. Ses beaux cheveux n'offraient aucun mélange qui pût trahir la marche du tems, ses lèvres fraîches et vermeilles, s'entr'ouvrant par un sourire plein de grâces, laissaient voir des dents charmantes et d'un émail éblouissant; ses yeux remplis de feu et d'expression, portaient le trouble dans tous les cœurs, et attiraient à la belle comtesse des amans dont l'âge était même au-dessous de celui de son plus jeune fils. Près de cinquante ans s'étaient écoulés, durant les-

quels cette moderne Ninon avait fait le destin d'une génération entière, et elle régnait encore sur la seconde d'une manière triomphante.

Les amours, les extravagances, l'égoïsme et les artifices de cette femme extraordinaire, étaient généralement connus, et elle eût inspiré une horreur universel, si sa beauté, son esprit, ses grâces et ses manières séduisantes et irrésistibles, n'eussent changé la satyre en éloge.

Lorsque lady Gauntelet envisageait son mari seulement comme un homme, elle le méprisait souverainement, et pour rendre justice à la belle comtesse, tout le monde était de son opinion, mais lorsqu'elle le considérait comme un lord, qui avait l'honneur de

porter

porter une clef d'or suspendue sur sa poitrine par un bouton de diamans, elle lui rendait tous les respects qui lui étaient dus. Mylord, infiniment sensible à ses égards, les lui rendait avec exactitude, et il étendait même sa reconnaissance jusques sur les nombreux et chers amis de la brillante comtesse.

Lady Gauntelet avait plusieurs enfans : lord Delworth, l'aîné, se trouvait alors en Irlande, où étaient situés les biens de la famille; lord Charles, son second fils, était capitaine des gardes; lady Emilie, sa fille aînée, avait épousé le plus jeune fils d'un pauvre baronnet; lady Caroline, lady Mary et lady Louisa n'étaient pas encore mariées.

La belle comtesse ne manquait

point d'orgueil, mais elle éprouvait un amour insatiable pour l'argent, sans qu'il lui fût possible de le conserver une heure en sa possession; souvent elle se levait d'une table de pharaon, sans avoir une guinée dans sa bourse, et sans que ses adorateurs eussent le pouvoir ou la volonté de remédier à cette pénurie. Or, sir Salomon avait l'un et l'autre, et quoique mylady s'amusât à le tourner en ridicule, ainsi que ses nièces, dans le cercle privé de ses connaissances intimes, elle ne put se défendre d'accorder à mylord une démarche qu'il jugea inévitable, ni se refuser aux humbles supplications de sir Salomon, qui désirait avec ardeur qu'elle voulût bien présenter ses nièces à la cour.

Cette cérémonie néanmoins ne fut point suivie de tous les désagrémens et des mortifications auxquels elle s'attendait : on supporta non seulement les miss Mushroom à la cour, mais elles y excitèrent même l'admiration ; leur parure offrait une élégance remarquable, ce qui est le principal article d'une présentation ; elles étaient l'une et l'autre d'une jolie figure, et n'avaient pas encore perdu entièrement les grâces modestes qui distinguaient les élèves de Mount Pleasant ; d'ailleurs, quel que fût le mépris qu'inspirait la naissance et le caractère de leur oncle, on ne pouvait lui disputer la possession de ses richesses immenses : on n'ignorait pas aussi que les deux jeunes personnes étaient ses héritières, de manière que les

sensations qu'elles excitèrent, le chuchottement des hommes et le sourire royal, devaient faire naître plutôt la rougeur de l'envie que celle de la honte, si une rougeur quelconque pouvait jamais paraître sur les joues de lady Gauntelet.

Les miss Mushroom devinrent bientôt à la mode, et jouirent avec ivresse de l'éclat qui les environnait. Elles avaient une loge à l'opéra ; leur nom était sur la liste des souscriptions de toutes les fêtes : on les voyait constamment briller dans les assemblées, sous les auspices de la belle lady Gauntelet, avec qui elles avaient l'honneur de perdre de grosses sommes d'argent : elles suivaient tous les bals masqués, donnaient des concerts magnifiques, avaient

des appartemens décorés avec un luxe éblouissant, et y recevaient la meilleure compagnie ; enfin, tout Londres ne parlait que des belles miss Mushroom, et des cent mille livres sterlings que leur oncle destinait à chacune d'elles.

Il est impossible de dépeindre le délire agréable que tout cela fesait éprouver à leur fidèle mentor mistress Feversham, qui les suivait par-tout, excepté à la cour où elle ne pouvait être admise. On concevra sans peine qu'il eût été absurde de prétendre, dans une circonstance où les plaisirs, la parure, la représentation absorbaient tous ses momens d'une manière si agréable pour elle, qu'elle s'occupât des malheurs et de la détresse de son ancienne femme de chambre Betty.

Courir les boutiques le matin dans un char léger, qui glissait comme l'éclair à travers les divers quartiers de Londres, s'occuper ensuite de sa toilette pour le dîner, passer sa soirée au spectacle, au bal ou aux assemblées, ne lui laissait pas une minute pour s'informer du sort de ses anciennes connaissances.

Charlotte Mushroom, quoique moins belle que sa sœur, inspirait plus d'admiration, et plusieurs partis brillans s'étaient offerts pour elle durant l'hiver, mais son cœur conservait toujours un souvenir passionné du jeune Horace, et la comparaison qu'elle fesait sans cesse de lui à ses nouveaux amans, la portait à les refuser tous.

Sir Salomon n'eût sans doute

témoigné aucun égard pour la constance de ses sentimens, s'il n'avait fixé dans son esprit certains arrangemens particuliers, auxquels il tenait plus que jamais.

Lord Gauntelet, qu'il affectait de consulter, lui témoignait sa surprise de ce qu'il permettait à sa nièce de refuser des époux si distingués par leur fortune et leur naissance; mais si mylord eût été sincère, il eût avoué que les propositions faites à miss Charlotte, l'étonnaient encore plus que ses refus; car lady Caroline, lady Mary et Lady Louisa Gauntelet, malgré qu'elles fussent aussi répandues que les miss Mushroom, n'avaient jamais eu, jusqu'alors, la peine de refuser personne.

Sir Salomon affecta néanmoins

de répondre avec respect à milord, qu'il ne voulait pas forcer les inclinations de ses nièces; mais son intention sécrète était de faire entrer sa Charlotte dans la famille même du comte, et celui-ci, ignorant cet honneur, ne pouvait par conséquent former aucune objection.

Lord Delworth remplissait alors dans les armées le même grade que son père y avait occupé autrefois; et si on en excepte son amour pour le jeu, le vin, ses dettes considérables, ses intrigues, ses fanfaronnades avec les hommes, ses noirceurs envers les femmes, c'était un des meilleurs jeunes gens du monde; mais, quoi qu'il en soit, ce fut sur lui que sir Salomon jeta les yeux pour devenir l'époux de

Charlotte, et le possesseur de la plus grande partie de sa fortune.

Ayant ainsi fixé le sort futur de sa favorite, il ne restait plus qu'à pourvoir à celui de Maria ; mais le chevalier, aussi mortifié que surpris, ne trouva aucune occasion de s'en occuper ; car, malgré le soin extrême que prenait Maria, de déployer tous les charmes qu'elle avait reçus de la nature, personne ne s'était présentée jusqu'alors pour la conduire au temple de l'hymen. Mais sir Salomon se reposant sur son heureuse étoile, ne douta point que tôt ou tard il ne parvînt à établir Maria d'une manière aussi brillante que sa sœur, et s'efforça de prendre patience.

On était alors au mois d'avril, et un matin que le chevalier

repassait dans sa mémoire certaines circonstances relatives au défunt colonel Buhanun, il lui parut assez étrange que, depuis deux ans, il n'eût pas entendu parler d'Horace Littleton, et il venait à peine d'accueillir l'assurance que ce *cher* jeune homme avait péri avec le colonel, lorsque son domestique lui annonça la visite d'un gentilhomme portant le nom de Buhanun.

Sir Salomon tressaillit et se leva avec précipitation. Un militaire de la taille la plus avantageuse, mais déjà avancé en âge, et portant un crêpe noir autour de son bras, entra alors; ses cheveux d'une blancheur argentée formaient quelques boucles autour de son cou; mais le haut de sa tête était entièrement chauve :

ses traits offraient à-la-fois une régularité parfaite, et l'expression de la plus douce bienveillance; il s'excusa avec un accent écossais de la visite qu'il venait faire; et après avoir jeté un coup d'œil rapide autour du magnifique appartement dans lequel on venait de l'introduire, il prit la chaise que le domestique lui présentait.

La présence d'esprit ordinaire à Sir Salomon, paraissait l'avoir entièrement abandonné; Il gardait le silence, et avait peine à réprimer une espèce de tremblement qui venait de le saisir. Le gentilhomme écossais ne comprenant rien à une semblable réception, commença à s'expliquer avec une franchise qui augmenta l'embarras du chevalier, en lui

rappelant que le colonel Buhanun était le sujet de cette visite.

Le lecteur doit se rappeler que le colonel avait écrit deux lettres à un de ses parens, vers une époque, où ne se souciant pas de faire un testament, il avait néanmoins pris des mesures pour assurer le sort de John et celui de Rosa ; mais lorsqu'ensuite il eut changé d'avis et légué toute sa fortune à son enfant adoptif, il avait laissé ces deux lettres entre les mains de John, avec liberté d'en faire ce qu'il jugerait convenable. Or, il paraît que John ne s'était pas soucié de les brûler, car le major Buhanun à qui elles étaient adressées, et que nous venons d'introduire chez sir Salomon, les avait reçues timbrées de Londres, avec cette simple

suscription d'une écriture fort mauvaise : *A M. Buhanun, en Ecosse.* Ces lettres, après avoir voyagé chez tous les Buhanun de l'Ecosse, étaient enfin parvenues à leur véritable destination.

Le major ayant conclu qu'elles avaient été envoyées par quelques personnes ignorantes, entre les mains desquelles elles étaient peut-être tombées accidentellement, et après avoir reconnu l'écriture du colonel, prit le parti de venir à Londres, afin de faire des perquisitions sur un héritage qu'il n'avait jamais eu la plus légère espérance de posséder.

En arrivant, il s'était rendu à la compagnie des Indes, où il avait appris du successeur de M. Barley, que ce gentilhomme venait de partir pour le Bengale

avec la dernière flotte ; mais que sir Salomon Mushroom ayant entretenu une correspondance suivie avec le défunt colonel, pourrait lui fournir des lumières certaines sur la succession de son parent. D'après ces informations, M. Buhanun dit qu'il s'était rendu chez le chevalier dans l'espoir que celui-ci voudrait bien lui communiquer tout ce qu'il savait sur cette affaire, et lui apprendre ce qu'étaient devenues plusieurs remises considérables qu'on avait envoyées en Angleterre sur les richesses que le colonel possédait dans l'Inde : il termina son discours en présentant à sir Salomon les deux lettres qu'il avait reçues, afin qu'il voulût bien en prendre lecture.

Le chevalier étant toujours incapable de prononcer une parole,

examina attentivement les lettres et leur adresse.

« Connoissez-vous cette écriture, monsieur, » dit le major ?

« Si je la connais ! répliqua sir Salomon, un peu remis de son trouble : « n'est-ce pas celle du colonel ? »

« Oui, dit le major, en le regardant fixément.

Sir Salomon examina de nouveau les lettres, et avoua qu'il ne pouvait développer ce mystère ; souhaita qu'il fût en son pouvoir d'être utile au major, mais.....

Le major l'interrompit, en le suppliant de s'expliquer clairement, parce qu'il était venu du fond de l'Ecosse avec beaucoup de difficultés, sans parler des frais d'un aussi long voyage.

Sir Salomon dit qu'il en était

sincèrement fâché ; il convint qu'il avait eu, à la vérité, des liaisons intimes avec le colonel ; mais quant à sa fortune, les connoissances qu'il possédait sur ce sujet, n'étaient que des probabilités qui se réduisaient à-peu-près à rien ; et loin d'être si bien instruit qu'on le supposait, il ne pouvait pas même croire que le colonel possédât aucune richesse.

Le major témoigna sa surprise ; mais sir Salomon entreprit de prouver le fait.

Le colonel, dit-il, avait vécu avec beaucoup de luxe durant son séjour en Angleterre, mais lorsqu'il fut au moment de son départ, les arrangemens qu'il prit avec lui, sir Salomon, prouvaient que ses affaires n'étaient rien moins que brillantes, et il cita

pour exemple, un accord particulier passé entre eux, touchant un objet de charité, dont le colonel s'était passionné d'une manière ridicule : « néanmoins, » ajouta le chevalier d'un air hypocrite, « je suis le dernier homme sur la terre qui pourrait avoir le droit de censurer sa conduite, puisque le contrat que nous avons sanctionné l'un et l'autre, avait pour motif la même faiblesse. Le colonel a promis de protéger l'objet de *mon* caprice, moi de veiller sur le *sien* ; je crains que l'être dont je l'ai chargé, n'ait cessé, depuis long-tems, de lui causer aucun trouble ; mais celui qui fesait naître sa sollicitude, existe encore : j'ai tenu ma parole, et j'ai donné à mes propres dépens une éducation à cette fille, qui

peut la mettre dans le cas de gagner sa vie avec facilité.

Sir Salomon, en achevant son discours, s'efforça de donner à sa physionomie, l'expression que peut produire une conscience pure; mais le major plongé dans une rêverie profonde, avait fixé ses regards sur le tapis magnifique qui s'étendait à ses pieds, et ne pouvait se persuader qu'un homme aussi noble, aussi juste et aussi généreux que le colonel, eût pu consentir que sir Salomon fît des avances si considérables en sa faveur, tandis qu'il ne s'acquittait envers lui qu'en fesant obtenir une place au jeune homme dont il s'était chargé, et qui, par cela même, se trouvait dans le cas de n'avoir besoin d'aucun secours pécuniaire de sa part.

« Comment ! » dit enfin le major, « mon parent ne vous a-t-il pas fait quelque envoi depuis son arrivée dans l'Inde ? »

« Pardonnez - moi, » répondit sir Salomon, « j'ai reçu plusieurs pièces de mousselines brodées en or et en argent, une petite caisse d'eau de vie d'arrack, dont je ne bois jamais, et quelques jares de confitures avariées dans le passage.

Le major se livra de nouveau à ses réflexions : les conséquences qu'il tira de cette conversation, étaient bien différentes de celles que sir Salomon semblait en attendre.

« Je suis sûr, » dit le major d'un air fier, « que quelle que soit la fortune que mon parent ait pu laisser, il n'aurait pas voulu contracter

aucune obligation pécuniaire avec personne, sans la certitude d'en rembourser deux fois la valeur, et comme le jeune homme dont il s'est chargé. . . . »

« Ah ! » interrompit sir Salomon, « ne me parlez point de lui : pauvre enfant ! il est parti, et Dieu sait si je le reverrai jamais ! excusez-moi, monsieur, je suis incapable de soutenir aucun entretien sur ce sujet, et j'avoue ma faiblesse. . . . . Les mousselines que j'ai reçues, excepté une pièce ou deux, sont encore chez moi, et je suis prêt à vous les remettre, ainsi que l'arrack. Veuillez me laisser votre adresse, et je donnerai ordre que tout ce que je possède du colonel soit transporté chez vous ; mais pardonnez-moi, . . . je ne puis, . . .

en vérité, je ne puis parler davantage. »

Le major refusa, d'une manière décisive, d'accepter ces effets; il allait prendre congé de sir Salomon, lorsqu'on annonça le lord Gauntelet et le lord Denningcourt.

Comme le major n'avait pas encore quitté sa chaise, et qu'il connaissait parfaitement ce dernier lord, il aima mieux rester, afin de n'avoir pas l'air d'éviter sa rencontre.

Lord Denningcourt était d'une belle figure, sur laquelle régnait l'expression de franchise et de loyauté qui formaient le fond de son caractère. Il avait épousé en secondes nôces une femme dont la mère était une Buhanun, et ses biens se trouvaient situés en Ecosse.

Le major avait reçu souvent des invitations de mylord, mais ne s'y était jamais rendu, quoiqu'elles lui fussent réitérées toutes les fois qu'ils se trouvaient ensemble.

Le comte de Gauntelet, qui accompagnait mylord Denningcourt, ajoutait, à la politesse d'un courtisan, la politique d'un homme d'état ; sa carrière militaire n'avait pas eu une réputation bien brillante, mais il affectait un profond respect pour toutes les personnes qui avaient cueilli des lauriers en défendant la patrie. Le lord Denningcourt se plut à lui détailler les situations dans lesquelles le major s'était distingué. Lord Gauntelet se les rappela parfaitement, et sir Salomon eut toujours un sourire prêt pour applaudir ; de manière qu'il ne

faut pas s'étonner si le major oublia de s'en aller ; à la fin, les deux lords qui devaient se rendre au lever du roi, demandèrent leur carosse, et sir Salomon, qui prétendait aussi partir pour le palais Saint-James, sollicita la permission de faire avancer le sien.

Le major se hâta de prendre congé; mais réfléchissant en route à l'argent que lui avait coûté un voyage si infructueux, et aux dépenses qui s'augmentaient à chaque heure de son séjour à Londres, il prit le parti de se rendre chez son homme d'affaires, pour lui remettre tous les pouvoirs nécessaires, afin de réclamer aux Indes la succession du colonel, ensuite il dîna dans une taverne, et retourna de bonne heure à son

logement, avec le projet de partir le lendemain pour l'Ecosse ; mais il trouva en arrivant une petite balle de mousseline des Indes, plusieurs bouteilles d'arrack, et une carte d'invitation du chevalier Mushroom, pour dîner chez lui le jour suivant.

Le major avait déjà rejeté l'offre de ces effets ; mais d'après la manière dont ils venaient de lui être présentés de nouveau, un second refus lui paraissait non seulement déplacé, mais même désobligeant. Il se décida donc à accepter, et ne put se défendre, d'après cela, de se rendre à l'invitation du chevalier ; il lui répondit en conséquence, et son retour en Ecosse fut différé d'un jour.

Lorsque

Lorsque le major arriva chez sir Salomon, il y trouva le comte et la comtesse de Gauntelet, lord Charles leur second fils, ladies Caroline, Mary et Louisa leurs filles; lord comte de Denningcourt, et lord Penrith son fils: ces illustres personnages, joints aux deux miss Mushroom et à mistress Feversham, formaient les convives de sir Salomon; il s'était flatté d'avoir aussi mylady comtesse de Denningcourt, mais le major apprit de mylord, qu'elle avait été saisie d'une indisposition subite, en revenant de la cour le jour précédent.

Mistress Feversham, placée vers le haut de la table, déploya toutes ses grâces pour en faire les honneurs, et il régna bientôt parmi

les convives ce ton léger et insignifiant qui est le cachet de la bonne compagnie. Les femmes commencèrent une espèce de demi conversation avec les hommes qui étaient près d'elle ; et le major se trouvant placé à côté de mistress Feversham, eut l'honneur de fixer son attention particulière.

« Monsieur s'appelle Buhanun, » dit-elle après avoir réfléchi un moment : « oserai-je lui demander s'il est parent d'un certain colonel Buhanun que j'ai connu à Bath ? »

« Oui, madame, » répondit le major en s'inclinant.

« Ah ! mon dieu, le pauvre homme, il était horriblement laid et étrangement ridicule ! Ne pensez-vous pas, monsieur, qu'il est affreux à lui d'être mort sans avoir

rien laissé à la plus charmante créature qui existe au monde?.... N'est-il pas vrai qu'elle est excessivement jolie ? »

« De qui voulez-vous parler, madame ? » demanda le major.

« De qui ! de miss Buhanun ; vous la connaissez sans doute ? »

« Miss Buhanun ! » s'écria le major ; « je n'ai jamais entendu parler d'une miss Buhanun dans ce pays-ci. »

« Est-il possible ! » dit mistress Feversham : « pauvre petite ! Je suppose donc qu'elle aura repris son premier nom ; je voudrais bien savoir ce qu'elle est devenue. C'est en vérité une charmante créature ; je ne l'ai vue qu'une seule fois, et je n'ai jamais été si frappée d'admiration ; elle chante

d'une manière..... et ses yeux, vous n'avez jamais vu de tels yeux ! elle joue de plusieurs instrumens comme un ange ; elle peint, vous ne pouvez vous imaginer dans quelle perfection elle sait peindre ! »

Le major, qui avait fixé ses regards sur le visage de mistress Feversham, ne put s'empêcher de rire, lorsqu'il entendit vanter la manière de peindre.

« Oh ! sur mon honneur, vous êtes dans l'erreur, » s'écria naïvement la veuve ; « je ne parle point de sa peau, elle n'a pas besoin de la peindre.

Le major rit encore davantage de l'explication, et dit que le visage de la belle dame qui lui adressait la parole, n'avait sans

doute pas besoin non plus du secours de l'art.

« Oh ! quant à moi, » continua mistress Feversham, en prenant l'épigramme du major pour un compliment ; « je mets toujours du rouge, il n'y a rien de si bourgeois que de n'avoir pas du rouge.... Mais de quoi parlé-je tout-à-l'heure ? je vous proteste que je l'ai oublié. »

« Nommez-nous une dame pour votre toast, major Buhanun, » dit sir Salomon.

« Ah ! j'y suis, j'y suis, » s'écria mistress Feversham, mille remercîmens, sir Salomon ; je disais au major qu'une personne de son nom, miss Buhanun, est une charmante créature ; quels yeux ! quelle peau ! quelle figure délicate ! »

Cet éloge poussa à bout la patience des miss Mushroom.

« Mon dieu ! madame , » dit miss Charlotte , avec un son de voix qu'elle adoucit le plus qu'il lui fut possible : « comment pouvez-vous dire qu'elle est délicate? je la trouve au contraire très-robuste. »

« mistress Feversham , » dit miss Maria , fait la description de miss. . . . . miss , comment l'appelle - t - on maintenant , mon oncle ? »

« Buhanun toujours , ma chère. »

« De miss Buhanun donc , et de ses yeux , avec la partiailité d'une amie ; mais ce qu'il y a de plaisant , c'est que cette beauté , et le sentiment qui la porte à en faire un éloge si pompeux , ne sont que le produit de son imagination

qui exagère tout. Elle soutient que miss Buhanun est belle, parce que cette vieille stupide de mistress Harley l'a dit, et elle prétend être son amie, sans avoir jamais eu avec elle le moindre entretien. »

Cette double attaque, malgré les éclats de rire qu'elle excita généralement, n'imposa point silence à mistress Feversham ; elle soutint avec chaleur, que si elle pouvait prétendre à quelques bonnes qualités, c'était d'être toujours amie sincère ; que son talent, pour juger de la beauté, de l'esprit et des perfections en tout genre, était, dieu merci, reconnu de tout le monde, et finit par soutenir, d'un air triomphant, que miss Rosa Buhanun, sa *chère*

jeune amie, était, sans aucune sorte d'exception, la personne la plus jolie et la plus accomplie de toute l'Angleterre.

Miss Mushroom soutint nettement le contraire ; mais miss Maria ajouta : « elle a coûté assez d'argent à mon oncle, pour être passable, et voilà tout.

« Il est vrai, miss, » dit mistress Feversham, qui avait encore sur le cœur le sourire dédaigneux dont miss Maria venait d'accompagner son premier sarcasme contre elle ; « il est vrai que si l'argent pouvait créer la beauté ou donner des grâces, je ne douterais pas que votre oncle ne fût bien pourvu chez lui de toutes les perfections imaginables ; mais l'argent ne produira jamais une miss Buhanun. »

« L'argent peut-il au moins procurer sa personne ? » dit l'honorable lord Charles d'un air railleur.

« Non, mylord, » répliqua mistress Feversham en fronçant le sourcil.

« Eh bien ! » dit le major, « vous me demandiez tout à l'heure le nom d'une dame, sir Salomon : je vous donne celui de cette miss Buhanun. »

Miss Mushroom observa, d'un air dédaigneux, qu'il arrivait souvent à mistress Feversham de prendre des oies pour des cygnes.

La veuve allait répliquer ; mais mylady comtessse de Gauntelet, s'étant avisée de demander, « qui est cette miss Buhanun, » et lady Caroline ayant répondu : « ce n'est pas grand'chose », mistress Fe-

versham garda le silence. Les toasts ayant fait alors le tour de la table, les dames se retirèrent pour se mettre au jeu ; les hommes les rejoignirent bientôt après, et on ne dit plus un mot de miss Buhanun.

La curiosité du major fut néanmoins fortement excitée. La lettre posthume que le colonel lui avait adressée en faveur de Rosa, était une espèce de droit qu'il pouvait faire valoir pour s'introduire en sa présence, et il se décida à différer encore son départ pour l'Ecosse, jusqu'à ce qu'il ait pu juger par lui-même de l'objet auquel sir Salomon prétendait que le colonel s'était attaché d'une manière si extravagante. Le major ne trouvant d'ailleurs aucun rapport entre sa manière de voir et celle

du chevalier, prit de lui un congé définitif, et se pourvut d'une voiture pour aller le lendemain à Mount Pleasant.

CHAPITRE X.

Lorsqu'on annonça le major Buhanun à Mount Pleasant, la plus forte émotion saisit Rosa, et colora ses joues d'un vif incarnat; mais l'instant d'après elle devint pâle comme la mort.

Mistress Harley ordonna que l'on conduisît le gentilhomme dans le cabinet d'étude, et fut le joindre sur le champ.

Le major présenta les deux lettres du colonel comme une apologie de sa visite; et après avoir déploré le mystère qui semblait couvrir les affaires de son parent défunt, et qui l'empêchait d'accomplir les intentions renfermées dans ces lettres, il ajouta : que non seulement la curiosité,

mais encore un vif désir de connaître une jeune personne si chère au colonel, l'avait engagé à venir offrir ses respects à mistress Harley, avant de retourner en Ecosse.

Le major avait trop de bon sens pour espérer voir une déesse, d'après le portrait que mistress Fevesham s'était plue à faire de Rosa; mais il connaissait trop bien aussi la candeur des femmes, lorsqu'elles veulent juger les personnes de leur sexe, pour ajouter foi à la description de miss Maria Mushroom, lorsqu'elle avait prétendu que Rosa *était passable*, *et voilà tout.*

Mistress Harley, avec le doux enthousiasme de l'amitié, s'étendit sur les charmes, le mérite supérieur, les talens, les grâces de

sa bien aimée pupille, et l'envoya avertir de venir la trouver.

Il y avait bientôt six ans que Rosa était à Mount Pleasant; la petitesse de sa taille, et l'extrême délicatesse de sa complexion lorsqu'elle y arriva, avaient empêché de juger, d'une manière précise, l'âge qu'elle pouvait avoir à cette époque, et mistress Brown croyait, sans en être bien sûre, que l'enfant avait sept ou huit ans; mais le docteur Croak, qui se trouvait le seul en état de prononcer sur cet article, avait dit qu'elle touchait à sa dixième année: d'après ce calcul, elle devait entrer maintenant dans sa seizième.

Rosa s'était toujours distinguée par un goût délicat dans sa manière de se mettre; et depuis le changement de sa situation,

une simplicité noble et élégante avait remplacé les parures brillantes. Elle portait ce jour-là une robe de mousseline unie, bordée d'un velours noir ; une ceinture pareille ceignait sa taille souple et légère ; ses manches courtes, garnies de la même étoffe, ajoutaient un nouvel éclat à la blancheur de ses bras et de ses mains. Un ruban de satin blanc retenait ses beaux cheveux, dont les boucles légères ombrageaient son joli front ; son teint était animé des roses de la santé et de la jeunesse ; sa physionomie avait une expression céleste, tous ses mouvemens une grâce particulière. En traversant un petit párterre qui s'étendait devant la fenêtre, elle offrit aux yeux du major l'image d'Hébé descendue de l'olympe ;

mais lorsqu'elle entra dans le cabinet, et qu'il alla au-devant d'elle pour la saluer, il tressaillit, recula en arrière, et s'écria, d'un air agité : « Grand dieu ! quelle histoire a-t-on voulu me faire ? Qui a pu l'inventer ? et quelle est l'intention de ceux qui se plaisent à la répandre ? Chère enfant ! oui, je sens, je sais qui vous êtes ! laissez-moi examiner ces traits charmans, madame, » ajouta-t-il en se tournant vers mistress Harley avec la plus vive émotion : « je suis sûr qu'elle est la fille du colonel Buhauun ; c'est l'image vivante de mon pauvre parent, et celle ! .... »

Mistress Harley, effrayée, tira le cordon de sa sonnette, et ordonna au domestique qui entra alors, de rester près d'elle. Le

major avait, il est vrai, toutes les manières d'un homme distingué ; il venait de parler de son entrevue avec sir Salomon Mushroom, et des liens qui l'unissaient au colonel Buhanun, mais ces premières ouvertures pouvaient être aussi fausses, que son exclamation, en abordant Rosa, lui paraissait absurde et incroyable. Mistress Harley avait vu souvent le colonel Buhanun ; sa taille était sans doute noble et élégante, mais sa physionomie et ses traits étaient trop remarquables pour qu'il fût possible de les oublier jamais.

« Je crois, monsieur, » dit l'excellente femme en reprenant un peu courage par la présence de son domestique, « que vous n'avez jamais vu le colonel Buhanun. »

« Je le vois maintenant, » dit le

major en fixant un regard plein de tendresse sur Rosa : « voilà sa fille. »

Rosa pleurait, le major la conduisit à un fauteuil.

« Ah! monsieur, » dit-elle enfin, « vous êtes dans l'erreur ; c'était, il est vrai, l'intention de mon bienfaiteur que je le nommasse mon père ; mais je sais parfaitement que tous mes droits sur lui se bornaient à ceux que sa compassion généreuse a bien voulu m'accorder : j'étais l'enfant de sa charité, et rien de plus. »

« Vous me surprenez, » répliqua le major, « je ne puis être dans l'erreur,... le son de votre voix,... votre ressemblance avec.... connaissez-vous votre mère? le colonel a-t-il jamais parlé?... »

Rosa rougit, et détourna ses

joues brûlantes des regards du major.

« Je ne voudrais pas vous affliger, » continua-t-il ; « mais dites, répondez-moi : avez vous connu votre mère ? »

« Parfaitement, » répondit Rosa sans hésiter, « et mon père aussi. »

« Bon Dieu ! » s'écria le major, « mais permettez-moi encore une question, » dit-il après avoir réfléchi quelques instans : « le colonel connaissait-il vos parens ? a-t-il eu des relations avec eux ? fut-il aussi leur bienfaiteur comme il a été le vôtre ? ».

« Le colonel Buhanun avoir des relations avec des misérables tels que mes parens ! ah ! monsieur, mistress Hailey a bien raison, *vous ne l'avez jamais connu !* »

« Je ne puis rien comprendre à

cela, dit le major en regardant toujours Rosa avec tendresse ; « mais j'ose vous répondre, ainsi qu'à cette dame, que vous ne connaissez point le colonel Buhanun comme je l'ai connu ; c'est-à-dire, la gloire et l'orgueil de sa famille ; vous ne l'avez pas vu gravir les rochers escarpés, franchir les abymes, poursuivre à la course les animaux sauvages avec la grâce, la force et l'agilité d'un demi-dieu ; vous ne l'avez pas vu lorsque, plus intéressant encore, il sortait de la cabane du pauvre, ses cheveux bruns agités par le vent, et son beau visage couvert de la noble rougeur d'une modestie qui se dérobe à la reconnaissance. Non, charmante enfant, vous l'avez vu seulement la proie du malheur et la

victime du désespoir. Oh ! mon infortuné neveu ! je l'avais laissé l'espoir et la consolation de mon frère, lorsque je partis avec le régiment pour les Indes occidentales ; mais, hélas ! quel misérable changement j'ai trouvé en lui à mon retour. Une passion terrible avait ruiné sa complexion : dans la frénésie d'un désespoir dont il serait affreux de vous donner les détails, il avait avalé une forte dose de laudanum, et lorsque j'entrai dans sa chambre, je trouvai mon malheureux frère à genoux près du lit de son fils expirant, le cœur déchiré par les angoisses paternelles, et saisi d'horreur à la vue d'un suicide. » Le major s'arrêta.

Rosa laissa tomber involontairement sa tête sur l'épaule du

major ; ses larmes coulaient avec abondance , mistress Harley y mêlait les siennes , et elle ordonna alors à son domestique de sortir.

« L'état d'irritation dans lequel se trouvait mon pauvre neveu , » continua le major, « augmenta encore par l'effet de l'émétique qu'on fut obligé de lui administrer ; il rendit une grande quantité de la fatale drogue qu'il avait prise , mais il en était resté assez pour miner son tempérament et détruire jusqu'aux moindres vestiges de ce qu'il avait été. Ses traits, tendus et défigurés par la force des convulsions , ne reprirent jamais leur première régularité ; les veines azurées qu'on voyait à travers sa peau fine et transparente, firent place à une pâleur uniforme,

livide ; et durant trois mois qu'il languit privé de toutes ses forces et de ses facultés, il offrit d'heure en heure une image plus frappante de la destruction ; mais cette espèce de mort temporaire n'eut point le tems d'anéantir ses passions ; elles se firent sentir de nouveau avec le retour de sa mémoire.... Ses amis, au nombre desquels j'étais peut-être un des plus ardens, le forcèrent de s'absenter avant que ses facultés intellectuelles ne le rendissent de nouveau à toute la force de sa douleur. Il ne put se défendre de céder à leurs sollicitations ; mais j'ai appris depuis qu'il avait conservé un ressentiment si vif pour la démarche cruelle qu'on exigea de lui, qu'il abjura tous ses parens avec la plus vive indignation, et je

suis même étonné qu'il n'ait pris aucune précaution pour m'empêcher d'hériter de sa fortune. Mon pauvre frère ne put survivre à l'exil et au malheur de son fils unique, et il mourut peu de tems après son départ. » Le major s'arrêta de nouveau.

« Oh mon cher bienfaiteur ! » s'écria Rosa en levant au ciel ses yeux baignés de larmes.

« Oui, madame, » continua le major en s'adressant à mistress Harley : « cette charmante jeune fille a une ressemblance parfaite avec le colonel tel qu'il était avant son infortune ; et comme j'ai quelque raison de croire qu'il a eu un enfant qui doit être à-peu-près de l'âge de cette aimable miss, l'impression que m'a fait éprouver sa vue, a été trop forte pour que je puisse

puisse la vaincre, même après les explications qu'elle a bien voulu me donner. « Dites-moi, ma chère, » ajouta le bon major en se tournant vers Rosa : « quel est le lieu de votre naissance ? à qui puis-je m'adresser pour avoir des éclaircissemens sur les premières années de votre vie ? Si mes sensations et mon jugement ne m'induisent point en erreur, soyez sure que vous serez heureuse, quand même nous n'aurions rien à prétendre à l'héritage du colonel. »

La pauvre Rosa ne put convaincre aisément le major, que les effusions de tendresse dont son noble cœur se plaisait à l'accabler, prissent leur source dans aucun lien du sang.

Le docteur Croak, durant le

cours de l'intimité qui subsistait entre Rosa et Eléonore, et à l'époque où on supposait que miss Bawsky pouvait avoir un ou deux ans de plus que son amie, avait trouvé la date précise de la naissance de cette dernière, dont il avait conservé la note. Il était, dans ce moment, confiné par la goutte dans sa maison de campagne de Penry ; et le major ayant appris ces particularités, se décida à se rendre chez lui sur le champ.

Mistress Harley approuva cette démarche ; un sentiment vague s'était élevé dans son cœur ; on ne pouvait pas encore l'appeler espérance, mais elle éprouvait du plaisir à s'y livrer. Elle engagea donc le major, avec les plus vives instances, à revenir immédiate-

ment à Mount Pleasant, et lui offrit un lit chez elle pour cette nuit.

Le docteur Croak raconta au major toutes les circonstances relatives à la naissance de Rosa, elles furent précisément les mêmes dont il avait déjà rendu compte au colonel, et la généreuse Eléonore saisit cette occasion pour s'étendre avec complaisance sur le détail des perfections qui distinguaient son amie.

Il ne devait plus subsister aucun doute dans l'esprit du major. Néanmoins il n'était pas encore convaincu ; et lorsqu'il retourna à Mount Pleasant, l'intérêt que Rosa avait excité dans son cœur, s'accrut davantage par les talens enchanteurs qu'elle déploya à ses yeux.

La harpe et le piano forte résonnaient d'une manière également brillante sous ses doigts légers. Le major préférait ce premier instrument, et Rosa chanta plusieurs ariettes italiennes en s'accompagnant de sa harpe. Il lui demanda ensuite si elle connaissait la musique écossaise : elle ne lui répondit que par deux ou trois romances dans cette langue, et elle les chanta avec un goût, une expression dont il fut enchanté. Il admira ensuite plusieurs tableaux qui se trouvaient dans la chambre, et qui tous étaient l'ouvrage de Rosa.

Le major parlait français dans une grande perfection, et savait un peu l'italien; Rosa s'entretint avec lui dans ces deux langues, d'une manière aussi élégante et

aussi facile qu'en anglais. Il ne pouvait revenir de sa surprise; il avait vu plusieurs belles personnes dont l'éducation était brillante; mais il trouvait dans Rosa un assemblage de beautés et de talens qui surpassait tout ce qu'on pouvait attendre de la perfection d'une femme.

Le sentiment qu'il éprouvait pour cette charmante fille n'était point de l'amour, mais quelque chose peut-être de plus tendre et de plus durable. Lorsqu'il se retira dans sa chambre, il ne pensa qu'à elle, il croyait encore la voir, l'entendre, et être assis à ses côtés.

Il se leva le lendemain plus fatigué que rafraîchi, par la nuit qu'il venait de passer; des idées vagues avaient interrompu son

sommeil ; il souhaitait pouvoir adopter plusieurs plans qu'il s'était plus à former ; mais il craignait encore davantage de se trouver hors d'état de les voir jamais réaliser, et il prit congé de mistress Harley et de Rosa, avec la promesse solennelle de revenir à Mount Pleasant avant son départ pour l'Ecosse.

Rosa laissa tomber une larme sur ses joues, en fixant des regards mélancoliques sur la voiture qui emmenait loin d'elle un parent et un ami de son tendre bienfaiteur. Mistress Harley baisa cette larme et entraîna sa jeune pupille dans le cabinet d'étude, où elles se livrèrent bientôt l'une et l'autre à leurs occupations ordinaires.

Durant cet intervalle, le major, seul dans sa chaise de poste,

se livrait à ses réflexions ; mais comme nous devons avoir bientôt des rapports intimes avec ce digne gentilhomme, il est nécessaire d'instruire le lecteur des secrets de sa famille.

Le major descendait de la seconde branche de l'ancienne famille écossaise des Buhanun, et il était l'aîné de deux fils jumeaux, seuls enfans qu'avait eus son père.

Le château antique, dans lequel il avait reçu le jour, était un monument pittoresque de la grandeur primitive de ses ancêtres, et il se plaisait à l'entretenir avec l'enthousiasme religieux qu'il avait hérité de son père. Une petite partie de cet édifice gothique était bâtie dans le goût moderne; mais

la totalité retenait encore ce style sévère et ces ornemens grossiers qui semblaient offrir aux regards étonnés l'image du tems immobile sur cette masse imposante, et montrant à la génération actuelle le travail des siècles passés.

Castle Gowrand était la résidence des aînés de la famille des Buhanun, et ils vivaient des revenus annexés à ce domaine. Les branches cadettes ne possédant d'autre patrimoine qu'une naissance illustre, auraient été contraintes, par la nécessité, de se soumettre à des situations indignes de la gloire de leurs ancêtres, si les lois des familles du nord ne différaient essentiellement de celles du sud de l'Angleterre, et si les aînés ne se fesaient un devoir de secourir et de pro-

téger les autres branches de leur maisòn.

Wallace Buhanun, le frère du major, avait épousé une de ses parentes, jolie, mais sans fortune; il trouva un asyle à Castle Gowrand, avec l'accueil le plus tendre que peut produire l'amour fraternel, et ce fut là que le bienfaiteur de Rosa reçut le jour.

Le major, que l'on nommait à cette époque le *Laird* c'est-à-dire le chef de la famille, aimait son frère et avait la plus vive tendresse pour le jeune Wallace. Il fit le projet de vivre dans le célibat afin de conserver toute sa fortune à son neveu; mais une hospitalité sans bornes, des courses fréquentes dans le sud, des hivers passés à Edimbourg, des parties de chasse dispendieuses chez

lui en Eté, les dépenses que lui causait la famille de son frère, dérangèrent sa fortune, de manière qu'il songea à remettre un peu ses affaires, en sollicitant une commission militaire. Il prit alors la résolution de vivre de ses appointemens, afferma son domaine, excepté le château et une partie de terrain qui devait suffire à l'entretien de son frère dont la femme venait de mourir, et qui désirait vivre dans une retraite absolue, afin de se livrer exclusivement à l'éducation du jeune Wallace.

Le *laird* Buhanun, devenu enseigne, sentit l'humiliation que lui imposaient les circonstances, mais il le sentit avec le courage et la véritable fierté qui distinguaient les héros de sa race. Décidé à réparer la brèche qu'il avait

faite à sa fortune, il devint frugal, sobre, et s'occupa strictement à remplir les devoirs de l'état qu'il avait embrassé ; et après avoir servi sur le continent durant la guerre, il fut placé dans un régiment établi aux Indes occidentales, où il obtint son grade actuel.

Comme le rétablissement de sa fortune avait été son seul motif pour embrasser la carrière militaire, il n'avait pas perdu de vue un instant les moyens qui pouvaient lui rendre son domaine, et la manière d'y vivre selon son goût. Il eut le bonheur d'épouser en Amérique la veuve d'un riche créole ; mais ayant perdu sa femme au bout de quelque tems, il retourna en Angleterre avec vingt mille livres sterlings ; une partie

de cette somme était le fruit de sa propre économie, l'autre un don de son épouse défunte.

Il avait toujours conservé le projet de faire le jeune Wallace héritier de sa fortune, et son mariage avec la veuve du créole ne pouvait déranger son plan, puisqu'elle avait cinquante ans lorsqu'il s'était décidé à l'épouser; mais la situation dans laquelle il trouva sa famille à son retour, et que nous avons déjà fait connaître en partie au lecteur, le priva du bonheur et de la consolation dont il s'attendait à jouir durant sa vieillesse; fatigué, découragé par des événemens si contraires à son attente, le séjour de Castle Gowrand ne lui offrit plus aucun charme; il se trouva précisément dans cet état de solitude et

d'abandon si dangereux pour un célibataire de cinquante ans, et qui les expose alors sans défense au pouvoir d'un sexe séduisant.

Le major avait dîné deux fois chez un courtier de navire : c'était un homme qui parlait beaucoup et donnait d'excellens repas. De cinq jolies filles qu'il avait, une seule restait encore à marier; il venait de l'envoyer à Harrowgate, où lui et sa femme allèrent la joindre pour prendre les eaux, et où le major se rendit aussi pour passer le tems.

Henriette Wilson avait été élevée dans une éçole près de la métropole, où on devait trouver une réunion prodigieuse de talens, puisqu'on les enseignait en peu de tems pour une somme très médiocre.

Miss pouvait jouer quelques marches sur le piano forte, parler un mauvais français très vîte, faire quelques ouvrages de broderie, entrer dans une chambre sans rougir; de manière que son éducation étant complète, elle revint dans la maison paternelle.

M. Wilson qui connaissait la fortune et la position du major, sachant qu'il allait se rendre à Harrowgate, fit en conséquence une leçon très détaillée à sa fille, sur la manière de se conduire envers lui, et Henriette étant très jeune, très jolie, surtout très docile, ne manqua point d'inspirer au major les sentimens que M. Wilson désirait avec tant d'ardeur.

Il avoua franchement alors qu'il n'avait aucune fortune à donner à

sa fille ; mais que fesait la fortune à un homme de cinquante ans, amoureux d'une jeune fille de dix-huit ! Le major se trouvait au dessus d'un intérêt si vil ; et Henriette était le seul trésor dont il désirât la possession. Il accompagna M. Wilson et sa fille à Londres, où le mariage fut conclu avec une précipitation qui prouvait l'adresse du courtier à terminer, d'une manière remarquable, toutes les affaires où il trouvait son intérêt, et le major devint l'homme du monde le plus fortuné.

Quoique M. Wilson ne pût donner de fortune à sa fille, il lui fit présent d'un joli trousseau, et y ajouta tous ces colifichets brillans qui, sans avoir aucun prix par eux mêmes, décorent

néanmoins une jeune personne, et prêtent encore plus de charmes à sa parure.

Aucune femme au monde n'avait autant de disposition que mistress Buhanun pour aimer le faste et l'éclat. Elle possédait aussi un sentiment exagéré de son propre mérite, et avait une opinion de ses charmes qui la rendait extrêmement satisfaite d'elle même.

C'était bien dommage, en vérité, que tant de perfections fussent confinées en Ecosse ; mais la certitude de briller avec éclat par-tout où elle se trouverait, la fit partir pour Castle Gowrand dans les meilleures dispositions du monde, et avec une gaieté charmante.

Toutes les femmes des environs

de Castle Gowrand, remarquables par leurs grâces naïves et modestes, sentirent leur infériorité, et rendirent un hommage d'admiration à la charmante étrangère ; et mistress Buhanun, par ses talens superficiels, parut un modèle que toutes auraient voulu pouvoir imiter : les hommes ayant la manie de s'enthousiasmer pour les beautés anglaises, souvent inférieures à celles de leur propre pays, célébrèrent avec transport la nouvelle épouse du major, et portèrent ses toasts dans tous les repas.

A une douceur engageante dans la physionomie, à des yeux pleins d'expressions, à des traits réguliers et agréables, mistress Buhanun ajoutait une vivacité et une gaieté qui la rendaient l'ame

de toutes les sociétés qu'elle fréquentait; elle chantait avec goût, pouvait danser quatre heures de suite sans se plaindre de la fatigue ; enfin, elle inspira un enthousiasme si général, que son arrivée à Castle Gowrand parut le signal des plaisirs et des fêtes de toute espèce.

Elle reçut des visites du voisinage à quarante milles à la ronde, se trouva à tous les bals qu'on lui donna, et les rendit à Castle Gowrand avec un goût qui servit ensuite de modèle aux fêtes de ce genre.

Les nouveaux époux étaient également éblouis par les prestiges brillans qui les environnaient. Le major, fier du trésor qu'il possédait, ne pouvait se lasser de jouir du triomphe de

sa femme, et mistress Buhanun recevait toujours, avec un nouveau plaisir, l'hommage de l'admiration générale.

CHAPITRE XI.

Au bout d'un an de mariage, mistress Buhanun devint mère; le major quitta alors le cabinet de toilette de sa femme pour la chambre de la nourrice : là, son cœur, rempli des plus délicieuses sensations de l'amour paternel, le fixait la plus grande partie de la journée près du berceau de son enfant, et lui prouvait que c'était une jouissance infiniment plus douce que toutes celles qui avaient occupé son tems d'une manière si dispendieuse jusqu'alors; il calculait aussi que les dépenses auxquelles il s'était laissé entraîner l'année dernière, avaient diminué sa fortune, et cela dans

un moment où il eût été le plus nécessaire de l'augmenter. Mais comme les engagemens de mistress Buhanun se succédaient avec une rapidité incalculable, qu'elle n'avait pas un jour ni même une heure à sa disposition, excepté celles d'un repos indispensable; que son tems s'écoulait dans les assemblées du voisinage, ou à recevoir une société nombreuse chez elle, elle n'eût pas eu une minute à accorder au major, s'il eût été capable de prendre la résolution de lui communiquer ses réflexions.

Néanmoins après la naissance de deux autres enfans, il fit entendre à sa jeune épouse, avec les plus tendres expressions de l'amour, que l'accroissement de leur famille leur imposait la nécessité de

réduire des dépenses qu'il ne serait plus possible de soutenir, sans faire un tort réel à la fortune des petits êtres qui avaient des droits si touchans à leur sollicitude ; il eut même le courage de proposer à mistress Buhanun l'exemple de plusieurs jeunes femmes qui composaient sa société, et qui nourrissaient elles mêmes leurs enfans. Mais la compagne du major, avide de briller, avait adopté une manière de vivre trop flatteuse pour sa vanité, et trop analogue à ses goûts, pour admettre le projet d'aucun changement qui eût pu l'altérer d'une manière quelconque ; il eut beau raisonner, faire des remontrances, se fâcher sérieusement, mistress Buhanun, toujours dissipée, vive et légère, continua à se livrer à tous les

plaisirs, et s'inquiéta fort peu de la gène qu'éprouverait son mari pour satisfaire à ses dépenses excessives, sans nuire à la fortune de sa famille naissante. Un quatrième enfant vint ajouter au bonheur du major, et augmenter ses tendres sollicitudes, sans inspirer à la mère d'autres soins que celui de choisir une nourrice.

Castle Gowrand était, comme nous l'avons déjà dit, un grand bâtiment romantique, dont la propriété avait passé en ligne directe, de père en fils, jusqu'au possesseur présent. Là vénération du major pour l'héritage de ses ancêtres s'étendait sur tous les objets qui lui rappelaient le goût des siècles passés, et il avait conservé soigneusement les tapisseries antiques et les meubles du château,

Mistress Buhanun s'était occupée néanmoins à arranger à la moderne le salon, la salle à manger et les principales chambres à coucher ; elle avait substitué au vieux damas qui couvrait les murs, et à la dorure sombre des corniches et des bois de lits, de jolies toiles des Indes et des basins ; mais lorsque le château était rempli par une compagnie brillante et par des domestiques joyeux qui y passaient souvent la nuit, mistress Buhanun eût désiré alors loger ses amis de la manière la plus convenable, et ne pouvait pardonner le caprice du major qui s'était emparé des deux plus beaux appartemens pour l'usage de sa petite famille ; mais malheureusement pour mistress Buhanun, son mari, jusqu'alors bon

bon et docile à tous ses désirs, était devenu intraitable, et ne se souciait plus de sacrifier des devoirs sacrés, aux fantaisies sans nombre de sa charmante épouse.

La vérité était que, d'après une balance exacte des revenus et des dépenses de chaque année, le major voyait qu'il ne pouvait soutenir le luxe qui régnait dans sa maison, sans déranger sa fortune, et nuire entièrement à celle de ses enfans; il avait éprouvé la plus grande peine lui même, et dégoûté sa femme en lui fesant des remontrances continuelles sur les conséquences de sa conduite extraordinaire; enfin, s'étant apperçu qne l'affection et les devoirs paternels se trouvaient concentrés en lui seul, il prit la résolution de commencer une ré-

forme partielle, en s'absentant de toutes les parties brillantes, et en limitant les dépenses de sa famille.

Mistress Buhanun, dont la constitution était devenue très-délicate, par l'ardeur excessive avec laquelle elle se livrait aux plaisirs, et par la naissance de quatre enfans, disait par tout que le dérangement de sa santé avait pour cause la mauvaise humeur de son mari; elle dépeignait son caractère sous les couleurs les plus défavorables, et se fesait passer elle-même pour un ange souffrant au milieu des cercles nombreux de ses amis: de manière qu'elle finit par recevoir très-peu de monde à Castle Gowrand, et bientôt n'y parut elle-même que très-rarement.

Le major, satisfait de sa propre

conduite, ne s'embarrassa point de l'opinion des autres, ni de faire connaître les torts de la mère de ses enfans; il observa néanmoins avec chagrin que sa froideur et son insouciance pour ces innocentes créatures, augmentaient après chaque altercation qu'il avait avec elle. Il pensait à la jeunesse de sa femme, et sentait que se trouvant lui-même avancé dans sa carrière, ses enfans seraient un jour sous la tutèle d'une mère, non-seulement imprudente et légère, mais dénuée de cette affection maternelle qu'il s'était efforcé si inutilement de faire naître dans son cœur. D'après ces considérations, il consulta un avocat célèbre, fit son testament, et nomma des tuteurs pour veiller sur la personne et les propriétés de ses en-

fans. Tranquillisé par cette démarche, le major employa tout son tems à leur éducation jouit du plaisir délicieux de cultiver leurs talens, et de former leurs jeunes cœurs à l'amour de la vertu.

La conduite du major produisit la jalousie, la mauvaise humeur et les mauvais procédés du côté de sa femme, tandis qu'il sentait chaque jour plus d'éloignement pour elle. Leurs enfans dont les trois aînés étaient des filles, et le plus jeune un garçon, croissaient en perfections sous les yeux du major enchanté; et plus ils paraissaient aimables et intéressans pour lui, plus il sentait les torts d'une mère qui pouvait entendre leurs saillies innocentes avec apathie, et consi-

dérer leurs grâces enfantines avec indifférence.

L'orgueil de mistress Buhanun était vivement blessé par la froideur de son mari ; et quoique cet orgueil fût accompagné d'un léger regret, elle n'eût pas fait la moindre démarche pour regagner le cœur qu'elle avait perdu, en adoptant la conduite qui aurait eu tant de charmes pour lui.

Elle consultait son miroir avec soin. Cette figure que négligeait le major, était toujours charmante ; mais l'hommage de l'admiration générale la consolait bientôt, et elle affectait alors de traiter son mari avec la plus grande froideur.

Au milieu de cette position si désagréable pour l'intérieur de la famille, il arriva un événement

qui ouvrit une perspective de consolation aux yeux de la pauvre mistress Buhanun, et elle s'y livra avec une ardeur extrême.

La belle duchesse de — « étant venue à Castle Gowrand, s'écria en voyant Kattie, l'aînée des filles du major, que cet enfant deviendrait certainement d'une beauté accomplie.

La figure de Kattie ne pouvait être inconnue à sa mère; mais à peine daignait-elle fixer son attention sur des traits dont la délicatesse et l'ensemble agréable ne pouvaient échapper qu'à une indifférence telle que la sienne. Tout ce qui l'avait frappée jusqu'alors, c'était que Kattie grandissait d'une manière ridicule; que l'entretien de sa garderobe devenait aussi dispendieux que

le sien propre, et que cette croissance rapide donnait à sa tournure un air gauche et emprunté qui était infiniment désagréable; mais la découverte que la duchesse venait de faire de la beauté de Kattie, frappa mistress Buhanun: elle se mit à examiner avec attention sa figure, et dès ce moment Kattie devint sa favorite; elle l'emmena avec elle dans toutes ses assemblées, et parut l'aimer à la folie.

A-peu-près vers cette époque, la petite vérole, ce fléau si redoutable pour la beauté, commença à faire beaucoup de ravages aux environs de Castle Gówrand, et on prit toutes les précautions possibles pour préserver du mauvais air les habitans du château; mais le fils unique du

major, joli enfant, âgé de cinq ans, trop vif pour se soumettre à ne point franchir les bornes prescrites par son père, fut bientôt attaqué de la maladie fatale. Ce malheureux événement causa les plus vives alarmes à la belle mistress Buhanun, qui n'étant pas certaine si elle avait eu la petite vérole, se réfugia, avec sa chère Kattie, dans la maison d'une de ses amies, aussi gaie et aussi légère qu'elle, et qui l'avait engagée à venir passer quelques jours dans les montagnes de l'ouest.

L'état du pauvre petit Willy Buhanun devint si violent, que le troisième jour, la force de la fièvre lui causa un délire terrible. Toutes ses idées semblèrent fixées alors sur *la bonne dame de la maison*

de Donald Ferguson ; il répétait sans cesse cette phrase. Le major n'avait jamais entendu parler de Donald ; mais dans la sollicitude passionnée de son cœur, il envoya chercher cet homme pour calmer le délire de son pauvre petit enfant. Néanmoins il ne fut pas peu surpris de voir que son domestique, de retour, au lieu d'amener avec lui Donald, lui présenta une lettre de la part de mistress Walsingham, qui offrait ses complimens à M. et à mistress Buhanun, et leur demandait la permission de venir voir Willy. Le style et l'écriture de cette lettre prouvèrent au major qu'elle était d'une personne de distinction, et que sans doute elle demeurait dans la maison de Donald Ferguson, qui était située sur les limites de

ses terres, et dépendante de sa seigneurie.

Il répondit sur le champ, excusa l'absence de sa femme, exprima sa reconnaissance pour la bonté de mistress Walsingham, et accepta sa proposition.

Mistress Walsingham, qui éprouvait la plus tendre affection pour Willy, avait suivi le domestique du major, et attendait sa réponse à la porte de Castle Gowrand. Aussitôt qu'elle l'eut reçue, elle se hâta d'entrer dans la chambre du petit Buhanun. L'enfant la reconnut, jeta ses bras autour de son cou, reposa sa tête brûlante sur son sein, et tomba dans un sommeil doux et profond, tandis que son père, palpitant de joie et d'espérance, accablait de bénédictions la généreuse étrangère, dont

l'arrivée venait de produire un effet si consolant.

Le major considérait mistress Walsingham comme l'ange tutélaire de son fils, et lorsqu'il vit les caresses maternelles dont elle se plaisait à l'accabler, ses sensations devinrent trop vives pour les exprimer ; elle le supplia de confier l'enfant à ses soins, et déclara le désir qu'elle éprouvait de rester avec lui, pour veiller à tous les accidens que pouvait produire la fatale maladie.

Une révérence respectueuse et un regard plein de gratitude furent la seule réponse que le major put adresser à la généreuse mistress Walsingham ; il sortit bientôt après de la chambre, pour satisfaire sa curiosité sur l'amie compatissante que le ciel semblait

avoir conduit chez lui dans une circonstance si accablante pour son cœur. Il trouva Donald Ferguson, qui avait suivi mistress Walsingham à Castle Gowrand, et qui attendait ses ordres dans le vestibule; il interrogea cet homme, et reçut de lui tous les renseignemens qu'il désirait.

Donald avait quitté la maison paternelle, celle où il demeurait maintenant, pour se livrer au métier de pêcheur sur les côtes qui avoisinent la ville de Dundée. Il s'était marié dans ce nouvel établissement, et son industrie l'avait mis bientôt en état, non seulement de soutenir sa femme, mais encore d'envoyer des secours à sa mère et à la fille de sa sœur défunte, qui vivait avec elle.

La cabane de Donald était bordée par l'élément dont il tirait sa subsistance, et dans une espèce d'enfoncement entre deux précipices. Là vivaient aussi une demi-douzaine de familles s'alliant entre elles, et n'ayant aucun commerce avec le reste du monde, que celui de vendre leur poisson, et de se pourvoir, non des choses qui leur manquaient, mais de celles absolument nécessaires à l'existence.

Les tempêtes terribles qui règnent sur les côtes de l'Ecosse, offraient souvent le spectacle des naufrages, de la mort aux yeux de ces pauvres gens ; et ce qu'il y avait de plus affreux encore, c'est que leurs cabanes étant placées sur la cime des rochers, il était rarement possible qu'ils pussent

offrir leur assistance aux infortunés qui luttaient contre la fureur des élémens.

Après une de ces tempêtes horribles, et lorsque le soleil se levait majestueusement du sein de la mer, dont les vagues en furie avaient roulé l'épouvante durant toute la nuit, et troublé le repos des paisibles habitans qui entendaient le signal de détresse d'un vaisseau ; ils étaient sortis pour chercher les débris de ce bâtiment parmi les rochers contre lesquels il avait pu se briser. Donald arriva plus près de la mer que ses compagnons, et entendit bientôt des gémissemens sourds et prolongés ; il suivit la direction de cette voix plaintive, et découvrit une malheureuse femme qui avait été jetée par la violence

des vagues dans l'enfoncement d'un rocher, à peine assez large pour contenir son corps ; elle était retenue dans cette espèce de prison, et les vagues avaient roulé sur elle sans pouvoir l'entraîner dans la mer.

Donald appela immédiatement ses camarades, et ils eurent beaucoup de peine à retirer la pauvre étrangère qui se trouvait hors d'état de faire le plus léger mouvement; elle avait le corps meurtri et une jambe cassée. Ils la chargèrent enfin sur leurs épaules, et la portèrent dans la cabane de Donald.

Nelly, femme de cet honnête pêcheur, avait un cœur excellent, mais une santé déplorable, et elle soigna l'étrangère, tandis qu'on était allé chercher des se-

cours à Dundée. Un chirurgien arriva bientôt après, qui remit sa jambe, et pansa les autres blessures qu'elle avait reçues. Les soins touchans dont on l'accablait, la rendirent à la vie, et à un sentiment bien douloureux ; car la pauvre Nelly ayant excédé ses forces en la veillant plusieurs nuits, mourut victime de son humanité, le jour même que le chirurgien prononça que l'étrangère était hors de danger.

La douleur qu'éprouva Donald de ce malheureux événement, redoubla l'intérêt que la plus vive reconnaissance avait déja fait naître pour lui dans le cœur de celle qui lui devait l'existence. Elle lui fit présent d'une somme d'argent, qui le plaça dans une situation aisée en comparaison de la vie

chétive qu'il avait menée jusqu'alors ; et lui ayant entendu dire qu'il était né dans une partie plus intérieure de l'Ecosse, qu'il avait une mère et une nièce qui demeuraient dans la maison dont il hériterait un jour, elle se décida à partir avec lui pour habiter cette retraite.

La situation romantique et solitaire de ce lieu, convenait parfaitement à la mélancolie de mistress Walsingham ; elle se plut à disposer la maison d'une manière convenable pour elle, prit Donald et la jeune Annie sa nièce à son service, en leur défendant à l'un et à l'autre de faire connaître à qui que ce fût, qu'ils eussent une locataire chez eux.

Lorsque mistress Walsingham fit naufrage, elle avait eu le bonheur

de porter sur elle plusieurs billets de banque qui, malgré qu'ils fussent un peu gâtés par l'eau de la mer, n'en conservaient pas moins leur valeur. La somme qu'ils représentaient, était plus que suffisante pour assurer son existence, d'après le plan qu'elle venait d'adopter; était-ce là toute sa fortune? avait-elle des parens, des amis, des connoissances? c'était là un secret qui ne sortit jamais de sa bouche, et que les honnêtes compagnons de sa retraite ne cherchèrent à pénétrer dans aucune circonstance.

En faisant construire un petit édifice attenant à l'ancienne maison qu'on avait toujours appelée *House at Burnseede* (1), elle mit

(1) Maison du bord de la rivière. Burnscede signifie, en dialecte Ecossais, les bords d'une rivière ou d'un ruisseau.

un soin particulier pour que l'extérieur fût parfaitement semblable au vieux bâtiment ; avant de quitter Dundée, elle avait donné ordre à un tapissier de faire venir de Londres tous les meubles qu'elle désirait, et Donald les transporta ensuite dans une charrette au lieu de leur destination.

La reconnoissance affectionnée que cet honnête garçon éprouvait pour sa nouvelle maîtresse, ne put s'accroître, même en voyant que toutes les belles choses dont sa maison était pourvue, et le nouvel édifice qu'on y avait ajouté, augmenteraient la valeur de son héritage.

Lorsque les appartemens de mistress Walsingham furent arrangés, et qu'elle put se livrer à ses études favorites, lire, écrire,

jouer du piano forte et de la guitare, son esprit actif, son ame forte et généreuse lui firent éprouver néanmoins un certain vide, dont l'effet trahissait, en quelque manière, le secret qu'elle était si soigneuse de cacher.

Donald ayant reçu des ordres de sa part, de chercher parmi le voisinage, et de secourir les infortunés qui pouvaient languir dans la misère, on fit bientôt courir le bruit que Donald Ferguson logeait chez lui une bonne dame qui avait fait bâtir une autre maison ornée de beaux meubles; mais comme ces propos n'étaient répétés que dans les pauvres chaumières et parmi les objets de la bienfesance de mistress Walsingham, ils ne purent parvenir jusqu'aux cercles brillans

de mistress Buhanun, et encore moins dans la retraite du major à Castle Gowrand.

Willy Buhanun, qui avait la vivacité ordinaire aux enfans de son sexe, et qu'on voyait toujours avec ses jolis cheveux blonds, ses joues fraiches et vermeilles, sauter et courir vers toutes les cabanes des environs, s'étant égaré un soir d'été, en cueillant des fraises dans un bois qui bornait les possessions de son père, s'éloigna insensiblement de ses petits compagnons avec lesquels il était venu, et finit par s'égarer : il voulut retourner sur ses pas, et prit, sans s'en appercevoir, un chemin opposé. Il suivit un sentier tortueux qui le conduisit sur les bords d'une rivière surlaquelle étaient parsemés

des morceaux de roches çà et là, et qui pouvaient fàciliter le passage d'un bord à l'autre.

Willy regarda autour de lui, reconnut cette rivière qu'il avait déjà traversée dans plusieurs autres endroits; et se rappelant que sa nourrice demeurait quelque part aux environs, il marcha de roches en roches, jusqu'à ce qu'ayant perdu l'équilibre, il tomba dans l'eau.

Les fenêtres de mistress Walsingham donnaient en face de la rivière; elle s'apperçut de la chûte de l'enfant, et sortit avec précipitation, accompagnée de Donald, de manière qu'ils eurent le bonheur de le sauver, avant que le courant de l'eau l'eût entraîné plus loin.

Tandis qu'on séchait les habits

de Willy, il fit connaissance avec mistress Walsingham ; mais de retour chez lui, il se garda bien de parler de son accident, de crainte qu'on ne l'empêchât de courir comme à l'ordinaire, et continua secrètement ses visites à la bonne dame du Burnseede qui l'accablait de caresses et d'amitié.

Le cœur de mistress Walsingham était naturellement sensible, ou peut-être quelque triste souvenir lui arrachait-il les larmes qu'elle versait souvent en caressant Willy. Quoi qu'il en soit, cet enfant était devenu cher à son cœur et nécessaire à son existence, lorsqu'elle apprit par le billet du major, le triste état dans lequel il se trouvait plongé. Ses soins maternels et sa tendre sollicitude ne purent prévenir néan-

moins les affreux ravages de la maladie, et le vingt-unième jour s'écoula avant que l'éruption parût. Durant cet intervalle, les deux filles du major, et une femme qui était attachée à leur service, gagnèrent aussi la petite vérole, ainsi que plusieurs autres domestiques de la maison.

Dans une position si affreuse, la douleur du plus tendre des pères et du meilleur des maîtres, ne pouvait manquer d'inspirer le plus vif intérêt à un cœur tel que celui de mistress Walsingham; et pour comble de désespoir, Willy expira dans ses bras, au moment où on doutait si ses deux sœurs n'allaient pas aussi le suivre au tombeau.

Mistress Walsingham donna des ordres pour qu'on fît inhumer son intéressant

intéressant petit ami, et transporta tous les soins qu'elle avait eus pour lui, à ses sœurs expirantes. Plus heureuse cette fois, elle eut le plaisir de les arracher des bras de la mort, et de les rendre à leur malheureux père, dont la douleur d'avoir perdu son fils avait été absorbée jusqu'alors par les inquiétudes mortelles qui lui restaient sur le sort de ses deux autres enfans.

L'amitié la plus sincère ayant pour base, la compassion d'une part, et la plus vive reconnaissance de l'autre, ne pouvait manquer de naître dans une époque si intéressante. Mistress Walsingham emporta avec elle, en quittant Castle Gowrand, l'admiration, le respect et la gratitude de son hôte, qui laissa passer rare-

ment, depuis, un seul jour sans lui porter l'hommage de ses divers sentimens dans la maison de Burnseede.

La fuite de mistress Buhanun ne l'avait pas sauvée néanmoins du danger qu'elle appréhendait; elle emporta le venin avec elle, ou le prit chez son amie. Quoi qu'il en soit, elle fut attaquée de la petite vérole le même jour que la belle Kattie; mais la malignité de cette cruelle maladie semblait avoir épuisé toute sa force à Castle Gowrand, et mistress Buhanun, ainsi que sa fille, se guérirent sans avoir la plus légère marque; alors son amie l'instruisit des fatales nouvelles qu'elle venait de recevoir du major.

La joie extravagante que témoigna mistress Buhanun, à son retour

à Castle Gowrand, lorsqu'elle vit qu'Emma était très marquée, et que Jessy avait les yeux rouges, tandis que Kattie et elle venaient d'échapper à tous les ravages fatales à la beauté, choqua le major, qui, pensant à son fils, ne put retenir ses larmes. Mistress Buhanun se rappela alors qu'elle était mère, et se mit à pleurer: « Willy! pauvre Willy! » s'écria-t-elle même en fixant ses regards sur une glace; mais comme Willy n'était pour elle qu'une simple connaissance qu'elle voyait rarement, elle s'occupa bientôt d'idées plus agréables, tandis que le major, accompagné de ses deux filles, rendait des visites fréquentes à mistress Walsingham. Sa froideur pour sa femme augementa tous

les jours ; il cessa même de s'occuper de sa manière de vivre; et ayant perdu son héritier, il ne chercha plus à modérer les dépenses d'une mère si insouciante et si extravagante.

Quoique les progrès du major, dans son intimité avec mistress Walsingham, fussent très lents, d'après la réserve naturelle du caractère de cette dernière, augmentée encore par le récit que Donald lui avait fait de la conduite de mistress Buhanun, il en voyait assez pour faire la comparaison des vertus, des sentimens et des manières d'une femme, si bien selon son cœur, avec les procédés et l'extravagance de son insensible épouse. De profonds soupirs lui échappaient alors dans

l'amertume de ses pensées, et il ne trouvait de consolation, de courage que dans les instans qu'il passait chez mistress Walsingham.

CHAPITRE XII.

Mistress Buhanun fut bientôt instruite de la nouvelle connaissance qu'avait faite son mari. Elle se rappela tout à coup, d'après les informations qu'elle venait de recevoir, que cette femme extraordinaire demeurant depuis sept années aux environs de Castle Gowrand, c'était précisément à cette époque qu'avait commencée la froideur de son mari.

L'histoire du naufrage de mistress Walsingham, son départ de Dundée pour venir se confiner dans la retraite, lui semblaient une jolie histoire inventée à dessein. « Car, comment est-il possible, » disait-elle, « qu'une femme, retirée des flots de la mer par un pauvre

pécheur, et qui n'avait ni amis, ni protection, ni aucun asyle où elle pût retourner, ait été en état de faire construire des chambres, de secourir des fermiers et de nourrir des pauvres ? D'ailleurs, comment peut-on imaginer qu'une personne d'un certain rang puisse se résoudre à demeurer avec des créatures semblables à Donald Ferguson, à sa vieille mère sourde et à son insipide nièce ? »

Le major allait tous les jours rendre visite à mistress Walsingham, il emmenait avec lui ses filles, excepté Kattie, qui était devenue un personnage trop important pour suivre son père. La maladie de Willy, pensait mistress Buhanun, avait amené la découverte de cette liaison; mais il ne pouvait rester aucun doute

qu'elle n'existât depuis long-tems, et l'homme, qui était si avare pour les besoins de sa femme légitime, ne manquait point de générosité pour sa maîtresse. Cette nouvelle maison, que mistress Walsingham avait fait bâtir, offrait, à la vérité, le même extérieur que le reste de l'édifice; mais le peu de personnes qui avaient pénétré dans l'intérieur, exprimaient leur surprise sur le goût qui régnait dans la décoration des appartemens, et sur l'élégance des meubles.

La rage concentrée qui fermentait dans le cœur de mistress Buhanun, éclata néanmoins avec fureur, lorsque le major lui fit entendre qu'elle devait une visite de remercîmens à mistress Walsingham. Elle accabla son mari des plus sanglans reproches, sortit

de la chambre, donna des ordres pour qu'on lui préparât un lit à part; et si elle n'avait eu-quelques craintes de rompre avec le peu de personnes qui venaient encore à Castle Gowrand, elle n'eût même pas voulu se trouver avec son mari dans la salle à manger.

Le major supporta les contrariétés qu'il trouvait ainsi sans cesse dans sa maison, avec le calme d'un homme au dessus de toutes les tracasseries indécentes; il se livra entièrement à l'éducation de ses filles, et continua à les mener avec lui chez mistress Walsingham, au grand scandale de sa femme. Miss Kattie, depuis qu'on avait découvert sa beauté, et qu'elle était devenue la favorite de sa mère, ne s'occupait plus

que de sa toilette ; mais heureusement pour elle, que le major avait eu soin de lui donner des leçons d'écriture et de grammaire, avant qu'elle commençât à se livrer, sous la direction de sa mère, aux sciences importantes de la parure, du jeu et de la danse.

Telle était la situation des habitans de Castle Gowrand depuis deux ans, lorsque les lettres envoyées par John arrivèrent à leur adresse. Le major fut surpris agréablement à l'idée de pouvoir assurer le sort de ses enfans d'une manière plus brillante qu'il ne l'avait espérée d'après les profusions de sa femme. Il partit pour Londres, déterminé, quel que fût le résultat de son voyage, à ne point accroître ses dépenses, mais à placer, d'une manière avan-

tageuse, les sommes qu'il pourrait recueillir; et son plan d'économie fut si rigide, qu'il ne se fit conduire dans sa voiture que jusqu'à Edimbourg : là, il prit la diligence de Londres, laissant sa femme et la jolie Kattie, fesant des projets pour l'hiver suivant, se proposant de dépenser à Edimbourg une partie des richesses qu'elles attendaient de l'Inde, et s'occupant avec curiosité de cette jeune fille, recommandée d'une manière si forte par le colonel, et à qui il avait eu la folie de laisser un legs si considérable.

La première lettre du major à son arrivée ne fut nullement favorable; la seconde encore moins, et les suivantes détruisirent en entier les espérances brillantes de la mère et de la fille.

Mistress Walsingham, au contraire, encouragea son ami à persévérer dans ses recherches, et ne voulant pas douter que sa fortune ne s'augmentât considérablement, elle lui recommanda avec force d'engager une gouvernante habile à l'accompagner en Ecosse, afin de perfectionner l'éducation de ses filles, ou de les envoyer dans quelque pension en Angleterre.

Ceux qui connaissent les usages de l'Ecosse, savent quels soins on prend, en général, pour détruire dans les enfans la prononciation que leur donne leur dialecte natif. On ne parlait qu'écossais dans tous les environs de Castle Gowrand, et le principal regret du major, en élevant ses filles chez lui, était de ne pouvoir remédier

à cet inconvénient, car il ne se souciait point de les éloigner de sa présence ; mais il était si malheureux dans son intérieur, mistress Buhanun avait tellement l'habitude de contrarier tous ses projets dans l'idée qu'ils étaient suggérés par la femme du Burnseed ; et il devenait si difficile d'engager une personne de mérite à se charger de l'éducation des enfans contre l'approbation de leur mère, qu'il avait abandonné toute espérance de donner des talens agréables à ses filles, et s'était contenté du projet de les rendre des femmes vertueuses.

Mistress Walsingham se serait naturellement attendue à quelques avances de la part de mistress Buhanun, d'après les soins qu'elle avait pris de ses enfans, si les jeu-

nes filles elles-mêmes ne l'eussent instruite des dispositions défavorables de leur mère. Mais mistress Walsingham était trop satisfaite du témoignage de sa conscience et de la vie retirée qu'elle avait embrassée, pour former le moindre désir d'être interrompue dans sa solitude par une femme d'un caractère semblable : son ame était au-dessus du soupçon ; et ne pouvant croire les autres capables d'une basse jalousie, elle se livra à son affection pour les enfans du major, et lui accorda à lui même l'amitié et la confiance dont il était digne.

Ce fut à cètte femme respectable, que le major écrivit un détail circonstancié de l'histoire et de la situation de Rosa ; il lui avoua aussi le désir qu'il avait de la conduire à Castle-Gowrand,

comme le plus charmant modèle pour ses filles, et dans le dessein de remplir aussi par cette démarche, un devoir sacré envers la mémoire de son parent. Mais introduire la douceur, la beauté et la délicatesse dans un séjour où toutes ces perfections ne rencontreraient que mortifications et insultes, comment pourrait-il s'y déterminer ?

Mistress Walsingham, charmée de la description d'une compagne qui pourrait devenir si utile à Emma et à Jessy, écrivit au major l'approbation qu'elle donnait à son projet, lui conseilla de ranimer les espérances de mistress Buhanun sur la succession de l'Inde, de lui parler de Rosa, sans entrer dans aucun détail de ses rares talens, et de lui faire entendre

qu'il devait prendre cette jeune personne sous sa protection, jusqu'à ce qu'il ait eu des nouvelles certaines de la fortune qu'avait laissée le colonel. Elle lui recommandait aussi de ne point dire un mot de la naissance de Rosa, afin que mistress Buhanun se trouvât forcée de la traiter avec les égards dus à une parente, ce qu'elle ne ferait pas si elle était instruite de l'obscurité de son origine.

L'opinion de mistress Walsingham, si conforme à celle du major, le détermina immédiatement ; il se rendit à Mount Pleasant, transporté du projet d'emmener avec lui une si charmante institutrice pour Emma et Jessy, mais regrettant que Kattie, dont l'âge était à peu près semblable à celui de Rosa, ne pût pro-

fiter aussi des avantages dont ses sœurs allaient jouir. « Ma pauvre Kattie! » disait le bon major en soupirant; « elle eût été semblable à la jeune personne qui excite mon admiration, si elle avait eu pour mère une Walsingham ou une Harley.

Mistress Harley écouta la proposition du major avec un mélange de chagrin et de plaisir. Il l'assura que son intention formelle était d'accomplir les dernières volontés du colonel, dès l'instant que sa succession parviendrait entre ses mains; qu'il se regardait d'ailleurs comme le tuteur de l'enfant adoptif de son neveu; et de quelle manière alors pourrait-il remplir les devoirs de cette charge sacrée à une distance d'environ cinq cents milles? La

position critique de Rosa, malgré tous les soins de mistress Harley, pourrait l'exposer à des embarras, si la fortune dont il espérait qu'elle hériterait était connue, ou à des insultes, si elle était ignorée; considérant d'ailleurs cette jeune et charmante fille comme sa parente, il l'introduirait sous ce titre dans sa famille, la traiterait comme son enfant, et la respecterait comme une amie; elle partagerait sa tendresse avec trois filles aimables qu'il avait, et dont la mère ne pourrait manquer d'être sensible à l'avantage de posséder une telle compagne pour ses enfans : tout ce qu'il demandait à miss Buhanun était de prendre ses filles sous sa protection, et de permettre qu'elles se livrassent en vivant près d'elle à l'étude des talens en-

chanteurs qui la distinguaient avec tant d'avantage; le major termina son discours, en priant mistress Harley de réfléchir à la proposition qu'il venait de lui soumettre, et d'en faire part à sa pupille de la manière qu'elle jugerait le plus convenable.

Mistress Harley aimait Rosa; et d'après la manière dont cette aimable fille s'acquittait de son emploi, son départ ne pouvait manquer d'être désavantageux pour l'école : mais l'intérêt personnel n'avait jamais aucune part dans les décisions de mistress Harley; elle profita des lumières que lui donnait son expérience, pour peindre à sa jeune amie les avantages dont elle jouirait en fesant son entrée dans le monde sous la protection d'une famille

respectable, qui, la recevant comme une parente, ne pourrait l'abandonner sans se compromettre quel que fût le résultat de la succession du colonel. « Il est impossible, ma chère enfant, » ajouta mistress Harley avec la plus tendre affection, « que vous soyez quelque part sans acquérir des amis, et encore plus impossible, que les charmes dont la nature vous a douée, n'excitent l'admiration et l'envie ; dans le premier cas, la protection d'un homme, tel que le major, ne doit vous donner que plus d'importance ; et dans le dernier, qui mieux que lui peut vous garantir de tous les inconvéniens d'une célébrité souvent dangereuse ? »

Rosa, incertaine, et même sans espérance de posséder jamais quel-

que portion de la fortune du colonel, avait contracté l'habitude d'envisager sa situation d'une manière agréable : son cœur était exempt de tout sentiment de vanité, et la vie laborieuse qu'elle menait éloignait de son esprit tous les projets de l'ambition ; mais, sans considérer les richesses comme la source du bonheur, elle n'était pas insensible aux avantages et à l'indépendance qu'elles pouvaient procurer; et quoiqu'elle fût parfaitement satisfaite de vivre dans l'école de Mount Pleasant, elle n'avait aucune aversion pour figurer sur le grand théâtre de la société. Elle sentit vivement néanmoins les motifs délicats qui engageaient mistress Harley à lui donner un conseil, dont l'effet ne pouvait que nuire aux intérêts

personnels de cette digne gouvernante; elle lui témoigna sa vive reconnaissance, mais n'osa résister aux avis de celle qu'elle considérait comme une mère tendre et prévoyante; elle accepta donc les propositions du major, qui retourna alors immédiatement à Londres, pour s'occuper des apprêts du départ.

Eléonore Bawsky s'opposa d'abord, avec toute la chaleur de l'amitié, à ce qu'elle nommait le bannissement de Rosa; mais étant forcée de convenir que l'expérience d'une jeune fille de seize ans ne pouvait être comparée à celle d'une femme de cinquante-cinq, elle céda aux argumens de mistress Harley, à condition que Rosa viendrait passer avec elle le peu de jours qui lui restaient jus-

qu'à son départ pour l'Ecosse.

Rosa, qui ne voulait point s'absenter de Mount Pleasant sans les ordres du major, lui écrivit la proposition d'Eléonore, et reçut la permission de l'accepter. Il joignit à sa lettre un billet de banque de vingt livres sterlings pour les frais de son voyage.

Il y avait alors un an environ que sir Salomon avait avancé les sommes nécessaires à l'entretien de Rosa, et six mois s'étaient écoulés depuis son refus formel de se mêler d'elle à l'avenir d'aucune manière ; mais les présens du colonel avaient été si fréquens et d'un si grand prix, que mistress Harley avait mis de côté plusieurs pièces de mousseline magnifiques, non, il est vrai, comme une ressource contre un revers de fortune qu'elle ne craignait

point alors pour sa pupille, mais comme des objets rares et curieux de l'Inde; ils avaient servi depuis à d'autres usages, et Rosa employa le reste à former une addition élégante à la beauté de sa garde robe. Enfin, elle quitta Mount Pleasant, cet asyle heureux de son enfance, dans lequel la compassion l'avait accueillie, et l'amitié lui avait fait passer des momens si doux : elle ne pouvait s'arracher des bras de mistress Harley, la baignait de ses larmes, et répétait sans cesse : « adieu! ô ma mère! ma tendre amie, adieu! bénissez-moi, aimez-moi toujours, adieu! » Elle fut accompagnée jusqu'à la voiture par les sous maîtresses et les pensionnaires qui pleuraient son départ et la comblaient de bénédictions ; mais

mistress

mistress Harley resta dans le parloir, les regards fixés vers la porte par laquelle sa bien aimée pupille venait de sortir, et incapable de soutenir le spectacle de son départ.

Rosa, assise dans sa voiture, tourna la tête vers Mount Pleasant, jusqu'à ce que l'éloignement le dérobât à sa vue, mais ses larmes coulaient encore lorsqu'elle arriva à Londres. Elle descendit chez le docteur Croak, se jeta dans les bras de sa chère Eléonore, qui l'attendait dans le vestibule, et la réunion de ces deux charmantes amies leur procura à l'une et à l'autre la plus douce consolation.

Rosa passa trois jours à Londres, occupée à tout voir et à ne rien faire. On ne put lui cacher, durant cet intervalle, qu'on n'avait

reçu aucune nouvelle du pauvre John, ni le triste état de sa femme, qui marchait toujours avec des béquilles à Bath; elle aimait tendrement ces deux anciens compagnons des jours heureux de son enfance; elle pleura sur le sort de l'honnête John, et envoya la moitié de ses vingt livres à Betty. Bientôt après le major la fit avertir qu'il avait fixé le surlendemain pour le jour de leur départ de l'Angleterre.

CHAPITRE XIII.

Le major sentait le besoin d'une économie rigide d'après la situation de sa fortune, néanmoins il demanda à Rosa si elle n'avait pas besoin de faire quelques emplètes qui pourraient excéder la somme qu'elle possédait déjà, et il mit dans cette offre un ton franc et amical qui prouvait le plaisir qu'il aurait à l'obliger. Il lui annonça en même tems son intention de diminuer les dépenses du voyage en prenant la voiture publique, lui dit qu'il avait arrêté deux places dans la diligence de Stilton, qui devait partir de Londres à quatre heures du matin, et qu'il serait nécessaire qu'elle vînt cou-

cher à son auberge la veille de leur départ.

Eléonore voulut y accompagner son amie ; et le major, dans l'intention de faire plaisir à Rosa, ayant ordonné un joli souper, écoutait avec délices les effusions de l'amitié de ces deux charmantes jeunes filles, souriait aux saillies naïves qui échappaient à leur gaieté, lorsque l'aubergiste entra dans la chambre, et lui dit à l'oreille le nom d'une personne qui demandait à lui parler avec les plus vives instances. Le major se leva sur le champ, pria les jeunes personnes de se retirer, ou pour mieux dire les poussa dans une chambre voisine ; elles y étaient à peine entrées, qu'une femme se précipita dans celle d'où elles venaient de sortir, et fit plusieurs excla-

mations douloureuses à la vue du major, qui parvinrent aux oreilles des deux amies étonnées. Au milieu de la confusion qui régnait dans ce moment, la porte de la chambre où elles étaient réfugiées restait entr'ouverte. Eléonore, un doigt sur la bouche et s'avançant sur la pointe des pieds, continuait à observer ce qui se passait, jusqu'à ce que le major fixant ses regards de ce côté, se leva et ferma entièrement la porte.

Néanmoins ce qu'Eléonore avait vu lui causa, ainsi qu'à Rosa, la plus vive surprise.

L'étrangère s'était jetée dans les bras du major, avait ensuite joint les mains avec un mouvement convulsif, levé ses yeux vers le ciel, tandis qu'un torrent de larmes

inondaient ses joues, et qu'elle poussait des sanglots comme si son cœur allait se briser par la force de sa douleur.

Le major, d'une voix très-basse, semblait proférer des paroles de consolation.

« Jamais ! jamais ! jamais ! » s'écria l'inconnue en redoublant ses larmes, « oh ! jamais. »

Le major continua à lui parler, elle parut attentive à ce qu'il disait, autant que pouvait le lui permettre la violence des soupirs qui s'échappaient de son sein. Elle tira ensuite un diamant de son doigt, le mit dans celui du major, pressa ses mains avec ardeur, joignit de nouveau les siennes avec un mouvement passionné, promena des regards égarés autour d'elle, fit plusieurs exclamations

d'une voix basse et concentrée ; enfin cédant de nouveau au désespoir dont elle paraissait accablée, elle se jeta aux genoux du major, se donna des coups sur la poitrine, en s'écriant : « Oh ! pardonnez-moi, bénissez ! oui, bénissez !.. »

Ses sanglots étouffèrent sa voix. Le major la releva, la fit asseoir sur un canapé ; alors elle appuya sa tête sur son sein et pleura amèrement : il mêlait lui-même ses larmes aux siennes, et ce fut alors qu'il se leva pour fermer la porte, tandis que la curieuse Eléonore, étonnée, confondue, racontait tout bas à son amie ce qu'elle venait de voir.

L'inconnue resta près d'une heure ; durant cet intervalle, quelques exclamations et des paroles entrecoupées parvinrent jusque

dans la chambre des deux amies ; elles distinguèrent souvent des sanglots et le murmure calme de la voix du major, qui semblait toujours offrir des consolations ; à la fin une sonnette se fit entendre, et Eléonore, courant à la fenêtre qui donnait sur la rue, vit un carrosse magnifique et apperçut, à la lueur de trois lanternes qui étaient sur le devant, des armes et la couronne de pair. Le major conduisit l'inconnue jusqu'en bas, mais ne parut point aux yeux des domestiques : trois d'entr'eux revêtus d'une livrée brillante portaient des flambeaux, et attendaient respectueusement que leur maîtresse s'avançât : la dame, qui paraissait ne pas jouir d'une bonne santé, par son air de langueur et ses vêtemens négligés,

monta alors dans sa voiture qui disparut bientôt aux regards d'Eléonore.

Le major envoya faire ses excuses aux deux amies de ne pouvoir venir les rejoindre, elles s'assirent alors l'une et l'autre à chaque extrémité de la table, et se regardèrent avec surprise, comme cherchant l'explication d'une scène qui leur paraissait si extraordinaire.

Eléonore rompit le silence la première : elle s'écria que le major était surement un homme à intrigues, indigne d'avoir la tutèle d'un ange comme sa Rosa ; elle supplia ensuite son amie avec les plus vives instances de quitter cette maison sur le champ, et de revenir avec elle chez le docteur Croak.

Rosa, sans pouvoir tirer de meilleures conséquences de ce qui venait de se passer, qu'Eléonore, n'était pas néanmoins si sévère dans son jugement : elle dit qu'on ne devait pas toujours se fier aux apparences, que la dame paraissait d'un rang distingué, et que le major était un homme marié.

Eléonore s'efforça de prouver, à sa manière, que son jugement n'était pas si sévère. Elle prétendit que le rang de la dame, loin d'être un argument contre son opinion, l'y confirmait davantage. Les journaux, les gazettes n'étaient-ils pas remplis d'anecdotes scandaleuses sur les femmes de qualité, qui accableraient de confusion celles d'un rang inférieur et les banniraient de la société si elles en étaient l'objet ? Voit-on les nobles

époux des premières, leurs pères, leurs frères et tous leurs illustres parens lire ces papiers avec honte et ressentiment? Les tantes, les mères et même les grand'mères de qualité ne donnent-elles pas un exemple scandaleux aux jeunes personnes de leur famille, en courant comme des folles après les hommes? Ne sont-elles pas liées publiquement avec des femmes dissolues? Ce spectacle ou toutes les autres extravagances, excitent-ils quelque mouvement de dégoût et d'indignation parmi les très-honorables membres de la haute société? Il est vrai que si une malheureuse jeune personne, d'un rang obscur, cédant à une passion impérieuse, et entraînée par une faiblesse, quelquefois in-

volontaire, dans le torrent où elle ne peut plus s'arrêter, offre le spectacle de la pudeur, foulant aux pieds les préjugés, alors les honorables membres ne manquent pas de l'accabler de leur mépris, et ils y mettent même un acharnement qui semble exprimer leur colère contre celle qui a la hardiesse d'envahir ainsi leurs droits, et ne perdent aucune occasion de la faire repentir de sa présomption et de son audace.

« Bon Dieu ! ma chère Eléonore, » interrompit Rosa étonnée : « quelle longue satyre venez-vous de me débiter; et où avez-vous pris une semblable idée des personnes d'un rang supérieur ? »

« Ne vous ai-je pas dit que c'était dans les papiers publics ? » répondit Eléonore :

« Fort bien ! mais les croyez-vous infaillibles ? »

« Oh ! non, pas absolument ; mais Rosa, si vous aviez vécu un peu dans le monde, vous seriez peut-être aussi crédule que moi. D'ailleurs, ma tante Bawsky, qui a la prétention d'être au nombre des personnes du plus grand ton, connaît toutes les anecdotes scandaleuses de la société brillante, et n'a jamais démenti celles qu'on publiait dans les papiers nouvelles. Tous les jours notre table du déjeûner est couverte de journaux ; nous y voyons rarement quelque action vertueuse des grands ; mais en récompense on ne parle que de leurs dissipations, de leurs folies et de leurs extravagances, des intrigues des lords, de celles de leurs augus-

tes compagnes, de la promptitude avec laquelle ils payent leurs dettes d'honneur, et de l'oubli total de celles qui entraînent la ruine des infortunés marchands qu'ils réduisent souvent à la mendicité; enfin, pour abréger ce récit scandaleux, on ne reconnaît plus les gens de qualité que par la figure pâle, blême des hommes, leurs cheveux tondus, les touffes de barbe qui se prolongent jusqu'au bas de leurs joues de chaque côté, ce qui les rend semblables à des singes; et par le visage peint, les grandes plumes, les bras nus et la gorge découverte des femmes.

Rosa ne pouvait revenir de l'étonnement que lui causaient les connaissances profondes qu'Eléo-

nore avait acquises dans les papiers nouvelles.

« Ainsi, » continua miss Bawsky, « quoique le major soit un *homme marié*, cela ne fait rien du tout ; et puisqu'il tient aussi à la caste des gens de qualité, il peut fort bien ne trouver de beauté que dans les femmes de ses amis. »

« Eléonore ! » s'écria Rosa d'un air mécontent.

Eléonore répondit à cette espèce de reproches, en citant l'autorité des gazettes, et ajouta qu'il n'y avait qu'une chose qui la confondait, c'est que parmi toutes les intrigues dont sa tante Bawsky fesait la lecture après le déjeûner, elle n'avait jamais vu qu'une jolie femme de qualité fût amoureuse d'un vieillard tel que le major. « Un amant à cheveux blancs,

aimé par une jeune personne, était assurément une nouveauté, même pour les papiers nouvelles. »

Rosa fut plus scandalisée qu'amusée par cette dernière sortie d'Eléonore ; elle avait le plus grand éloignement pour soupçonner la vertu du major; néanmoins la scène qui venait de se passer, renfermait un mystère qui lui causait infiniment de surprise.

Eléonore persista dans la mauvaise opinion qu'elle avait prise du major et de son inconnue : « comment est-il possible, » s'écria-t-elle, « qu'une femme modeste se jete dans les bras d'un homme qui n'est point son mari, et qu'elle puisse témoigner tant de passion à la vue d'un vieillard qui va re-

tourner près de son épouse et de sa famille ? »

Rosa ne pouvait rien répondre à ces objections, ni céder aux raisonnemens d'Eléonore ; elle restait toujours dans le doute, et quatre heures du matin, moment fixé pour le départ, trouva les deux amies assises à table devant le souper, auquel elles n'avaient point touché, et discutant la question importante, si le major était un homme estimable ou vicieux.

L'entrée du vénérable compagnon de voyage de Rosa dans la chambre, interrompit Eléonore au milieu d'un de ses plus forts argumens sur le danger de se mettre sous sa protection. L'air abattu du major prouvait qu'il n'avait pas pris plus de repos que

les deux amies, et il était trop agité encore pour s'appercevoir de la situation dans laquelle il venait de les trouver. Le carrosse du docteur Croak se fesant entendre dans ce moment, Eléonore se jeta dans les bras de son amie, et lui fit ses adieux d'une voix presque étouffée par ses sanglots. Le major, attendri de la douleur et des regrets de Rosa, se hâta de l'arracher à une scène si déchirante, et la conduisit à la voiture publique, qui partit sur le champ.

La disposition pensive et mélancolique de son esprit, ne le rendait nullement propre à la conversation, et Rosa, toute entière au souvenir des amies qu'elle venait de quitter, et à ses conjectures sur la scène de la nuit der-

nière, ne se souciait point de rompre le silence. Néanmoins lorsque le soleil vint dissiper les brouillards du matin, et jeter sur la campagne des masses de lumières éclatantes, elle promena des regards satisfaits sur la perspective magnifique qui s'étendait devant elle. Son attention était partagée entre les beautés du paysage, et la lecture d'un Homère de Bitaubé, qu'elle avait dans sa poche. De tems en tems une échappée de vue, un groupe d'arbres ou un joli ruisseau, lui rappelaient le souvenir des environs de Mount Pleasant, et des êtres chéris qu'elle y avait laissés; alors le son de voix d'Eléonore semblait vibrer encore à son oreille, et fesait palpiter son cœur : une larme s'échappait de

ses yeux, et coulait lentement sur ses joues brulantes ; mais les héros d'Homère fesaient bientôt diversion à sa mélancolie ; et lorsque le major sortit de la rêverie profonde dans laquelle il était plongé, elle s'efforça de le distraire, et y parvint, de manière qu'ils continuèrent leur voyage, s'appercevant à peine de la distance qu'ils venaient de franchir. Ils arrivèrent enfin à Edimbourg, où le carrosse du major avait ordre de l'attendre.

Cependant, malgré le désir du major de retourner dans le sein de sa famille, il ne put résister à l'orgueil national qui le portait à faire voir à sa compagne de voyage toutes les curiosités de la métropole du nord, qui, par la beauté majestueuse de ses anciens mo-

numens, et par l'élégance des modernes, est justement renommée comme une des plus belles villes des trois royaumes.

Les tours du château d'Edimbourg s'élevant à une hauteur immense, dominant une vaste étendue de paysages pittoresques des environs et les flots de la mer. Le collége royal, soutenu par une rangée de colonnes parfaitement égales, et du plus beau marbre; la bibliothèque publique, dans laquelle le philosophe Hume, le sage Blair, le judicieux Robertson et l'éloquent Erskine avaient recueilli les lumières du génie, pour étendre le domaine de la pensée et perfectionner l'étude du goût; les cours de justice; le palais antique, la chambre, le cabinet, les ouvrages à l'ai-

guille de la belle et infortunée Marie Stuart. L'escalier dérobé sur lequel le malheureux Rizzio, après avoir été arraché de dessous le fauteuil de sa maîtresse, fut assassiné par le barbare Jacques et ses satellites ; la place où ce prince, lâche et faible, fut massacré lui même peu de tems après ; le beau portrait de Charles Ier et de son épouse dans l'appartement du lord Bredalbane ; les tableaux anciens et magnifiques qui ornaient les autres parties du palais ; la collection des portraits de tous les rois de l'Ecosse dans le costume des divers siècles où ils ont vécu, et dont les regards sévères, fixés sur le plancher poudreux de la galerie immense dans laquelle ils sont rangés, semblent adresser des reproches pour la négligence

qu'on entretient autour d'eux. Tous ces objets furent montrés avec ostentation à Rosa, et le major lui expliqua chaque chose avec un mélange d'orgueil et de regret.

Rosa, depuis l'époque dont elle datait sa véritable existence, avait passé son tems à Mount Pleasant comme ensevelie dans un rêve agréable; mais l'activité de son esprit ne lui avait pas permis de négliger les connaissances utiles; elle possédait à fond l'histoire de son pays, avait pleuré souvent sur le sort de l'infortunée Marie, et se rappelait toutes les circonstances de l'histoire déplorable de cette reine célèbre, en parcourant le palais et en écoutant les explications du major.

Durant le peu de jours qu'elle avait passés à Londres chez le docteur Croak, on s'était empressé à lui faire voir toutes les curiosités de la métropole ; mais mistress Bawsky n'ayant aucun goût, et Eléonore manquant de jugement et d'expérience, elle avait tout vu sans rien comprendre, et se souvenait à peine des objets qui avaient passé avec tant de rapidité sous ses yeux.

Ici, au contraire, sous la direction d'un homme éclairé et sensible, qui mettait une espèce de gloire à lui expliquer tout ce qu'elle voyait, son esprit occupé d'une manière agréable, n'éprouvait aucune fatigue. Le plaisir qu'elle semblait goûter, frappa le major, comme l'effet que devait

naturellement

naturellement produire le spectacle de sa chère patrie. Et voulant ajouter à une sensation dont il jouissait autant que sa jeune compagne, il entreprit, malgré ses soixante-cinq ans, de la conduire sur le Calton, et de grimper avec elle sur le sommet d'Arthur, se réjouissant d'observer sa surprise et son admiration lorsqu'elle découvrirait la perspective magnifique étendue à ses pieds ; ce mélange sauvage et romantique de montagnes bleuâtres bordant l'horison, de champs fertiles, de rochers arides, et d'une cité immense ; d'édifices anciens tombant en ruine, de maisons nouvelles, de rues, de places publiques dont la symétrie et la beauté étaient également remarquables, de bocages, de jardins, de rivières,

d'églises ; enfin cette masse entière formant un coup d'œil, à la fois magnifique, solennel et enchanteur.

« Tout ce que je vois est-il réel, » s'écria Rosa, « ou bien l'effet d'un prestige magique ? »

« Non, » répliqua le major avec un mélange de plaisir et de sensibilité ; « tout ceci est réel : *vous êtes en Ecosse* ; ici est la nouvelle ville d'Edimbourg ; plus loin, sous mes pieds, l'ancienne cité. Ce bâtiment immense et négligé que vous découvrez à gauche, est le palais de nos Rois ; là bas se trouve le château orgueilleux, qui fut à la fois leur défense et leur prison ; auprès de ce bras de mer qui avance par là sont les terres du Fife ; et vers cet endroit, où vous

découvrez un bacq, est le chemin qui conduit à mon château.

Rosa, après avoir admiré en détail tous ces points de vue, donna la main au major qui la reconduisit à leur hôtel, où ils trouvèrent deux gentilshommes amis particuliers du seigneur de Castle Gowrand, et qui attendaient son retour. Rosa ayant promis de rendre un compte exact de son voyage à Eléonore, se retira pour remplir sa promesse et elle lui fit le détail de la conduite paternelle du major envers elle, ainsi que de toutes les choses étonnantes qu'elle venait de voir.

Les deux gentilshommes dont nous avons parlé plus haut, et dont l'un était un homme de loi, l'autre un médecin, soupèrent

avec nos voyageurs. Le lendemain matin le major et Rosa quittèrent Edimbourg, et arrivèrent à Castle Gowrand de bonne heure dans la soirée.

CHAPITRE XIV.

Des mois et des années s'étaient écoulés depuis que le major eût témoigné aucune sollicitude pour le gouvernement intérieur du château que mistress Buhanun avait établi à sa fantaisie. Mais jaloux de voir accueillir Rosa avec bienveillance, il s'était empressé d'écrire une longue lettre à sa femme, pour lui exposer, d'une manière énergique, les lois et les devoirs de l'hospitalité envers une jeune orpheline intéressante ; il y détaillait aussi avec force les avantages qui pouvaient résulter pour ses filles d'avoir avec elles une compagne qui joignait, à toutes les vertus de son sexe, une éducation brillante et des talens en-

chanteurs; il terminait sa lettre par un article qui devait produire plus d'effet sur mistress Buhanun que tout le reste, c'était l'annonce du ballot des mousselines brodées en or et en argent, et une caisse de tous les chiffons à la dernière mode, qu'il eut soin ensuite d'envoyer à Castle Gowrand avant son arrivée.

Mistress Buhanun, outre le sentiment de jalousie qu'elle croyait avoir tant de raison d'éprouver, était douée d'une petitesse d'esprit qui la portait, non seulement à ne point reconnaître dans les autres un mérite semblable à celui qu'elle se flattait de posséder, mais elle leur refusait même l'avantage de pouvoir soutenir la comparaison sur ce sujet. « Quelle est donc ce beau phénix avec ses

talens *enchanteurs !* » disait-elle ; « quelles perfections a-t-elle que je ne possède moi-même ; et mes enfans auront-ils jamais un meilleur modèle à imiter que leur mère ? »

Durant l'absence du major, mistress Buhanun avait été attaquée d'une fièvre violente et d'un grand mal de gorge : cette maladie était une épidémie dangereuse qui l'avait non seulement confinée chez elle, mais éloigné tous ses amis, que la crainte de la contagion empêchait de venir à Castle Gowrand.

Il n'était pas possible d'éprouver une contrariété plus vive, pour une femme incapable de supporter la solitude ; et ne sachant de quelle manière passer son tems, elle rassembla tous ses

enfans autour d'elle pour lui tenir compagnie.

La froideur et l'indifférence qu'elle avait témoignées jusqu'alors pour ses deux plus jeunes filles, s'étaient un peu adoucies par l'abattement que lui causait sa maladie, et par la découverte que, malgré la rougeur des yeux de Jessy et quelques petites marques sur le visage d'Emma, elles seraient l'une et l'autre très jolies; elle daigna même leur parler avec douceur et affection, et les jeunes filles, enchantées de ce changement favorable dans l'humeur de leur mère, répondirent à toutes ses questions, et lui racontèrent mille anecdotes concernant leur père et mistress Walsingham. Ces détails naïfs auraient rétabli la confiance dans un esprit moins

prévenu par la jalousie, ou moins rétréci par l'envie, que celui de mistress Buhanun; mais habituée à considérer toujours les objets sous un point de vue faux, elle crut trouver plus de motifs encore pour s'affermir dans son opinion. La faiblesse que lui causait sa maladie l'empêchait de contenir son chagrin, et elle répandait sans ménagement les larmes que lui arrachait la prétendue mauvaise conduite de son époux.

Emma et Jessy étaient attendries; une mère qui leur témoignait alors tant de bonté, ne pouvait avoir tort. Miss Kattie était l'écho des doléances de mistress Buhanun, de manière que ses jeunes sœurs, au lieu de demander la permission d'aller à la petite maison du Burnseede, cessèrent

entièrement leurs visites à mistress Walsingham, la regardant comme l'ennemie de leur mère.

Le major fut agréablement surpris de voir qu'il n'y avait point d'assemblée dans sa maison; mais sa joie et son émotion devinrent extrêmes lorsqu'il apperçut sa femme seule, environnée de ses trois enfans; ce spectacle lui causa une sensation délicieuse qui se peignit sur sa physionomie, et il les embrassa tous avec un transport et un attendrissement qui firent couler quelques larmes sur ses joues vénérables.

Les regards de mistress Buhanun exprimèrent une sensation bien différente, ils étaient fixés avec surprise et mécontentement sur une figure plus belle que la sienne, plus fraîche que celle de

Kattie, et plus éblouissante que tout ce qu'elle avait jamais vu, ou même qu'il lui avait été possible d'imaginer.

Le major choqué de voir que la révérence gracieuse de Rosa n'avait été rendue que par un examen impertinent, la conduisit à mistress Buhanun : « je vous présente, madame, » dit-il gravement, « une jeune demoiselle que vous voudrez bien honorer de votre protection. »

Mistress Buhanun fit une révérence légère, et après avoir présenté sa joue aux lèvres vermeilles de Rosa, alla se rasseoir tranquillement à sa place.

« Que veut dire ceci? » dit le major, regardant avec surprise autour de lui, et remarquant l'air embarrassé de ses enfans, car

Kattie même avait l'habitude de se jeter à son cou lorsqu'il revenait, après la plus légère absence. « Quoi ! n'avez-vous rien à dire à votre père ? Et est-ce ainsi que vous recevez l'aimable étrangère qui daigne venir chez vous ? »

Les jeunes filles regardèrent leur mère ; sa contenance n'exprimait aucune tendresse pour son mari, ni aucune politesse envers Rosa ; elles s'avancèrent néanmoins ; les deux plus jeunes, émues par le souvenir de la tendresse paternelle, se jetèrent dans les bras du major, le comblèrent de caresses, et suivirent ensuite la direction du regard qu'il jeta sur la jeune étrangère.

Rosa, accoutumée à être l'objet des soins les plus tendres, restait toujours debout, le cœur gonflé

de soupirs et de regrets par la réflexion du passé ; mais la grace naïve qui accompagna l'accueil que lui firent les deux plus jeunes filles du major, et une révérence profonde de la belle Kattie, ranimèrent son courage. Les larmes, que son orgueil blessé par la conduite de mistress Buhanun avait contenues avec peine, coulèrent alors malgré elle. Dans le mouvement qu'elle fit pour répondre aux caresses d'Emma et de Jessy, son chapeau tomba par terre, et ses beaux cheveux qui avaient été retenus dessous par un peigne, s'échappèrent sur son cou et sur ses épaules ; toute sa physionomie parut si belle et si touchante, que même le front altier de mistress Buhanun prit une expression moins sévère. Emma

conduisit Rosa à une chaise, en pressant sa main froide et passive entre les siennes. Jessy grimpa sur les genoux du major, et miss Kattie se plaça à côté de sa mère.

On servit bientôt le souper, et il y régna une harmonie inconnue depuis long tems aux domestiques qui servaient à Castle Gowrand.

Le major était au dessus de tous les petits ménagemens étroits ; il connaissait très bien l'aversion de sa femme pour mistress Walsingham ; mais l'opinion qu'il avait du cœur et de la tête de mistress Buhanun ayant déchu graduellement, était parvenue si bas, qu'il aurait cru se dégrader lui-même en montrant aucun égard pour une manie qu'il méprisait ; il demanda donc à Emma comment se

portait l'aimable mistress Walsingham, avec un air aussi dégagé et aussi ferme, que si elle était une des plus intimes connaissances de Castle Gowrand.

Emma jeta un coup d'œil sur le visage enflammé de mistress Buhanun, elle hésita, et ses yeux ayant rencontré le regard sévère et pénétrant de son père, elle rougit, et n'osa rompre le silence.

Le major répéta sa question ; alors Jessy répondit pour sa sœur intimidée : « En vérité, papa, nous n'aimons plus mistress Walsingham, il y a bien long tems, bien long tems que nous n'avons été à la petite maison du Burnseede.

L'indignation du major le fit changer de couleur ; mais s'étant apperçu du mouvement de sur-

prise qui se peignit sur la physionomie expressive de Rosa, il détourna la conversation sur un autre sujet.

Le souper se passa avec une politesse forcée de la part de mistress Buhanun et de celle de Kattie, qui copiait exactement les manières de sa mère ; mais le major combla Rosa des plus tendres attentions. Emma et Jessy étaient trop habituées à aimer et à obéir à leur père, pour ne pas suivre son exemple ; elles firent mille caresses à l'aimable étrangère, et lui témoignèrent leur joie de la voir établie à Castle Gowrand.

Malgré le penchant naturel de Rosa, à juger de la conduite des autres de la manière la plus favorable, elle ne pouvait se

réconcilier avec celle de mistress Buhanun ; elle n'appercevait aucune conformité entre l'esprit ou les manières de cette femme, et la douce bienveillance qui caractérisait son mari. Il lui fut impossible d'éprouver pour elle la plus légère impression favorable durant toute la soirée. Mais quoiqu'elle fût découragée par ses réflexions, et que son entrée dans une famille étrangère devint une position qui lui avait été entièrement inconnue jusqu'alors, l'innocence de son cœur et les fatigues du voyage lui causèrent bientôt un sommeil calme et agréable. Elle se leva le lendemain avec un esprit tranquille, un teint éblouissant de fraîcheur et de santé, et prit gaiement la résolution, quelle que fût la conduite des autres en-

vers elle, de ne pas s'écarter des principes qui convenaient à sa situation, et se reposa sur cette providence divine qui l'avait déjà protégée d'une manière si miraculeuse.

Emma et Jessy avaient guetté avec impatience le moment où Rosa ouvrirait ses volets; elles entrèrent alors dans sa chambre, et lui firent les salutations du matin, sinon avec cette politesse étudiée du grand monde, du moins d'une manière plus franche et plus amicale : elles lui annoncèrent ensuite que les caisses contenant son grand piano forte, sa harpe, ses livres et ses habits, que le major avait expédiées par mer, venaient d'être transportées de Dundée à Castle Gowrand par la charrette de Donald Ferguson.

Les jeunes filles, avec cette curiosité si naturelle à leur âge et à leur vivacité, éprouvaient une grande impatience de voir ce qui était contenu dans les caisses. On servit le déjeûné dans la chambre de Rosa, et elle s'amusa ensuite à arranger ses affaires. Emma et Jessy la tourmentèrent pour chanter; elle céda avec la plus grande complaisance à toutes leurs prières, et joua successivement sur la harpe, le *Moggy Lawther*, *Roslin Castle*, *Farewel to Lochaber*, *Pinkey House*, et plusieurs autres romances écossaises dont elle possédait une grande collection. Les jeunes filles, ravies de ce qu'elles venaient de voir et d'entendre, dirent à leur père, avant dîner, « que miss Rosa était plus que jolie ou belle, parce qu'elle était bonne

et qu'elle savait toutes sortes de choses agréables. »

Le major, malgré l'ingratitude de ses enfans envers mistress Walsingham, qu'il était facile d'attribuer à la suite des ordres de leur mère, éprouvait néanmoins tant de satisfaction au souvenir de la surprise agréable qu'il avait éprouvée, de voir, en arrivant chez lui, sa famille réunie sans aucun de ces étrangers qui remplissaient ordinairement le château, qu'il commença à se flatter que mistress Buhanun était à la fin rendue à ses devoirs. Il entra dans son cabinet de toilette avec une expression de tendresse sur sa physionomie qui ne lui était pas ordinaire, et se prépara à l'entretenir tête à tête : usage depuis long tems banni entre ces deux époux

si peu faits l'un pour l'autre. Mais les dispositions de mistress Buhanun se trouvaient bien différentes de celles que son mari lui supposait ; elle ne se souciait nullement de renouveler l'ancienne affection qui subsistait entre eux, s'étant mise dans la tête que l'accueil tendre et les attentions qu'il avait eus pour elle la veille, n'étaient qu'un artifice pour la mieux tromper ; il est vrai qu'après un examen attentif de la physionomie ingénue de Rosa, elle avait abandonné un léger soupçon que le major éprouvait pour cette jeune fille un attachement criminel. Néanmoins elle conclut qu'une liaison romanesque allait sans doute s'établir entre la belle héritière d'une partie si considérable de la fortune du colonel Bu-

hanun, et la déesse du Burnseede; mais n'ayant aucun pouvoir pour la prévenir, elle avait passé la nuit à se fortifier dans un projet qui lui semblait le seul convenable dans sa position.

Lorsque le major entra chez elle par une porte, elle se prépara à sortir par l'autre : il s'efforça de lui saisir une main qu'elle retira, et lui demanda, d'un air doux et affectueux : comment elle avait passé la nuit? et si elle était contente de leur jeune hôtesse?

Elle lui répondit ironiquement qu'après avoir ôté à sa femme les jouissances les plus communes de la vie auxquelles elle avait le droit de s'attendre et dont son rang ainsi que sa conduite envers lui n'auraient jamais dû la priver,

après avoir préféré la société de l'aventurière qui demeurait chez Donald Ferguson, à celle de la mère de ses enfans, après avoir détourné l'affection de ces mêmes enfans de leur véritable source, il ne restait plus qu'un pas à faire pour dévoiler son mauvais caractère à tous les yeux, et qu'il venait enfin de le franchir, en introduisant chez lui une étrangère, dans l'unique et malicieux dessein d'éclipser la beauté de sa propre fille; car elle s'appercevait fort bien, ajouta-t-elle, que Kattie était devenue l'objet de son dégoût, parce qu'il savait à quel point elle aimait cet enfant.

Le pauvre major fut si confondu de ce qu'il venait d'entendre, que sa contenance aurait pu fournir la preuve que sa femme se plaisait

toujours à tirer de toutes ses actions, c'est-à-dire, qu'il était coupable.

Elle continua à l'assurer, d'une voix aigre et en rougissant de colère, qu'elle avoit pénétré tous ses plans; que la fille qu'il venait d'installer chez lui, élevée dans le centre des arts, et parfaitement instruite, était venue pour briser son cœur, en plaçant sa bien aimée Kattie, admirée jusqu'alors, dans un jour défavorable; mais, malgré le peu de cas qu'il semblait faire du ressentiment d'une femme outragée, elle prenait la liberté de lui signifier maintenant qu'elle ne serait jamais ni la protectrice ni la gouvernante de *sa miss Buhanun;* qu'elle ne prétendait point l'introduire dans sa compagnie à la

maison,

maison, ni l'emmener avec elle au dehors.

Aussitôt qu'il fut possible au major de revenir de sa surprise, il se disposa à l'interroger ; mais l'extrême volubilité de sa langue ne pouvait s'arrêter.

« Je vois, monsieur, » continua-t-elle, « ce que vous allez me répondre ; vous êtes maître chez vous, je ne veux point perdre de tems à disputer sur un point si incontestable ; mais aucun pouvoir ne me retiendra ici, pour vivre avec des gens qui me déplaisent. »

Après cette déclaration positive, elle sortit de la chambre, et monta, avec miss Kattie, dans son carrosse, qu'elle avait eu la prévoyance de demander de bonne

heure, et se rendit chez une de ses amies.

Le major, étonné, irrité, confondu, se retira dans son cabinet, où, malgré tous les efforts qu'il fit pour se fortifier contre les vexations dont sa vie était sans cesse traversée, il ne put parvenir à faire renaître le calme dans son esprit. Il se trouva incapable d'adopter aucun plan de conduite envers mistress Buhanun et Rosa, ni d'entreprendre sa promenade ordinaire du matin au Burnseede. Un mal de tête violent fut la suite de l'agitation qu'il éprouvait, et il saisit ce prétexte pour ne pas aller dîner avec sa famille.

Rosa témoigna un véritable chagrin pour la cause de son absence; mais quelle que fût son opinion

intérieure sur la conduite malhonnête de mistress Buhanun, qui avait quitté le château sans daigner lui faire dire un seul mot, elle garda le silence sur ce sujet, et se mit à table avec Emma et Jessy.

Ces jeunes filles étaient aimables, affectueuses et vraiment intéressantes. Le major avait pris un soin particulier de leur éducation, et elles possédaient des connaissances plus étendues que n'en ont ordinairement les jeunes personnes de leur sexe. Mistres Walsingham s'était efforcée aussi d'adoucir, autant qu'il lui avait été possible, le dialecte écossais dont elles fesaient usage; mais leur prononciation conservait toujours une tournure singulière, et une rudesse qui amusa d'abord Rosa, et finit

ensuite par choquer la délicatesse de son oreille.

En réfléchissant sur l'accueil qu'elle avait reçu de la maîtresse de la maison, elle comprit parfaitement les motifs délicats qui engageaient le major à cacher sa véritable origine. Il était facile de s'appercevoir que mistress Buhanun ne mettrait jamais au nombre des jouissances de son cœur, le soin de protéger l'infortune et de respecter la pauvreté. La seule récompense que le major attendait pour ses soins paternels envers Rosa, et la véritable manière dont elle pouvait lui témoigner sa reconnaissance, était de mettre toute son application à perfectionner les talens d'Emma et de Jessy.

Peut-être s'élevait-il quelques regrets dans le cœur oppressé de

Rosa, lorsqu'elle songeait à sa douce retraite de Mount Pleasant; mais cette sensation était fugitive, et excepté le souvenir du sort de sa mère, qui obscurcissait les momens les plus agréables de sa vie, elle était plus portée à envisager l'avenir avec espérance, que le passé avec regret, surtout lorsqu'elle se reposait sur l'innocence de son cœur : elle prit donc la résolution de prodiguer tous ses soins aux jeunes compagnes avec lesquelles elle allait vivre, et de répondre aux bontés du major, en leur enseignant tous les talens qu'elle possédait d'une manière si supérieure.

Durant le dîner, Jessy parla de mistress Walsingham, et des visites que son papa fesait à la petite maison du Burnseede.

« Qui est cette mistress Walsingham ? » demanda Rosa.

« En vérité, miss, c'est une dame aussi belle que vous ! » dit une jeune fille qui servait à table.

« Vous voulez dire, sans doute, qui a été aussi belle, » répondit Emma en éclatant de rire : » comment pouvez-vous, Jenny, comparer miss Rosa à une femme qui a un teint pâle, flétri, et qui est plus âgée que maman ? »

« Je sais très bien cela, » s'écria Jenny ; « mais mistress Walsingham ne parle-t-elle pas comme miss, ne rit-elle point comme miss, ne pleure-t-elle pas comme miss ? Et si elle n'est pas si jolie et si fraîche que miss, c'est toujours une très-belle femme. »

Rosa comprit alors que mistress Walsingham était la favorite de

Jenny, aussi bien que celle de son maître. Cette jeune fille, à la vérité, qui ne pouvait oublier les soins touchans que la solitaire du Burnseede avait prodigués à ces jeunes maîtresses et à elle, durant leur petite vérole, ne laissait jamais échapper aucune occasion de louer sa bienfaitrice; et la comparaison qu'elle venait de faire de sa figure avec celle de Rosa, n'était pas une petite preuve de sa partialité.

« Voilà votre papa, miss, » s'écria Jenny, « qui traverse le vallon : j'étais bien sûre qu'il ne voudrait point prendre de repos jusqu'à ce qu'il n'ait été voir la bonne dame du Burnseede. »

» Je croyais que le major était malade, « dit Rosa.

« Oh ! l'excellent homme ! » ajouta la bavarde Jenny.

Rosa devint pensive, bientôt après elle quitta la table, et s'occupa exclusivement de ses jeunes compagnes.

Le major rentra à l'heure du souper; sa physionomie était calme, gaie, et ses yeux brillaient du doux éclat que fait naître un cœur content de lui-même; il serra la main de Rosa avec tendresse et reconnaissance, tandis que ses enfans lui racontaient toutes les belles choses qu'elle leur avait montrées, les livres dont elle venait de leur faire présent, les leçons qu'elles avaient commencées à prendre sous sa direction, et à quel point elle chantait bien les romances écossaises.

« Fort bien, » dit le major, « tout cela est à merveille; mais j'espère que vous aimerez une com-

pagne si aimable, si digne de vous servir de modèle, et que vous ne la négligerez point durant mon absence, comme la vertueuse femme à qui vous devez néanmoins tant de reconnaissance. »

Les jeunes filles baissèrent la tête d'un air confus.

« Ah! mes enfans! » continua le major: « lorsque je vous quitterai pour toujours, et Dieu seul sait si ce sera bientôt, que j'aie en mourant l'espérance consolante que vous aimerez les gens de bien, que vous imiterez leurs vertus, et que vous suivrez leur exemple! »

Quelques larmes s'échappèrent sur les joues d'Emma et de Jessy; le major les essuya d'un air affectueux, et les embrassa tendrement l'une et l'autre.

« Miss Buhanun, » ajouta-t-il,

« je veux m'acquitter de quelques-unes de mes obligations envers vous, en vous conduisant demain chez mistress Walsingham. »

Le lendemain, après avoir consacré la matinée aux études, sous les yeux du major qui jouissait avec délices d'un spectacle si intéressant pour lui, ils sortirent ensemble de Castle Gowrand, et traversèrent le vallon qui conduisait au Burnseede.

Durant cette promenade, le cœur de Rosa éprouvait la plus vive émotion, tandis que le major lui fesait remarquer les côteaux, les vallons, les bois antiques ou les plantations modernes qui se déployaient successivement à leurs regards; son imagination s'arrêtait sur le passé, elle partageait le prestige du major, et semblait voir

la figure de son bienfaiteur embellir le paysage agreste qui l'environnait.

« Oui, » disait le bon major, « ce fut ainsi qu'il parut tant de fois à mes regards attendris ; c'était vos traits, votre démarche légère et aërienne ; ses cheveux, sans être si longs et en si grande quantité que les vôtres, avaient précisément la même couleur. Cher et infortuné Wallace ! oui, il est encore là, et je le vois devant moi ! »

Rosa tressaillit ; elle promena autour d'elle des regards timides, et une larme échappée de ses yeux roula lentement sur ses joues vermeilles.

« Ce fut ici, » continua le major, « que je l'ai vu tant de fois... Chère enfant ! dit-il à Rosa, « je

veux quelque jour vous raconter son histoire.... elle est affreuse.... et..... »

« Voici la maison du Burnseede, papa, » s'écria Jessy, lorsqu'ils eurent tourné l'angle d'un vallon étroit qu'ils venaient de parcourir, ils se trouvèrent alors vers le haut d'un précipice qui dominait une rivière dont la fraîcheur agréable donnait à la verdure des environs une teinte vigoureuse et animée. Des bois sombres et majestueux, suspendus sur les rochers des deux bords, balançaient leurs branches flexibles, et mêlaient le bruissement des feuillages au murmure de plusieurs petites cascades qui s'échappaient des fentes des rochers.

Rosa, dirigée par l'exclamation de Jessy, apperçut sur les bords

de la rivière quelques petites chaumières qui n'avaient rien de remarquable que leur propreté et leur situation extraordinaires ; car elles semblaient bâties sur les bancs de sable, au pied des rochers, et jusqu'au niveau de la rivière ; mais si la simplicité agreste de ces cabanes ne fixait point les regards, le coup d'œil pittoresque des environs était enchanteur, et Rosa ne pouvait se lasser de l'admirer. On avait pratiqué des routes à l'entrée des chaumières, tant sur le haut à travers du vallon, qu'au bas sur le bord de la rivière ; des monceaux de terre, transportés laborieusement au milieu du roc adossé aux habitations, formaient des jardins délicieux remplis de belles fleurs, de bosquets agréables, de plantes étrangères,

et embellissaient de leur verdure éclatante les humbles toîts qui reposaient sous leurs feuillages.

Un silence sacré régnait dans ce temple de la Nature ; il n'était interrompu que par le bourdonnement des insectes, le gazouillement des oiseaux, et le murmure vague et lointain des cascades du roc. L'épaisseur du feuillage garantissait le major et ses compagnes des rayons du soleil, et répandait autour d'eux une ombre mystérieuse qui inspirait un respect solennel pour les habitans d'une retraite si sauvage, si humble, et néanmoins si délicieusement située.

En descendant par des marches taillées dans le roc, ils découvrirent un paysage non moins agréable. Le côté opposé de la rivière,

couronné de bois antiques, était semblable à celui qu'ils venaient de traverser. Çà et là quelques petites ouvertures occasionnées par la coupe de plusieurs gros arbres, laissaient pénétrer un rayon de soleil sur les rochers menaçans.

Les sources d'eau vive, prés des routes qui conduisaient aux chaumières, étaient soigneusement dirigées, de manière à ne point entraîner le gravier, mais à arroser les plantes et les fleurs des environs; des framboisiers et des fraisiers sauvages bordaient un sentier qui était terminé par une espèce de labyrinthe devant deux pilastres blancs, grossièrement taillés, et dont l'aspect semblait offrir la seule porte par laquelle on pouvait pénétrer dans l'habitation.

A droite, la vue sur la rivière

était bornée à une petite distance par des rochers et des groupes d'arbres, au milieu desquels on découvrait les ruines d'un ancien château. Vers la gauche, et environ à un quart de mille, s'élevait l'arche d'un pont antique, dont les débris étaient couverts de mousse et de roseaux ; mais aucune trace d'habitation ne paraissait aux environs, excepté une fumée grisâtre et légère qui, s'élevant des humbles cheminées masquées par le feuillage, avertissait qu'il y avait quelques chaumières près de là.

« Surement, » dit Rosa, « ceci est un pays de féerie, et je m'attends à trouver plus qu'une mortelle dans l'habitante de ce séjour enchanté. »

« Vous ne pouvez élever trop

haut vos espérances, » répliqua le major, « car le génie qui préside dans ce lieu, est digne de votre admiration. »

Ils se trouvèrent alors devant la porte, qui leur fut ouverte par une jeune fille de dix huit ans, d'un teint frais et vermeil, et qui les avait vus approcher à travers une petite fenêtre près des pilastres. Ils entrèrent dans une salle où ils trouvèrent une vieille femme qui filait; la plus grande propreté régnait autour d'elle : mais rien n'annonçait la résidence d'une divinité.

La jeune fille ouvrit alors une petite porte battante, descendit quelques marches, et les conduisit, par un superbe corridor couvert de nattes, à une autre porte gothique qui donnait sur une anti-

chambre pavée en pierres blanches. De là ils descendirent encore deux marches, et parvinrent dans un parterre, au milieu duquel on voyait un bassin rempli de jolis poissons, dont les écailles dorées ou argentées offraient le coup d'œil le plus agréable. Au delà, et en face du bassin, était une autre porte gothique ornée de coquillages, et sur laquelle flottaient des guirlandes de fleurs sauvages. Cette porte étant ouverte, conduisait à un second vestibule, et laissait voir la rivière presque au bout, et réfléchissant l'image des branches d'arbres du bord opposé. A droite et à gauche de ce vestibule, se trouvaient plusieurs portes : la jeune fille en ouvrit une qui conduisait à la résidence du génie de ce lieu.

Trois grandes fenêtres placées dans des niches, et donnant sur les gazons fleuris qui bordaient la rivière, formaient une espèce de saillie intérieure garnie de coussins d'étoffes ; une bibliothèque élégante tapissait une partie de l'appartement ; un joli bureau à écrire, des métiers de broderie, des tables sur lesquelles on voyait des palettes, des pinceaux, des crayons, étaient placées dans les deux niches correspondantes à celles des fenêtres ; et une harpe, un piano forte, une guitare espagnole, et des livres de musique, remplissaient un petit cabinet qu'on appercevait à l'une des extrémités de l'appartement.

Les chaises et les canapés étaient d'une étoffe unie, mais de la forme la plus élégante ; de grands vases

de porcelaine, placés dans diverses parties de la chambre, et remplis de fleurs, exhalaient un parfum délicieux ; le parquet était couvert d'une natte superbe ; on voyait sur les murs un papier des Indes uni, orné de jolis tableaux, d'un ouvrage fini ; les rideaux étaient de taffetas vert ; et tout l'ensemble de l'ameublement, quoique simple, offrait le coup d'œil le plus noble. A l'extrémité de l'appartement, et du côté opposé au petit cabinet de musique, on découvrait deux portes de glaces qui, vu la chaleur extrême du tems, étant ouvertes, fesaient appercevoir une petite chambre avec une fenêtre semblable à celle de la première. Au bas de cette fenêtre, se trouvait placée une table de marbre blanc,

au milieu de laquelle était une niche d'ivoire, fermée par des portes du travail le plus fini, avec des candelabres d'argent à deux branches de chaque côté. Un tapis de perse s'étendait sur le parquet; plusieurs jolis tableaux étaient suspendus sur les murs. Cette chambre avait aussi des rideaux unis et une tapisserie de papier des Indes, ainsi que des vases de porcelaine remplis de fleurs : mais, malgré la surprise que devait produire le spectacle d'une élégance si recherchée dans une semblable retraite, l'attention de Rosa ne pouvait s'arrêter sur ces objets inanimés.

Une femme d'une taille majestueuse se leva d'un canapé où elle était assise, en voyant entrer le major et ses jeunes compagnes.

La beauté de sa figure, la noblesse de son maintien, et son front sévère, auraient réprimé toute familiarité en l'abordant, si une expression mélancolique et touchante n'eût adouci sa physionomie et n'eût inspiré un mouvement de sympathie et de sensibilité qui invitait à la confiance.

Mistress Walsingham était dans sa quarante-huitième année : elle avait une robe de taffetas gris uni, qui marquait avec grâce sa taille souple et élégante ; ses grands yeux noirs avaient une expression de tristesse que l'on ne pouvait considérer sans attendrissement. Sa figure était plus intéressante que belle. « Douce, pâle, pénétrante, libre des impressions communes nourries par l'ignorance, ses regards se baissaient avec mo-

destie vers la terre, et semblaient viser à quelque chose au delà de ce monde (1)! » Une partie de ses cheveux bruns avaient blanchi sous la main pesante de l'infortune, ses traits étaient délicats, ses mouvemens gracieux, et sa voix harmonieuse. Elle avait beaucoup lu, et souffert encore davantage; son cœur était sensible, aimant, et sa bourse appartenait aux infortunés; elle connaissait parfaitement le monde, et n'affectait point de se faire un mérite de l'avoir quitté; elle avouait avec franchise que sa retraite était la

(1) Mild, pale, penetrating, free from all common place ideas of fat contented ignorance looking downwards upon the earth — it looked forwards; but looked as if it looked at something beyond the world! *Sterne's sentimental journey.*

suite de ses erreurs et non l'objet de son choix. Telle était la bonne dame du Burnseede ; et l'aspect des jolis appartemens, ainsi que de celle qui les habitait, rappela au souvenir de Rosa les contes de féerie qu'elle avait lus dans son enfance.

Mistress Walsingham répondit aux questions du major sur sa santé, et s'adressa à Rosa d'une manière si franche et avec une expression si amicale, que l'admiration qu'avait excitée en elle la première vue de cette retraite charmante, devint le partage exclusif de celle qui l'habitait. Les décorations et les meubles des appartemens, malgré le goût et l'élégance qui y présidaient, s'éclipsèrent à ses yeux ; elle ne s'occupa plus que de la politesse noble,

de la sensibilité et de la grâce de l'aimable propriétaire de ce beau lieu ; son cœur reconnut sur le champ une autre mistress Harley, plus intéressante encore, et s'élevant au milieu de ce désert, pour la consoler de l'absence de ses amies de Mount Pleasant.

Le plaisir qui brillait dans ses yeux expressifs, convainquit le major qu'il n'avait pas été trompé dans son espérance ; et les coups d'œil d'approbation que mistress Walsingham lançait fréquemment sur Rosa, pénétraient de la plus douce satisfaction le cœur dé ce vieillard respectable.

Emma et Jessy, confuses de leur conduite envers mistress Walsingham, prièrent tout bas Rosa de solliciter leur pardon : il leur fut accordé de bon cœur. On servit

ensuite du thé, du café, des fruits de toute espèce, et les membres de cette aimable société passèrent le tems comme si l'amitié les avaient unis depuis le commencement de leur existence. Il fallut enfin terminer cette délicieuse visite ; et lorsque le major donna le signal du départ, les arbres, les sentiers, la rivière, tout le paysage pittoresque et enchanteur, étaient déjà cachés dans l'ombre du crépuscule.

Le major avait ouvert son cœur à mistress Walsingham, dont l'amitié était sa seule consolation : il lui avait rendu compte de son dernier entretien avec sa femme, et exprimé avec chaleur son mécontentement sur la manière dont elle s'était conduite envers Rosa.

A un discernement exquis, mis-

tress Walsingham joignait une grande connaissance du cœur humain. Elle observa au major que, dans la position de Rosa, il ne pouvait résulter rien d'agréable pour elle d'être introduite dans le monde où, si elle n'était point protégée d'une manière spéciale, elle serait exposée à mille mortifications. Mistress Walsingham avait trop de délicatesse pour faire connaître au major son opinion sur la petitesse d'esprit de mistress Buhanun, qui ne pouvait supporter des talens supérieurs; mais elle parla avec indulgence du chagrin qu'éprouvait une mère jalouse des avantages de son enfant, lorsqu'elle avait la certitude de les voir éclipser par une étrangère.

« Rosa, » ajouta-t-elle, « est

une fleur qui n'en sera pas moins admirée pour avoir crû à l'ombre de la retraite ; et le tems qui doit s'écouler jusqu'à ce que vous ayez des nouvelles de l'Inde, peut devenir d'un prix inestimable pour vos filles, sans lui faire aucun tort. Malgré la considération que je professe pour la société brillante de Castle Gowrand, j'aurais bien peu de connaissance en physionomie, si je ne pouvais répondre que Rosa aura trop de bon sens pour ne pas pénétrer la raison qui empêche qu'on ne l'introduise parmi elle, et trop de véritable fierté pour en concevoir aucun ressentiment. Elle passera son tems dans la retraite, d'une manière plus profitable pour vous et plus honorable pour elle même : elle aura la promenade du Burnseede pour

récréation , et l'accueil qu'elle y recevra toujours , sera fait pour dédommager un cœur tel que le sien , de la privation des plaisirs brillans et souvent insipides du grand monde.

Mistress Walsingham avait deviné parfaitement juste : le Burnseede devint plus qu'un équivalent pour Rosa , des plaisirs et de la joie qui régnaient dans les parties bruyantes de Castle Gowrand , et les jeunes filles du major, animées par son exemple, s'appliquèrent avec le plus grand zèle à l'étude des talens agréables. Tous les soirs elles allaient ensemble chez mistress Walsingham , où elles passaient leur tems de la manière la plus délicieuse.

Les leçons d'histoire et de lit-

térature se donnaient au château; celles de musique et de dessin au Burnseede, où la conversation, se fesant toujours en français, peu de mois suffirent pour rendre cette langue familière à Emma et à Jessy. Le major, pénétré de joie, exprimait sa reconnaissance à mistress Walsingham, ainsi qu'à Rosa, et jouissait avec transport des progrès de ses enfans.

Mistress Buhanun ne partageait nullement le bonheur de son mari: elle ne s'appercevait point, ou affectait de ne point s'appercevoir des talens que ses deux filles acquéraient chaque jour. Sa froideur envers elles et envers Rosa était uniforme; cependant l'habitude la rendit bientôt moins sensible à celles qui en étaient l'objet. Toute la famille dînait

ensemble lorsqu'elle se trouvait seule; mais l'arrivée de quelque étranger devenait le signal de retraite pour miss Buhanun et ses deux pupilles.

Rosa entretenait une correspondance suivie avec Eléonore Baswsky, et recevait régulièrement par elle des nouvelles de la bonne mistress Harley. Ses liaisons avec la famille Mushroom avaient fini à la mort de son bienfaiteur, et mistress Feversham était trop occupée pour songer à un être aussi insignifiant; de manière qu'excepté les lettres de l'aimable Eléonore, Rosa n'avait aucun lien dans un monde qui semblait se dérober à sa vue. Castle Gowrand et le cher Burnseede renfermaient tant de sources de félicité, d'amusemens, de plaisirs;

et chaque jour se trouvait employé d'une manière si délicieuse, que malgré que le major eût promis à mistress Walsingham et à Rosa de leur raconter l'histoire de l'infortuné colonel, et malgré que mistress Walsingham eût fait la même promesse touchant les aventures de sa vie, ils remettaient toujours l'un et l'autre leur récit à un jour de loisir; mais près de deux ans s'étaient écoulés sans avoir pu trouver encore ce jour de loisir.

On ne doit pas présumer néanmoins que Rosa fût indifférente sur l'histoire de l'être bienfesant dont le souvenir était si cher à son cœur; mais outre que chaque soirée charmante se trouvait suivie par une soirée plus charmante encore, les histoires promises étaient extrêmement tristes, d'après ce

qu'avaient dit le major et mistress Walsingham : le récit des aventures du colonel ne pouvait qu'affliger le major, celui de mistress Walsingham devait lui faire éprouver le plus vif chagrin, de manière qu'au sein de l'amitié paisible, dans le calme délicieux d'une société heureuse, le sacrifice de la curiosité était une espèce de devoir que personne n'avait le courage d'enfreindre.

CHAPITRE XV.

Quoique le major fût devenu indifférent sur la conduite de sa femme, qu'il laissait tranquillement suivre le torrent de dissipation dont elle était si avide, il ne pouvait s'empêcher de plaindre ses extravagances, et s'affligeait de ce que la vie frivole qu'elle avait adoptée, la privait du ravissement qui remplissait son cœur paternel, en voyant les progrès rapides d'Emma et de Jessy ; mais il soupirait ensuite avec amertume de ce que la beauté de Kattie, qui la rendait l'idole de sa mère, lui avait ravi les avantages infiniment plus supérieurs qui distinguaient ses deux sœurs. C'était là un sujet de chagrin pour lequel mistress

Walsingham n'avait aucune consolation à offrir ; et tout ce qui resta à faire au major en faveur de la pauvre Kattie, fut de lui assurer une dot honnête, et de la livrer entièrement aux soins de la providence.

Deux ans s'étaient écoulés depuis qu'une des plus parfaites créatures du monde vivait inconnue et dans la retraite, sous le toit bruyant d'une des femmes les plus dissipées de l'Ecosse. Durant ces deux années, Rosa était encore embellie, et avait acquis toutes les perfections qui peuvent distinguer une jeune personne de son sexe ; mais tous ses désirs se trouvaient satisfaits, et son bonheur était concentré dans la société de mistress Walsingham qu'elle ad-

mirait, qu'elle aimait, qu'elle respectait ; dans la jouissance des égards paternels du major envers elle, et dans celle que lui offraient les progrès de ses charmantes compagnes.

Un soir les aimables solitaires de Castle Gowrand trouvèrent sur la physionomie de mistress Walsingham une expression de gravité sévère qu'ils n'avaient point remarquée jusqu'alors ; elle parla de la course rapide du tems qui, semblable à l'éclair, ne glissait pour les infortunés qu'à travers des nuages sombres et orageux. Il y avait toujours une résignation calme dans le regard mélancolique de cette femme intéressante, qui tempérait le feu de ses yeux expressifs; mais jamais, jusqu'à ce moment, elle n'avait troublé ses

entrevues avec ses amis, en leur parlant de ses malheurs.

« Demain, » dit-elle : « oui, c'est demain que j'aurai cinquante ans.... Trente d'entr'eux se sont écoulés d'une manière.... ô mon Dieu ! » elle leva ses yeux vers le ciel, et garda le silence.

« Demain ! » répliqua le major avec chaleur, « eh bien ! nous passerons la journée avec vous ; demain doit être marqué dans notre calendrier en lettres d'or...... C'est un jour de fête pour les laboureurs...... un jour de bénédiction pour les pauvres ! »

Mistress Walsingham se retira dans sa chambre, et pria ses amis de l'excuser, si elle ne retournait pas auprès d'eux de la soirée.

Le major néanmoins résolut de tenir sa parole. Mistress Buhanun,

se trouvait invitée à une fête précisément ce jour-là, et il donna des ordres pour qu'on célébrât l'anniversaire de la naissance de son amie avec la plus grande pompe.

Cependant un message de mistress Walsingham vint un peu refroidir l'enthousiasme du bon major ; elle lui fesait dire qu'elle voulait passer cette journée dans la retaite : les éclats de la joie, ajoutait elle, ne devaient jamais parvenir à son oreille, à l'époque anniversaire de sa misérable existence ; elle voulait la célébrer de la seule manière convenable, et refusait positivement de voir le major ainsi que ses jeunes compagnes jusqu'au lendemain.

La joyeuse cornemuse, et plusieurs autres instrumens cham-

pêtres résonnaient déjà dans le vestibule du château. Tous les humbles voisins et les vasseaux du major étaient rassemblés, ils commençaient à défiler ; Rosa et ses pupiles les avaient joints, lorsque le major vint au milieu d'eux ; et après avoir blâmé son amie pour ce qu'il appelait un caprice étrange, il leur annonça la résolution de mistress Walsingham, et leur permit de se divertir au château.

« Demain, » dit-il à ses enfans et à Rosa, « nous célébrerons la fête encore mieux. » En conséquence ils partirent de bonne heure pour aller offrir leurs plus tendres vœux à la solitaire du Burnséede.

Des traces évidentes de la douleur, dans laquelle mistress Walsingham avait passé le jour précédent, étaient encore visibles sur

sa physionomie ; ses manières néanmoins ne furent jamais plus affectueuses, sa conversation plus intéressante, ses attentions plus délicates et son amitié plus vive ; mais une sorte de mélancolie sombre perçait à travers tous ses efforts, et ne pouvait échapper à l'observation d'un ami aussi tendre que le major Buhanun.

« Quoi ! » dit-il : « que signifie cette douleur profonde dont je vous vois accablée? Vous n'êtes jamais gaie, je l'avoue, mon aimable amie; mais votre cœur, ... votre cœur si pur a-t-il quelque chagrin? ..... »

« Ah! major, » s'écria mistress Walsingham, en fixant ses regards sur un anneau qu'elle portait au troisième doigt de sa main gauche,

« vous ne connaissez pas ce chagrin affreux ! »

« Je ne veux pas le connaître ajourd'hui, » répliqua vivement le major : « j'ai dédié cette journée à la joie. Vous n'avez pas voulu me permettre de vous voir hier, mistress Walsingham a pu priver son ami de la consolation de partager ses peines, elle l'a frustré du droit le plus cher de l'amitié ! Quel reproche ne pourrais-je pas lui faire pour une semblable conduite? »

Mistress Walsingham marcha d'un air pensif vers une des fenêtres gothiques ; le major la suivit.

« J'ai fêté aussi la journée d'hier, » dit-il, « j'ai entendu les bénédictions dont on a accablé mon amie, je me suis joint aux prières ferventes qu'on a adressées à l'Etre tout-puissant, pour célébrer un grand

nombre d'années, l'époque qui a donné naissance à la meilleure des femmes. Mais aujourd'hui c'est *mon* jour de fête, je sens mieux en votre présence toute la gratitude dont mon cœur est plein et l'amitié inviolable qu'il éprouve pour vous ; c'est pour moi le véritable jour de votre naissance, et je veux le célébrer avec éclat. »

Mistress Walsingham sourit, mais ce sourire était semblable à l'éclat passager d'un rayon du soleil au milieu d'un ciel nébuleux. Elle se joignit à la conversation, quoique son esprit parût détaché de tout ce qu'on disait autour d'elle.

On servit un repas élégant de tout ce que le pays d'alentour pouvait produire de meilleur ; mais il manquait parmi les convives cette

parfaite harmonie de sensations, qui rendaient toujours leurs petites fêtes charmantes.

Mistress Walsingham, comme l'avait observé le major, n'était jamais gaie; mais le chagrin intérieur qui semblait la dévorer maintenant, augmentait à chaque minute, et les efforts qu'elle fesait pour le réprimer, devenaient de plus en plus remarquables.

Rosa observait cette agitation pénible, et les jeunes filles partageaient la tristesse de leur amie; le major proposa de renvoyer de bonne heure Emma et Jessy, à Castle Gowrand, comme cela lui arrivait quelquefois, et mistress Walsingham ne s'opposa point, selon son usage, à cet arrangement; elle les pressa sur son cœur, et consentit à leur départ, sous la

protection de son fidèle Donald.

Le tems était orageux et sombre ; le major, affecté par la douleur d'une femme pour laquelle il avait l'attachement le plus tendre, fixait des regards pensifs vers les bois situés de l'autre côté de la maison, et sur lesquels des nuages grisâtres s'amoncelaient lentement. Les eaux limpides de la rivière, auxquelles mistress Walsingham avait peut-être mêlé bien souvent ses larmes, semblaient partager le trouble et l'agitation de son esprit. Le vent qui venait de s'élever avec violence, ridait la surface de l'onde ; des vagues écumeuses se précipitaient rapidement les unes sur les autres, et des éclairs terribles sillonnaient le sein des nuages.

Comme mistress Buhanun s'é-

tait réservée la propriété exclusive du carrosse, le major avait fait construire, pour l'usage de ses enfans, une petite cariole couverte, pour les conduire au Burnseede, lorsque le chemin à pied dans le vallon devenait impraticable, et un domestique avait ordre de venir alors au-devant d'elles avec cette espèce de voiture, pour les mener au château. Néanmoins, comme l'orage ne s'était élevé que vers le tems où Emma et Jessy devaient être arrivées à Castle Gowrand, il ne servit qu'à accroître les réflexions mélancoliques du major, sans lui causer aucune inquiétude.

La tempête augmentait à chaque minute, la pluie battait avec violence contre les fenêtres, et les mugissemens sourds et prolongés

du vent, se mêlaient aux éclats de la foudre. Mistress Walsingham demanda des lumières, et donna des ordres pour qu'on fermât soigneusement tous les volets.

Ses yeux étaient toujours baissés vers la terre, des soupirs convulsifs s'échappaient de son cœur oppressé; enfin, ne pouvant résister davantage à cet état pénible, elle fondit en larmes.

« Au nom du ciel! mistress Walsingham »! s'écria le major: « si vous ne voulez pas empoisonner ce jour que j'ai dédié à la joie, ne vous affligez pas ainsi; vous déchirez mon cœur: dites, mon aimable et digne amie, ajouta t il d'une voix émue, « quelque nouvelle infortune cause-t-elle votre chagrin? puis je vous être utile? Ah! disposez de mes services, de

ma fortune, de ma vie même, si elle est nécessaire pour vous rendre la tranquillité ! »

Rosa n'avait ni fortune ni services à offrir à mistress Walsingham, mais son affection pour cette femme intéressante était si tendre et si vive, qu'elle sentit aussi, dans ce moment, qu'elle sacrifierait son existence pour la rendre heureuse.

Mistress Walsingham, succombant à l'excès de sa douleur, se précipita dans l'intérieur de son appartement, d'où néanmoins on pouvait entendre ses soupirs et ses sanglots.

Rosa, par un mouvement involontaire, l'avait suivie jusqu'à la porte : elle était fermée, mais les rideaux de soie qui masquaient les carreaux laissant, quelques ou-

vertures, elle apperçut mistress Walsingham dans une attitude qui lui causa la plus grande surprise.

Elle avait ouvert les petites portes de la niche d'ivoire, dont le travail délicat avait fixé si souvent l'attention de Rosa, et était à genoux, les mains étendues et les regards fixés sur un crucifix d'or qui se trouvait dans l'intérieur de ce magnifique reposoir.

Rosa n'avait jamais vu aucun exercice du culte catholique; le major et sa famille suivaient tous la religion anglicane qu'elle professait elle même, de manière que l'objet qui venait de fixer son attention, était tout à fait nouveau et même inintelligible pour elle.

Le major qui, par le même mouvement spontané, avait aussi

suivi

suivi son amie, se retira dés qu'il l'eut apperçue dans l'attitude que nous venons de décrire. Il prit la main de Rosa : « excellente créature ! » dit-il à voix basse : « Rosa ! cette femme est catholique, la foi que nous professons est différente de la sienne ici bas, mais je suis bien sûr que nous serons réunis à elle dans un lieu où notre croyance sera la même, c'est-à-dire, en la présence du Tout-Puissant ! »

Cette scène, et le sujet dont le major venait de parler, également solennels, firent éprouver à Rosa une espèce de crainte religieuse : peu de minutes après, les sanglots de mistress Walsingham cessèrent, et elle retourna près de ses amis, plus calme, mais non entièrement exempte de l'agita-

tation cruelle dont elle venait d'être la proie.

Elle s'assit en silence ; puis levant ses yeux encore humides de larmes sur le major et Rosa, elle leur fit des excuses de les avoir quittés avec tant de précipitation : « j'ai promis, » ajouta-t-elle d'une voix tremblante, « de vous tracer les traits de ma vie infortunée, de vous faire connaître ma triste, ... bien triste histoire.... »

« Votre triste histoire ! » interrompit vivement le major : « non, non, nous ne voulons pas de triste histoire aujourd'hui ; pour l'amour du ciel, point de souvenirs douloureux !... qu'en dites-vous ma charmante Rosa ? Pourriez-vous consentir à voir prolonger la douleur accablante de notre respectable amie ?

« Oh ! non, » répondit Rosa ; « mais si une triste histoire était désirable, ce serait celle que vous nous avez promise vous-même depuis si long tems. »

« N'en parlons pas non plus, » s'écria le major : « c'est un récit que je réserve aussi pour un autre moment : ma chère mistress Walsingham, de grâce, n'affligez pas votre vieil ami ! consentez à célébrer avec lui ce jour si précieux à son cœur ! ordonnez qu'on apporte du café et un peu de rum pour moi avec de l'eau, j'ai besoin de cette liqueur pour relever un peu mes esprits. »

Mistress Walsingham s'efforça de sourire. « Avant de me soumettre à votre décision, permettez-moi de vous observer, » dit-elle, « que j'ai recueilli tout mon

courage pour vous raconter les événemens de ma vie ; j'ai lutté la journée entière contre mille souvenirs douloureux , maintenant je suis calme , et je puis commencer. . . . »

« Pas ce soir ! pas ce soir ! » interrompit le major.

« Il faut que ce soit ce soir ou jamais , » répliqua mistress Walsingham.

« Eh bien donc jamais ! » dit le major , « jamais je ne désirerai connaître ce qui vous coûterait tant d'efforts à raconter. » En achevant ces paroles , il but un grand verre de rum et d'eau qu'on lui avait apporté selon son ordre.

On servit ensuite le café. « Chantez-moi une romance , Rosa , » dit-il ; et il avala un second verre de rum et d'eau. Mis-

tress Walsingham gardait le silence. Rosa chanta. La gaieté vraie ou forcée du major l'engagea aussi à chanter ; mais la mélancolique hôtesse, alarmée de lui voir avaler un troisième verre de rum, s'efforça de prendre une contenance plus analogue à la fête qu'il voulait absolument célébrer, et elle parvint à commauder à l'excès de sa mélancolie.

Le major soupa au Burnseede ; il but plusieurs rasades de vin à la santé de mistress Walsingham, et pour l'heureux retour d'un grand nombre d'époques semblables à celle qu'il fêtait maintenant.

Durant cet intervalle, la tempête était augmentée d'une manière terrible : le vent engouffré dans les vestibules de la maison,

fesait entendre des sifflemens lugubres ; et au doux murmure des cascades, avait succédé le bruit effrayant d'une cataracte rapide et impétueuse. La soirée était très avancée, mistress Walsingham pressa ses hôtes de coucher au Burnseede ; le major refusa cette proposition, et la sollicita au contraire avec ardeur à les accompagner à Castle Gowrand : mais elle ne voulut point y consentir, et ils se séparèrent.

Le major, ayant Donald pour guide, soutenait les pas tremblans de Rosa effrayée qui, à peine capable de marcher dans le chemin raboteux, suspendu sur le Burnseede, frémissait d'horreur au bruit terrible des torrens déchaînés ; elle adressait au ciel des prières ferventes pour le salut de

l'aimable femme qu'elle venait de quitter, ainsi que pour son heureuse arrivée et celle du major à Castle Gowrand.

La cariole vint au-devant d'eux; mais par la violence du vent qui cassait les arbres jusqu'à leurs racines, il eût été dangereux de monter dans cette voiture : le major renvoya alors le fidèle Donald; et prenant le bras de Rosa sous un des siens, tandis qu'il donnait l'autre à son domestique, il tourna du côté d'un chemin à travers les plaines, et avec le plus grand travail, la plus grande difficulté, après trois heures de marche, durant laquelle ils supportèrent toute la fureur de la tempête, ils arrivèrent à Castle Gowrand.

Le major, avec une sollicitude paternelle, donna des ordres pour

qu'on ait le plus grand soin de Rosa, il ne voulut point changer ses habits trempés par la pluie, avant qu'elle ne fût dans sa chambre, et qu'il ne lui ait fait porter un vase de vin chaud avec du sucre ; ensuite lui ayant recommandé de rester au lit jusqu'au lendemain à l'heure du dîner, il se retira dans son appartement.

Les ravages de la tempête devenaient de plus en plus terribles, des torrens de pluie, des éclats de tonnerre et des éclairs continuels éloignaient le sommeil des yeux de Rosa ; sa pensée ne pouvait se détourner du Burnseede. Le mugissement sinistre et la rapidité des torrens qui même avaient jailli jusqu'à elle à travers les crevasses des rochers qu'elle venait de parcourir, la guerre des

élémens en fureur qui ne pouvait manquer de détruire les beautés du paradis terrestre où elle avait passé des momens si délicieux, et la mélancolie de l'intéressante hôtesse de ce réduit solitaire, lui offrirent des sujets de méditation pénibles jusqu'à la pointe du jour : alors la violence du vent s'étant calmée, elle tomba dans un profond sommeil qui se prolongea jusqu'à midi.

CHAPITRE XVI.

Le premier soin de Rosa, après avoir vu ses jeunes pupilles, fut de s'informer de la santé du major, mais son domestique répondit qu'il n'était pas encore visible; alors elle s'occupa avec Emma et Jessy de leurs études ordinaires, jusqu'à ce que la cloche eût annoncé le dîner. Le major continuait à ne point paraître; son domestique qui avait été plusieurs fois à la porte de sa chambre dans le cours de la matinée, se décida alors à y entrer; il ouvrit les rideaux du lit et trouva son bon maître habillé, mais dans un état d'insensibilité effrayante; ses yeux étaient fermés et son visage entièrement difforme.

L'horreur et le désespoir qu'un tel événement répandit dans une famille où le maître était le père de ses domestiques, et parmi des enfans désolés qui n'avaient point là une mère tendre pour adoucir la violence de leur douleur, est facile à concevoir. Rosa, dont le cœur était aussi déchiré que celui des infortunées filles du major, qui, suspendues à son cou, jetaient des cris perçans, fut néanmoins le seul être de la maison qui n'eût point perdu l'esprit dans une calamité si terrible. Les chemins se trouvait impraticables, l'eau couvraient de toutes parts les environs de Castle Gowrand, mais un fidèle domestique entreprit, aux risques de sa vie, de se rendre à Edimbourg pour chercher un médecin.

Un autre domestique se hasarda de partir pour annoncer la triste nouvelle à mistress Buhanun, qui était à Inverary, petite ville à la même distance de Castle Gowrand, mais du côté opposé à Edimbourg, et dont la route se trouvait aussi cachée par l'inondation.

Durant vingt-huit heures qui s'écoulèrent depuis le départ des messagers, jusqu'au retour du premier qui revint d'Edimbourg avec les plus habiles médecins, parmi lesquels se trouvait un des meilleurs amis de l'infortuné major ; Rosa, assise près du lit de l'homme respectable qu'elle chérissait comme un père, le cœur desséché par la douleur et agité par l'effroi, fixait des regards mornes sur le spectacle déchirant

qu'elle avait devant les yeux ; elle ne pouvait verser une seule larme, c'était la stupeur du désespoir. Mais lorsque les médecins entrèrent dans la chambre, elle voulut se lever, et tomba sans connaissance ; on l'emporta dans son appartement, où elle reçut les secours les plus tendres des domestiques dont elle était adorée.

Malgré la situation déplorable dans laquelle le major avait langui durant tant d'heures, les médecins donnèrent espérance de lui voir recouvrer une partie de ses facultés : on employa tous les remèdes d'usage en pareil cas ; et après une consultation fort longue, les médecins retournèrent à Edimbourg, excepté le docteur Cameron et M. Alexandre Frazer, homme de loi, tous deux amis

particuliers du major, qui restèrent près de lui pour veiller sur les symptômes de sa maladie, et voir mistress Buhanun, dont le retour était retardé par l'inondation terrible qui couvrait les routes.

Le troisième jour néanmoins, après avoir traversé les chemins à cheval, aucun carrosse ne pouvant passer au milieu des eaux, elle arriva à Castle Gowrand.

Mistress Buhanun était vaine, inconsidérée, légère et opiniâtre, mais son cœur n'était pas corrompu ; il eût été impossible de vivre dix-sept ans avec le major Buhanun, sans respecter la douceur et la bonté de son caractère ; toute l'affection qu'un homme si excellent ne pouvait manquer d'inspirer, se réveilla dans le cœur de mistress Buhanun, au spec-

tacle sinistre qui se présenta à ses regards, en entrant dans la chambre de son mari.

Là était étendu sur un lit le père de ses enfans, dont les traits avaient repris, il est vrai, leur forme ordinaire, mais son corps inanimé, et ses yeux à demi fermés, fesaient croire à peine que le souffle de l'existence passait encore à travers ses lèvres décolorées.

Rosa, assise près du lit, pâle comme la mort, et les regards fixés vers la terre, le docteur Cameron de l'autre côté, les yeux rouges et gonflés. Emma et Jessy à genoux, chacune d'elles une joue appuyée sur le bras de Rosa; un silence lugubre, interrompu seulement par la respiration convulsive du major, offraient l'aspect

d'une horreur solennelle qui eût affecté l'être le plus insensible.

Mistress Buhanun jeta un cri perçant, se jeta sur son mari, baigna de larmes amères ses mains froides et passives, se désola d'avoir perdu l'affection du meilleur des hommes, implora le pardon de ses fautes, et se livra enfin à tous les excès qui peuvent agiter un esprit faible dans un événement si terrible.

Soit que l'instant d'une crise naturelle fût arrivé, ou soit que les drogues que l'on fesait prendre au major, depuis quelques jours, eussent commencé à produire leur effet; dans le moment où mistress Buhanun se lamentait sur la perte totale des facultés de son mari, il remua les yeux, leva

sa main, et fit un mouvement pour tourner la tête.

Le docteur Cameron qui veillait soigneusement sur son malheureux ami, surpris et enchanté d'un symptôme si favorable, donna des ordres pour que tout le monde sortît de la chambre, et mistress Buhanun même consentit à suivre M. Frazer, qui lui donna la main jusqu'à la porte de son appartement.

Dès cet instant, le docteur Cameron conçut quelque espérance que le major pourrait recouvrer ses facultés intellectuelles, et continua à veiller avec soin près de lui. Rosa quittait rarement aussi la chambre du malade, et le bon docteur, témoin des attentions touchantes et de la tendresse filiale d'une des plus charmantes

créatures qu'il eût vues de sa vie, éprouva bientôt que l'admiration fesait place dans son cœur à un sentiment plus vif.

Dans toutes les circonstances embarrassantes, mistress Buhanun était toujours l'être le moins propre à savoir se conduire d'une manière convenable. Après les premières émotions que le triste état de son mari avait élevées dans son cœur, elle considéra Rosa comme un être qui avait non seulement le pouvoir, mais la volonté de lui sauver les terreurs et le trouble qui l'attendaient ; la vue du major lui causait le plus grand effroi, et elle ne pouvait le confier aux soins des domestiques ; mais miss Buhanun était si tendrement aimée de son cher major ! qui mieux qu'elle pouvait

veiller près de lui ? Elle répétait sans cesse cette exclamation devant Rosa, puis se réfugiait dans son appartement, où mille réflexions tristes et accablantes assaillaient son esprit.

Mistress Buhanun ne possédait aucune fortune par elle même : son père avait négligé de lui faire assurer un douaire, et le major ne s'était pas occupé davantage de cette formalité, de manière qu'elle se trouvait entièrement au pouvoir de son mari ; et quoiqu'elle n'eût aucune connaissance des lois, elle savait qu'il serait plus avantageux pour elle, si le major mourait après avoir fait un testament, que de la laisser à la merci de ses enfans. Mais M. Frazer, qui était l'homme du monde le plus poli et le plus at-

tentif, s'empressa de lui apprendre que lui et le docteur Cameron étaient témoins d'un testament fait par le major il y avait quelques années.

« Un testament ! » s'écria mistress Buhanun, « est-il possible ? comment mon mari a-t il pu agir avec tant de mystère ? »

M. Frazer était un de ces hommes, comme on en voit beaucoup, qui s'expriment avec une facilité prodigieuse, lorsqu'il s'agit de persuader aux autres qu'ils possèdent un cœur tendre, sensible, et qu'ils sont capables de faire les sacrifices les plus héroïques à l'amitié ; mais qui, au fond, sont froids, égoïstes et entièrement inaccessibles à cette douce chaleur dont leur mensonge entretient l'espoir, sans

qu'il leur soit possible de le jamais réaliser.

Le docteur Cameron, au contraire, était doué d'une sensibilité profonde; il ne parlait jamais de lui, et ne connaissait point l'art de se faire valoir; mais lorsqu'il s'agissait d'agir, son zèle et son énergie n'avaient aucun besoin d'emprunter le prestige d'une éloquence insidieuse, pour persuader qu'il était sensible.

Mistress Buhanun ayant compris, d'après plusieurs remarques qu'elle avait recueillies soigneusement, qu'il serait possible que les bons offices de M. Frazer lui devinssent quelque jour d'une grande utilité, lui témoignait infiniment d'égards, tandis que le modeste M. Cameron, qui possédait au

moins le même pouvoir, était l'objet de son indifférence.

Le trait caractéristique du docteur était une extrême modestie ; il se méfiait toujours de ses lumières, et quelquefois même de ses connaissances en médecine.

Un plus long séjour à Castle Gowrand devenait nuisible à ses intérêts en tout genre ; néanmoins il aurait continué à y rester et à prodiguer tous ses soins à son ami, s'il ne s'était rappelé cet axiome si juste, « que de la multiplicité des avis naît quelquefois la vérité, » et que s'il avait les moyens de consulter ses confrères de la faculté sur toutes les crises du malade, il pourrait peut-être trouver des remèdes qui échappaient à ses connaissances particulières. Il communiqua cette réflexion à mis-

tress Buhanun, qui voulut, à son tour, avoir l'avis de M. Frazer.

M. Frazer n'avait ni modestie qui le portait à se défier de ses lumières, ni affaires qui exigeassent sa présence à Edimbourg, néanmoins il affecta l'un et l'autre; et ayant découvert la véritable manière de faire sa cour à l'épouse du major, il répondit que le conseil du docteur Cameron devait être suivi immédiatement.

Pour convenir de la vérité, rien ne pouvait faire plus de plaisir à mistress Buhanun que cet avis; elle soupirait depuis long tems après l'occasion qui s'offrait maintenant d'une manière si naturelle. Elle avait nourri des années entières le désir de voir Edimbourg,

et celui, plus vif encore, d'y être vue et admirée.

Lord Aaron Horsemagog, l'un des seigneurs de l'Ecosse qui passaient pour avoir le meilleur ton, avait assisté à la fête d'Inverary, où Kattie était encore; il avait dansé avec mistress Buhanun, et fait les complimens les plus éxagérés sur ses charmes, ainsi que sur ceux de sa fille, et il envoyait depuis régulièrement un de ses gens, tous les matins, d'Inverary à Castle Gowrand, pour s'informer des nouvelles du major. Lord Aaron avait des appartemens à Holy-Rood-House (1), quoiqu'il ne les occupât jamais; et dès qu'il eut appris qu'on se proposait de transporter le malade à

(1) Ancien palais des rois d'Ecosse.

Edimbourg,

Edimbourg, et que par conséquent sa charmante fille l'y accompagnerait, il offrit son logement à mistress Buhanun, qui l'accepta avec beaucoup de reconnaissance.

Elle donna des ordres pour qu'on se pourvût d'une litière, et s'occupa ensuite du plan qu'elle devait établir dans le gouvernement de la famille à Edimbourg. Elle avait d'abord songé à prendre avec elle un nombre de domestiques pour son service, celui de Kattie et du major, sans s'inquiéter de ce qu'elle ferait d'Emma, de Jessy et de Rosa; mais après avoir passé une nuit entière dans le délire le plus agréable sur les plaisirs qui l'attendaient à Edimbourg, elle considéra que la maladie du major pouvait être longue, et le triste événement incertain : que

les Ecossais sont des observateurs rigides des convenances ; qu'il ne serait point décent de laisser un homme si respectable, son mari, le père de ses enfans, aux soins des domestiques, tandis qu'elle et sa fille seraient engagées à faire ou à recevoir des visites. Enfin, après avoir bien réfléchi, le seul moyen qu'elle trouva pour sauver les apparences, et la préserver en même tems de l'obligation de rester dans la chambre d'un malade, fut d'emmener Rosa avec elle.

Durant les deux années que Rosa avait vécu à Castle Gowrand, mistress Buhanun s'était bien gardée de prononcer son nom devant aucun de ses amis. Cette charmante fille ne connaissait d'autre promenade que le Burnseede, ou les environs du

château, et n'avait vu personne dans l'intérieur de la maison, que le ministre de la paroisse, qui, étant considéré comme un être assez nul par mistress Buhanun, avait dîné quelquefois avec elle. Mais, dans ce moment, l'épouse du major rendait la plus grande justice au mérite de Rosa, et songeait que si le malade recouvrait ses facultés, il serait ravi de la voir près de lui. Elle se rappela aussi que les paralytiques vivant quelquefois fort long tems, devenaient alors un fardeau pour leurs amis, et elle décida que Rosa supporterait ce fardeau dans sa famille. Elle pensait, il est vrai, qu'en fesant sortir cette jeune fille de sa retraite de Castle Gowrand, on pourrait la voir, et certainement parler d'elle, quand

ce ne serait qu'au sujet des soins qu'elle remplirait près du major ; néanmoins comme rien n'était plus affreux, dans l'opinion de mistress Buhanun, que le spectacle de son mari souffrant, elle eût tout sacrifié, plutôt que de se charger elle même d'un office pour lequel personne au monde n'était moins propre.

Le tems du départ fut bientôt fixé. Elle se décida à emmener aussi avec elle Emma et Jessy, mais bien déterminée à les confiner dans la retraite, comme à Castle Gowrand, et à ne point leur permettre de paraître avec elle dans le cercle brillant de ses connaissances. Une seule chose l'embarrassait maintenant. Elle avait laissé Kattie à Inverary, et ne savait de quelle manière elle

pourrait la faire conduire à Edimbourg. Mais M. Frazer leva toute difficulté. Il pria mistress Buhanun d'être bien convaincue de son zèle à faire tout ce qui pouvait lui plaire, et s'offrit d'escorter miss Kattie jusqu'au lieu de sa destination. Mistress Buhanun s'écria que M. Frazer était le meilleur homme du monde, accepta son offre, et se retira pour ordonner les apprêts du départ.

Durant cet intervalle, Rosa, assise près du lit de son ami expirant, mêlait ses larmes à celles d'Emma et de Jessy, et partageait les regrets déchirans qu'éprouvaient ces infortunées jeunes filles, à l'idée de perdre pour jamais un père si chéri, si respecté et si digne de toute leur tendresse.

Le docteur Cameron ne quit-

tait pas aussi la chambre du malade ; et tandis qu'il semblait veiller en silence les divers symptômes de la maladie du major, son cœur, trop sensible, recevait l'impression profonde que peut produire la vue continuelle d'une fille charmante, qui réunissait à une figure enchanteresse, toutes les vertus d'une ame douce et énergique. Le docteur n'était pas assez jeune pour confondre une inclination passagère avec un attachement sérieux, ni assez âgé pour être inaccessible à une passion violente.

Le major Buhanun connaissait le docteur, ainsi que Frazer, depuis leur enfance, et ce fut à eux qu'il se décida à confier la surveillance et les intérêts de ce qu'il avait de plus cher au monde.

Le docteur Cameron, né d'une

famille distinguée, avait reçu une éducation brillante ; son excellente réputation, sa probité sévère s'étaient conservées sans tache. Le sérieux, et même la taciturnité de ses manières, étaient l'effet de son excessive modestie, et de la sensibilité profonde de son cœur. La liaison intime qui avait subsisté entre le major et le père du docteur, fit connaître de bonne heure au premier les vertus, l'intégrité du jeune Cameron, et il se décida ensuite à lui confier la tutèle de ses enfans, d'après l'estime sincère qu'il avait conçue pour son caractère.

M. Alexandre Frazer ne devait qu'à la bonne réputation de son père les égards que lui témoignait le major.

Le vieux Frazer était un excel-

lent écrivain et un bon fermier ; il avait rempli, durant un grand nombre d'années, et jusqu'à sa mort, l'office d'inspecteur de Castle Gowrand, c'est-à-dire, la double charge d'intendant et de bailli. Il avait réalisé, durant cet intervalle, une petite fortune, acquis l'estime, ainsi que l'amitié du major, et laissé, en mourant, ce triple héritage à son fils.

L'éducation d'Alexandre Frazer se trouvant plus soignée que celle de son père, et l'étude des lois, à laquelle il se livra avec ardeur, ayant mieux développé encore la finesse de son esprit et à la duplicité de son caractère, il parvint bientôt à accaparer entièrement la confiance du major, et obtint le maniement absolu de toutes ses affaires. Enfin il se con-

duisit avec tant d'adresse envers son patron, que cet homme, simple et respectable, le croyant en effet ce qu'il s'efforçait de paraître, l'associa au docteur Cameron dans la tutèle de ses enfans.

Le major Buhanun avait une si haute opinion des talens et de l'intégrité de M. Frazer, que le docteur Cameron qui, depuis son enfance, considérait le major comme infaillible dans ses jugemens, adopta sa manière de voir avec la plus grande partialité; et M. Frazer, trop fin pour négliger la prévention favorable d'un homme qui pouvait lui devenir utile en servant ses intérêts près du major, s'efforça de l'entretenir par tous les moyens que son adresse naturelle devait lui suggérer.

« S'il existe un honnête homme dans Edimbourg, » disait le bon docteur, « c'est sans contredit Alexandre Frazer. Mais si le docteur pensait et s'exprimait ainsi, il y avait beaucoup de gens qui croyaient avec raison connaître des hommes plus distingués par leur mérite que M. Alexandre Frazer.

Mistress Buhanun ayant enfin fixé d'une manière définitive ses arrangemens pour le voyage d'Edimbourg, le docteur s'empressa de les communiquer à Rosa. Cette intéressante fille, qui craignait avec raison d'être l'objet de l'indifférence et de l'oubli de mistress Buhanun, apprit avec transport qu'il lui serait permis d'accompagner son digne et respectable ami, et de lui continuer les tendres

soins que son cœur se plaisait à lui rendre. Le docteur examinait d'un air pensif les diverses sensations qui exaltaient l'ame de Rosa à cette idée, et qui donnaient à sa physionomie naturellement touchante, une expression céleste. Chaque heure qui s'écoulait près d'elle ajoutait de nouvelles forces à la passion profonde qu'elle lui inspirait; mais quoiqu'il ne pût la regarder sans étouffer ses soupirs, toucher sa main sans la plus vive émotion, l'entendre parler sans pouvoir contenir son ravissement, il n'avait aucun espoir qu'un cœur dont les sensations étaient si bien d'accord avec celles qu'il éprouvait lui-même; pût jamais répondre à sa passion. Rosa, de son côté, toute entière à sa douleur, ne s'appercevait pas de

l'agitation du docteur; et quoique dans sa dix huitième année, elle était loin de comprendre la force et le pouvoir de ses charmes.

Après s'être livrée aux réflexions à la fois douces et mélancoliques que lui inspirait la décision de mistress Buhanun, le souvenir de l'intéressante solitaire du Burnseede vint frapper sa pensée, et répandit un nuage sur sa physionomie, qui ne put échapper à l'observation du docteur. Elle se tourna ensuite vers lui, et le supplia avec ardeur de ne point quitter la chambre du major durant trois heures, qu'elle était forcée de s'absenter. Cette prière, et la manière dont elle était faite, élevèrent dans l'ame du docteur des sensations pénibles dont il ne pouvait se rendre compte à lui même.

Il répondit néanmoins qu'il serait toujours heureux d'exécuter ses moindres ordres ; et à peine avait-il fini de parler, que mistress Buhanun, suivie de M. Frazer, entra dans la chambre.

La vue du major était vraiment déchirante à soutenir, et fesait toujours couler les larmes de sa femme. Trop affectée pour rester long-tems dans la chambre, elle annonça avec beaucoup de politesse à Rosa, qu'elle viendrait à Edimbourg avec toute la famille. Elle ajouta que se trouvant trop incommodée elle même pour voyager sans sa femme de chambre, et qu'Emma et Jessy devant remplir les deux autres places de son carrosse, elle pensait que miss Rosa aimerait mieux être avec son ami ; que ce malheureux ami, s'il était

sensible à quelque chose, éprouverait la plus vive satisfaction de la voir près de lui; et enfin, que la litière se trouvant assez grande pour contenir deux personnes, outre le lit dans lequel serait le major, elle avait décidé que Rosa et la garde voyageraient dans cette voiture.

Le docteur Cameron put à peine contenir son indignation en écoutant cet arrangement. Il regarda Rosa; mais la décision de mistress Buhanun ne parut ni la surprendre, ni lui déplaire. Au contraire, la rêverie profonde dans laquelle elle était plongée, fit place un moment à une expression de plaisir qui semblait répondre de son acquiescement au projet qu'on venait de lui proposer; mais le docteur fut si frappé de l'indé-

licatesse de mistress Buhanun, qu'il allait la lui reprocher avec force, lorsqu'après avoir fini de faire connaître ses intentions à Rosa, elle se hâta de sortir de la chambre.

La fantaisie de renfermer dans une litière incommode une jeune et charmante fille avec un homme dans la situation du major durant un trajet long et pénible, ne pouvait naître, selon le docteur, que dans la tête d'une femme aussi inconsidérée et aussi peu sensible que mistress Buhanun. Il auroit voulu la suivre pour s'opposer à cet arrangement, mais il la connoissoit trop bien pour s'attendre qu'elle daignât consentir à changer un plan qu'elle avait conçu avec tant d'adresse ; il résolut en conséquence de chercher quelque

moyen de faire voyager Rosa d'une manière plus convenable, sans rien déranger à la marche qu'elle avait tracée pour elle-même.

Le docteur néanmoins était plus tourmenté encore sur un autre objet; il éprouvait la plus vive curiosité de connaître le motif de la préoccupation pénible de Rosa, pourquoi elle l'avait priée avec tant d'instance de ne point quitter la chambre du major; enfin, quel était le but de la course qu'elle se proposait d'entreprendre, et qui devait prolonger son absence durant trois heures.

Mille sensations tumultueuses et confuses s'élevèrent dans l'ame du docteur; peut-être la jalousie commença-t-elle à lui faire éprouver ses tourmens cruels: quoi qu'il

en soit, ne pouvant commander à son agitation, il glissa une guinée dans les mains de la garde, fit promettre à Emma et à Jessy de ne point quitter la chambre de leur père jusqu'à son retour; et appercevant Rosa qui traversait légèrement le parc sous les fenêtres du château, il descendit avec précipitation, et se disposa à suivre la route qu'elle avait prise.

S'il fut impossible au docteur d'accélérer ses pas avec la même vîtesse que Rosa, il se trouva néanmoins à une distance assez rapprochée pour ne point perdre de vue la démarche aérienne de la charmante fugitive qui, semblable à une sylphide, glissait à travers les arbres, tandis que sa robe blanche flottait derrière elle : il la suivit jusqu'à l'instant où elle

entra dans le vallon ; mais alors la difficulté des chemins et les détours fréquens qu'il fallut faire, rendirent sa poursuite moins facile, et l'obligèrent à user de plus de vîtesse, qu'il n'était peut-être possible à un homme de quarante ans ; mais les difficultés ne servirent qu'à augmenter son ardeur, et les amas considérables d'eau qui se trouvaient sur la route, forçant Rosa de rallentir sa marche pour les éviter, il continua à la suivre d'assez près pour observer son agitation à mesure qu'elle avançait, et sans être apperçu par elle.

Depuis le fatal accident du major, jusqu'au moment où le docteur Cameron et mistress Buhanun eurent appris à Rosa qu'elle suivrait son infortuné et

respectable ami à Edimbourg, son cœur avait été si plein de sa douleur, et elle était si convaincue de celle qu'éprouverait mistress Walsingham, en apprenant l'état déplorable du major, qu'elle avait remis d'heure en heure à lui écrire, espérant qu'il arriverait peut-être quelque crise favorable qui adoucirait le récit d'un événement si cruel. Néanmoins elle s'étonnait quelquefois de n'avoir aucune nouvelle de l'aimable solitaire du Burnseede, et croyait alors qu'elle était déjà instruite du malheur qu'elle craignait tant de lui apprendre, et que le chagrin excessif qu'elle devait éprouver, lui ôtait le courage d'écrire; mais la tendresse et la reconnoissance de Rosa envers mistress Walsingham, ne lui permettaient

pas de quitter Castle-Gowrand, sans revoir encore une fois une amie si chère, sans lui donner et recevoir d'elle toutes les consolations que pouvait admettre l'affreuse situation du major.

En traversant le chemin qui conduisait au Burnseede, son cœur battait avec violence, et semblait vouloir s'échapper de son sein vers l'amie tendre et sensible qui occupait alors sa pensée d'une manière exclusive; elle redoublait de vîtesse, elle courait elle, volait à travers le vallon, tandis que le docteur, se confirmant davantage dans l'idée qu'une telle ardeur ne pouvait résulter que d'un attachement secret, avait la plus grande peine à la suivre, et s'accrochait à toutes les branches d'arbre, pour s'élancer plus facilement à sa poursuite.

Comme il prenait le plus grand soin d'observer au delà des angles qui formaient chaque détour, il n'avait pas apperçu le coin du précipice qui, suspendu sur le Burnseede, lui cachait totalement le bâtiment situé au dessous ; mais un cri perçant de Rosa le frappant de terreur, il perdit l'équilibre et tomba rudement. Un second cri le rendit insensible à la douleur que lui fesait éprouver sa chute : ses genoux et son visage étaient meurtris, il se leva en chancelant : les cris répétés de Rosa fesaient tressaillir son cœur, et lui semblaient le présage de quelque accident sinistre qu'il lui était impossible de deviner.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.